

JEAN CASTEYRAS

AVENTURES
DE TROIS ENFANTS
EN ALGÉRIE

par

Adolphe BADIN

BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION DE DE RÉCRÉATION

J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS
1888

Livre numérisé en mode texte par :
Alain Spenatto.
1, rue du Puy Griou. 15000 AURILLAC.

**D'autres livres peuvent être consultés
ou téléchargés sur le site :**

<http://www.algerie-ancienne.com>

Ce site est consacré à l'histoire de l'Algérie.
Il propose des livres anciens,
(du 14e au 20e siècle),
à télécharger gratuitement ou à lire sur place.

JEAN CASTEYRAS

CHAPITRE PREMIER

LE NOMMÉ JEAN CASTEYRAS

« Casteyras, Jean-Pierre ?

C'est moi, monsieur.

Eh bien, approchez.

— Voilà, monsieur.

— On vous dit d'approcher. Ah ça ! où êtes-vous ?

— Ici, monsieur.

— Comment, ici ? Vous vous moquez de moi ?

— Oh ! monsieur... Je ne peux pas m'approcher davantage. Je ne suis pas assez grand. »

Intrigué, l'employé se leva de son fauteuil de canne, et, penchant à travers le guichet sa vieille tête coiffée d'une calotte de velours noir, il chercha à découvrir son invisible interlocuteur. Il aperçut alors, et non sans stupéfaction, un petit bonhomme de douze à treize ans, à la mine intelligente et honnête, qui se

haussait tant qu'il pouvait sur la pointe des pieds pour arriver à la hauteur du guichet.

« Comment ! c'est vous le nommé Casteyras ? s'écria l'employé tout ahuri.

— Oui, monsieur.

— C'est vous qui avez fait une demande à M. le Préfet pour obtenir le passage gratuit en Algérie ?

— Oui, monsieur, avec mes deux petits frères que voilà là-bas, répondit l'enfant en montrant du doigt deux petits garçons de huit à dix ans, assis côte à côte sur le banc de bois jaune qui faisait le tour de la salle d'attente.

— Et qu'est-ce que vous allez faire à Alger ?

— Nous allons retrouver notre oncle Thomas. Papa et maman sont morts, et alors... comme nous n'avons plus que notre oncle..., vous comprenez...

— Mais, mon petit ami, dit l'employé tout attendri, vous demandez une chose impossible. Le cahier des charges est formel

« Article 2. Auront droit au passage gratuit les fonctionnaires civils et militaires, ainsi que les personnes voyageant pour le service de l'État. »

« Avec la meilleure volonté du monde, on ne peut pas admettre que vous rentriez dans une de ces trois catégories.

— C'est que nous n'avons pas de quoi payer notre passage.

— Je m'en doute bien, parbleu ! Ah ! Attendez

donc. Êtes-vous Alsaciens ou Lorrains ?

— Nous sommes Auvergnats !

— Alors, il n'y a pas moyen. A moins que... Connaissiez-vous quelqu'un à Marseille, j'entends quelqu'un de bien posé, qui puisse vous recommander à M. le Préfet, et se porter garant de votre moralité et en même temps de l'insuffisance de vos ressources ?

— Nous ne connaissons personne ici. Nous sommes arrivés de chez nous ce matin par le chemin de fer.

— C'est désolant. Si encore vous étiez de vrais voyageurs, des voyageurs sérieux. Mais des enfants, trois enfants ! C'est la première fois que pareille chose se présente, depuis que je suis à la Préfecture, ou je me trompe fort. Au surplus, nous allons bien voir.

« Guillaume, continua l'employé en se retournant sur sa chaise, voyez-donc si nous avons un précédent : trois enfants, non accompagnés, sollicitant le passage gratuit

— Non, monsieur Génin, répondit une voix somnolente des profondeurs du bureau.

— Vous voyez ! le cas ne s'est jamais présenté.

— Alors, monsieur, dit l'enfant d'une voix tremblante, nous ne pourrons pas aller retrouver mon oncle ? Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ?

— Écoutez. Il y aurait peut-être un moyen. Ce que je vous propose n'est peut-être pas très correct ;

mais vous m'intéressez, vous avez l'air d'un brave petit garçon. J'ai des enfants aussi, moi, et je pense à ce qu'il adviendrait d'eux s'ils se trouvaient dans la même situation que vous. Laissez-moi votre-demande à M. le Préfet ; je la ferai apostiller par quelques personnes notables de la ville, et je la remettrai moi-même à M. Bruand, le chef de la deuxième division. Peut-être cela suffira-t-il, après tout.

— Ah ! monsieur, que je vous remercie ! Et quand faudra-t-il revenir ?

Revenez dans cinq à six jours.

— Dans cinq à six jours ! Mais, monsieur, il ne me reste plus que sept francs quarante !

— Pauvre enfant ! Hélas ! je ne suis que sous-chef, et j'ai bien juste de quoi vivre moi-même. Enfin, revenez demain. Je vais tâcher d'enlever votre affaire le plus vite possible. Je m'occuperai ce soir même, au sortir du bureau, de recueillir les signatures. Allons ! à demain, mon petit ami, à demain !

— A demain, monsieur, et je vous remercie bien de votre bonté. »

Puis, Jean Casteyras alla rejoindre ses deux frères, et les trois enfants, se tenant par la main, descendirent le grand escalier de pierre de la Préfecture, dont les imposantes proportions leur inspiraient une sorte de terreur respectueuse.

Les réflexions de Jean n'étaient pas couleur de rose. Il se demandait avec inquiétude comment il

pourrait se tirer d'affaire jusqu'au lendemain avec les 7 fr. 40 qu'il avait en poche. Il s'était figuré, naïvement qu'on allait lui délivrer immédiatement son passage gratuit et qu'il s'embarquerait aussitôt avec ses frères, sans même avoir besoin d'entamer son modeste petit pécule. Au lieu de cela, il allait être obligé de s'enquérir d'une maison où l'on pourrait leur donner à manger et les loger pour la nuit sans qu'il en coûtât bien cher. Trop heureux s'ils pouvaient s'embarquer dès le lendemain, car le pauvre magot serait bien vite épuisé, et alors que devenir ? A qui s'adresser dans cette grande ville où ils ne connaissaient personne ?

Les deux frères de Jean, avec l'insouciance de leur âge, ne songeaient, quant à eux, qu'au plaisir de quitter enfin cette grande maison solennelle et le banc, de bois du vestibule où ils avaient fait une si longue station. Jean avait, d'ailleurs, jugé tout à fait inutile de leur faire part de ses inquiétudes et s'était contenté de les informer qu'ils ne partiraient que le lendemain. Ils n'en avaient pas demandé plus long et s'étaient mis tranquillement à descendre l'escalier.

Arrivés sur le palier du premier étage, les trois enfants durent s'effacer pour laisser passer des personnes qui montaient ensemble. Le petit François, le plus jeune des trois frères, se trouva ainsi rejeté à l'entrée d'un couloir assez sombre qui débouchait sur le palier. Il sentit alors contre son pied un paquet assez volumineux et se baissa machinalement pour le ramasser.

C'était un portefeuille de maroquin, tellement bourré de papiers qu'il pouvait à peine se fermer.

Jean, à qui François tendit le portefeuille, l'ouvrit pour voir s'il n'y trouverait pas le nom de son propriétaire. Il aperçut tout d'abord une grosse liasse de billets de banque, puis, gravés à froid, sur le plat du maroquin, les mots suivants : Marius Gastaldy, capitaine-marin à bord de la Marie-Gabrielle.

Jean savait ce qu'il voulait savoir; il referma aussitôt le portefeuille et le serra avec soin dans la poche de sa veste, crainte d'accident. Sans se rendre compte de la somme que pouvaient représenter les billets de banque, il pensait bien qu'il y en avait pour pas mal d'argent.

Maintenant que devait-il faire ? Sa première pensée fut d'aller remettre sa trouvaille au concierge, qui pourrait la conserver jusqu'à ce qu'on vînt la réclamer. Puis il hésita. Si par hasard le concierge n'était pas honnête et s'appropriait l'argent ! Mais alors à qui devait-il s'adresser pour arriver jusqu'au capitaine Gastaldy et lui porter son portefeuille ?

Dans son embarras, il pensa à l'obligeant employé qui lui avait parlé avec tant de bienveillance et remonta l'escalier, toujours suivi de ses deux petits frères, pour regagner le bureau des passages gratuits.

Mais à peine avait il franchi une dizaine de marches qu'il entendit tout à coup au-dessus de lui de grands éclats de voix et des pas précipités. Un gros

homme, nu tête et rouge comme s'il allait éclater, se démenait avec force gestes au milieu des employés, des garçons de bureau et d'un groupe de curieux attirés par cette algarade.

« Je vous dis qu'on me l'a volé ! s'écriait-il. Je l'avais encore tout à l'heure, j'en suis absolument sûr. A preuve que je l'ai ouvert là, sur, le palier, pour prendre une pièce dont j'avais besoin et que je l'ai remis ensuite dans ma poche. Par conséquent, mon voleur ne peut pas être bien loin, et il faut que je le retrouve. »

Et, s'arrachant de la foule qui l'entourait, le gros homme se précipita dans l'escalier; mais, au moment où il passait auprès de Jean, celui-ci l'arrêta par la manche et lui dit :

« Seriez-vous monsieur Marius Gastaldy, capitaine-marin à bord de la Marie-Gabrielle ?

— Certainement ! mais laisse-moi passer, galopin; j'ai bien le temps de t'écouter en ce moment !

— Alors, continua Jean sans s'émouvoir, et en tirant le portefeuille de sa poche, c'est cela sans doute que vous cherchez ?

— Mon portefeuille ! » s'écria le gros capitaine en arrachant celui-ci des mains de Jean.

D'un coup d'œil il s'assura que la liasse de billets de banque était demeurée intacte; puis il remonta précipitamment et disparut dans un bureau voisin en criant comme un fou :

« Le voici ! Je l'ai retrouvé ! »

Jean demeura quelque peu interloqué de la façon cavalière dont le capitaine était rentré en possession de son bien. Il semblait à l'enfant que le service qu'il avait rendu à ce singulier homme méritait bien un remerciement.

Enfin, prenant son parti de cette petite déconvenue, il redescendit l'escalier, quitta la Préfecture avec ses deux frères, et, traversant la place Saint-Ferréol, il se dirigea tout droit devant lui, dans la direction de la rue de Rome.

CHAPITRE II

MARIUS GASTALDY. CAPITAINE-MARIN

Au coin de la rue de Rome et de la rue de la Darse, il existe un bazar dont l'étalage a le privilège d'amasser sur le trottoir, à toute heure du jour, une double rangée de curieux. Jean et ses deux frères ne firent pas autrement que tout le monde. Après s'être arrêtés quelques instants pour regarder les merveilles de l'industrie marseillaise, ils continuèrent leur chemin.

Au moment où ils débouchaient dans la Cannebière, Jean sentit une main vigoureuse s'abattre sur son épaule, en même temps qu'une voix tout essoufflée lui criait aux oreilles

« Enfin, te voilà, pitioun ! Vraiment, ça n'est pas trop tôt ! Depuis le temps que je te cours après ! Veux-tu me dire un peu pourquoi tu ne m'as pas attendu là-bas, dans l'escalier ?

— Mais, répondit l'enfant, vous ne m'aviez pas dit de vous attendre, monsieur le capitaine.

— Tu crois ? Après tout, c'est bien possible. A la vérité, j'avais un peu et même beaucoup perdu la tête ! Mais, si tu connaissais Marius Gastaldy, tu saurais que jamais il n'a laissé un service sans récompense. Or, tu ne te doutes pas toi même, mon garçon, de l'étendue de celui que tu m'as rendu. Eh bien ! figure-toi qu'il n'y avait guère moins de cent mille francs dans le portefeuille que tu m'as restitué, et que ces cent mille francs ne m'appartenaient pas à moi, qu'ils appartenaient à mon armateur ; de sorte que, si tu ne t'étais point trouvé là à pic pour me les rapporter gentiment et honnêtement, comme tout ce que je possède n'aurait pas suffi à parfaire la moitié seulement de la somme, il ne me restait plus qu'à me faire sauter la cervelle.

— Oh !

— Parfaitement. Tu m'as sauvé la vie, tout bonnement. Aussi, ne te gêne pas. Demande-moi ce que tu veux pour ta peine; foi de Marius Gastaldy, qui est mon nom, tu l'auras.

— Je n'ai fait que ce que je devais faire, et ça ne vaut pas la peine que...

— Ah ça ! garçon, aurais-tu la prétention de m'apprendre ce que c'est que la reconnaissance ? Tu vas me faire le plaisir de me dire en quoi je puis t'être utile, et plus vite que ça.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais ! Allons ! vite, qu'est-ce

que tu veux ?

— Mais rien... Ah ! si. J'ai fait une demandé à M. le Préfet pour avoir le passage gratuit en Algérie avec mes frères, et, puisque vous voulez bien m'offrir votre protection, je vous demanderai d'apostiller ma demande.

— Ah ça ! qu'est-ce que tu me racontes là, avec ta demande et ton apostille ? Et que diable allez-vous faire tous les trois en Algérie ? »

A ce moment l'entretien du capitaine et de Jean fut brusquement interrompu par l'intervention bruyante de trois ou quatre personnes qui descendaient la Cannebière et qui, en reconnaissant Gastaldy, l'interpellèrent aussitôt chaleureusement.

« Té, Marius ! Et comment va ? — De quand débarqué, capitaine ? — Bonne traversée, hein ? — Et la Marie-Gabrielle ? »

Un peu plus loin, devant le Café Turc, ce fut une autre histoire. Il y avait là quantité d'autres capitaines-marins, de vieux amis de Marius Gastaldy, qui ne l'avaient point vu depuis longtemps et qui firent un beau tapage en l'apercevant. Cette fois il n'y avait pas moyen de leur échapper.

« Attends-moi un peu, dit le capitaine à Jean. Le temps de dire un bonjour aux camarades, et je reviens. »

Il était clair que la figure de Marius Gastaldy était l'une des plus connues de Marseille; son entrée dans

le Café Turc fit sensation. De tous les côtés, des voix joyeuses s'élevèrent pour lui souhaiter la bienvenue et l'interroger sur son voyage. C'était à qui lui offrirait le vermouth, et, si le vaillant capitaine avait accepté tous les verres qui se tendaient vers lui, malgré la solidité proverbiale de sa tête, il n'eût pas tardé à perdre la notion de la ligne droite.

Il ne put s'arracher à ses nombreux amis qu'en leur promettant de revenir au Café Turc pour l'heure du dîner.

Sur le trottoir, il retrouva Jean, qui l'attendait toujours avec ses deux petits frères.

« J'ai cru que je n'en sortirais pas ! s'écriait-il. Mais, maintenant, je suis tout à toi. Tu vas me raconter toutes tes petites affaires, comme à un ami qui ne demande, qu'à t'aider du mieux qu'il pourra. Ou plutôt, faisons mieux. Vous allez venir à bord tous les trois. Nous serons mieux pour causer; tandis qu'ici, pas moyen d'avoir une minute de tranquillité.

— A bord ? dit Jean.

— Eh ! oui, à mon bord, à bord de la Marie-Gabrielle, un brick marchand comme il n'y en a pas beaucoup dans le port de Marseille et qui tient passablement la mer, je t'en donne ma parole. »

Le capitaine Gastaldy n'avait pas tort de craindre de nouveaux assauts de la part de ses innombrables connaissances, car, en passant devant la Bourse, il fut entouré par une foule de négociants, d'agents, de ban-

quiers, de courtiers, de coulissiers et autres gens de Bourse qui lui firent une véritable ovation, au grand émoi des trois petits Casteyras, très embarrassés de leur contenance au milieu de la bagarre.

Ils ne respirèrent un peu librement qu'en arrivant sur le quai de la Fraternité, et, bientôt après, sur le quai du Port.

« Tu vois, là-bas, dit le capitaine à Jean, juste entre cette goélette égyptienne et ce brick américain, ce joli bâtiment, si fin, si coquet d'allures ? C'est la Marie-Gabrielle, qu'on a l'honneur de te présenter. Mais j'aperçois mon armateur, ce petit gros là-bas en chapeau de paille, qui monte la garde sur le quai. Mes pauvres enfants, je vais être forcé de vous faire attendre encore un brin. Nous ne sommes entrés au port que hier soir, ce qui fait que je n'ai pas encore vu mon armateur, et, dame ! nous avons à causer, tu penses ! »

S'approchant alors du gros petit homme au chapeau de paille

« Hé ! bonjour, monsieur Cassoute ! Ça va toujours bien ? Vous m'excuserez de ne pas m'être trouvé à bord pour vous recevoir. Si vous saviez ce qu'ils m'ont fait poser à la Préfecture ! Sans compter que, pour m'avancer, il m'est arrivé une petite aventure assez désagréable. Mais je vous conterai ça. Voulez-vous me permettre de conduire ce petit monde-là jusqu'à ma cabine ? Et après, je suis à vous. »

Laissant alors M. Cassoute, le capitaine monta sur la Marie-Gabrielle en faisant passer devant lui les trois enfants, qui regardaient avec des yeux effarés tout autour d'eux.

« Friboulet, dit le capitaine à un matelot qui était en train de frotter avec une peau les cuivres de la cabine, tu vas aller à la cambuse chercher des grogs et des biscuits. Ça vous fera prendre patience en m'attendant, n'est-ce pas, les amis ? A tout à l'heure. »

Un instant après, Friboulet reparaisait et déposait sur la table, en souriant aux trois petits Casteyras d'un air encourageant, une assiette de biscuits, une bouteille de rhum, une carafe d'eau avec du sucre et des verres.

Les biscuits avaient si bonne mine que le petit François, le plus jeune des trois frères, leur lançait des regards tout à fait attendris. Mais Jean, le frère aîné, lui dit d'attendre, et le pauvre François, qui mourait de faim, dut se contenter de les dévorer des yeux, ces biscuits si appétissants.

Quant à lui, Jean, il n'avait d'attention que pour les objets bizarres qui garnissaient les parois de la cabine, pour la grande lunette marine accrochée dans son étui de maroquin noir, pour le chronomètre Richard et pour la grande carte murale aux innombrables courbes concentriques.

Ce qui l'attirait plus encore, c'était un superbe caniche blanc, au poil frisé, qui, tout d'abord, à l'ar-

rivée des trois étrangers, s'était réfugié eu grondant sous la table, mais qui n'avait pas tardé à s'humaniser, soit que la physionomie peu belliqueuse des enfants l'eût rassuré, soit que son naturel débonnaire eût repris le dessus. Bientôt même, Jean s'étant risqué à le caresser sur le dos, le chien lui rendit sa politesse en lui léchant familièrement la main. La glace était rompue.

Le caniche n'était pas, d'ailleurs, le seul compagnon de cabine du capitaine ; il y en avait deux autres : un singe et une admirable perruche bleue et rouge.

Le singe était un jocko de la mine la plus réjouissante. Attaché à la ceinture par une chaînette en acier, il grignotait, pour le quart d'heure, une grosse amande ronde avec un air de préoccupation tout à fait comique. Si absorbé, toutefois, qu'il parût être par cette importante besogne, il lançait des regards sournois sur Michel, la second des petits Casteyras, qui s'approchait pour le considérer de plus près. Se pencher brusquement dès qu'il vit le jeune curieux à portée de sa patte, saisir d'un mouvement rapide la casquette de Michel par le pompon qui la terminait et la mettre en lieu sûr à côté de lui, sur le secrétaire où il était juché, tout cela fut l'affaire d'un instant pour l'agilité du jocko. Après quoi il se remit tranquillement à grignoter son amande, sans plus s'occuper de l'infortuné Michel, qui, fort effrayé au premier abord

de cette attaque inqualifiable et inattendue (la bravoure n'étant pas précisément son fait, au jeune Michel), avait ensuite le cœur bien gros en voyant son couvre-chef si audacieusement confisqué. Jean essaya bien de le reprendre, bien qu'il fût, lui aussi, trop petit pour atteindre le haut du secrétaire; mais le singe repoussa cette vaillante démonstration avec des rrrri, rrrri épouvantables, qui rappelaient les grincements d'une scie mal graissée.

« Bah ! dit philosophiquement Jean en couvrant sa retraite par une indifférence plus ou moins sincère, attendons M. le capitaine ; il saura bien te faire rendre ta casquette. »

C'était le seul parti à prendre, en effet, et le pauvre Michel alla s'asseoir tout penaud dans un coin de la cabine, en lançant un dernier regard de reproche à son malicieux ennemi.

Quant à la perruche, elle était véritablement magnifique, avec sa tête rouge cerise, son ventre et sa queue d'un bleu puissant et ses ailes d'un brun velouté. Comme tous les oiseaux de son espèce, et bien qu'elle fût absolument libre de ses mouvements, elle paraissait mélancolique. Tantôt elle restait complètement immobile, comme si elle eût été empaillée ; tantôt elle levait alternativement ses deux pattes, comme un conscrit qui marque le pas, en roulant de gros yeux ronds et en grommelant je ne sais quel discours derrière son bec cornu.

Jean et Michel ne semblaient goûter que médiocrement les mérites de la splendide perruche, absorbés qu'ils étaient tous deux, l'un par son admiration pour le caniche, l'autre par sa rancune contre le jocko. En revanche, le petit François n'avait pas assez de ses deux yeux pour contempler l'oiseau ; il suivait chacun de ses mouvements avec le plus vif intérêt, et prêtait une oreille attentive à son monotone ronronnement, cherchant à comprendre ce qu'il pouvait bien ainsi se dire à lui-même.

« Té ! fit soudain le capitaine Gastaldy en poussant la porte de la cabine, c'est ainsi que vous faites honneur à mes biscuits, garçons ! Tonnerre de Manille ! vous avez donc peur qu'ils ne soient empoisonnés ?

— Oh ! non, monsieur, le capitaine, dit Jean, mais nous avons voulu vous attendre.

— Et vous avez eu tort. Voulez-vous bien vous dépêcher de faire disparaître l'assiette que voilà jusqu'à ce qu'il n'en reste rien, et plus vite que ça ! »

Les trois enfants ne se firent pas prier davantage ; comme ils avaient grand'faim, ils exécutèrent à la lettre l'ordre du capitaine avec un entrain des plus réjouissants à voir.

« Ah ! ah ! continua Marius Gastaldy en voyant Jean donner un morceau de biscuit au caniche. Je vois que vous êtes déjà une paire d'amis, maître Ali et toi. Voilà qui prouve en ta faveur. Ali a bon nez, et je ne

me fie guère aux gens qu'il n'honore point, à première vue, de sa confiance.

Oui, dit Jean en passant la main dans les poils frisés du caniche, nous sommes très bons amis, monsieur Ali et moi. Mais le camarade là-haut n'a pas été aussi gentil avec Michel, ajouta-t-il en montrant Benito qui tenait toujours la casquette entre ses pattes.

— Comment, Benito ? dit le capitaine. Qu'est-ce qu'on m'apprend là ? Vous n'avez pas respecté le couvre-chef des petits amis de votre maître ? Qu'est-ce que ces manières-là ? Venez ici, tout de suite. Rendez la casquette à monsieur Michel, bien poliment ! Et maintenant faites des excuses à monsieur Michel ! Allons ! dépêchons-nous, et baisez la main de monsieur Michel ! Mieux que cela ! A la bonne heure ! »

Benito s'exécuta d'assez mauvaise grâce, mais sans résister. Il se laissa même caresser par le petit Michel, qui, rentré en possession de son bien, trouva maintenant le malicieux animal tout à fait amusant.

« Et miss Betsie, on ne lui dit rien ? fit le capitaine en tendant le doigt à la perruche, qui vint aussitôt s'y poser sans interrompre sa monotone chanson. Je vous présente miss Betsie, née native de Sydney, en Australie, une excellente personne, quoique un peu bavarde.

— Oh ! monsieur le capitaine, qu'elle est belle ! s'écria le petit François émerveillé.

— N'est-ce pas ? Eh bien ! elle est encore plus sa-

vante. Comme elle a beaucoup voyagé, cette aimable personne est devenue polyglotte. Ah ! oui, tu ne sais peut-être pas ce que ce vilain mot-là signifie, mon petit ami ? Eh bien, cela veut dire que miss Betsie pourrait te dire bonjour ou bonsoir dans je ne sais combien de langues, en anglais, en espagnol, en arabe, en turc, en javanais même.

— C'est donc pour cela que je ne comprenais pas ce qu'elle racontait tout à l'heure ! s'écria naïvement François.

— Sans doute. Mais ce n'est pas tout. Ses deux camarades de chambrée, messieurs Ali et Benito, sont également des personnages fort instruits. Benito est un pickpocket émérite; il fait la chaîne et la montre, et le mouchoir par-dessus le marché, avec une dextérité sans pareille. Quant à maître Ali, il serait la fortune d'un saltimbanque, tout simplement. Dans nos longues navigations, quand la mer est belle et qu'il n'y a pas un souffle d'air, on n'a pas grand chose à faire à bord. Alors, je me suis amusé à dresser mon chien. Je lui ai appris ainsi tout ce que l'on apprend aux chiens savants et bien d'autres choses encore. Veux-tu que je te donne un échantillon de ses petits talents, ami François ? Tu m'en diras des nouvelles. Allons ! maître Ali, venez ici, nous allons exécuter, en l'honneur de ces jeunes messieurs, la grande pyramide animale. Et vous, Benito et miss Betsie, attention au commandement ! Une ! deux ! trois ! Allez ! »

A peine ces mots étaient-ils prononcés que le caniche, se dressant sur ses pattes de derrière; avait reçu Benito sur ses épaules, et que la perruche était venue de son côté se jucher sur la tête du singe. Le mouvement fut exécuté avec une précision et une adresse irréprochables. Ali se mit en marche et fit le tour de la cabine, pendant que son maître imitait, en soufflant dans ses poings fermés, les boum ! boum ! des orchestres de foire.

Décrire la surprise et le ravissement des trois petits Casteyras serait impossible. Jamais ils ne s'étaient trouvés à pareille fête. Ils faisaient une si drôle de figure que le brave capitaine Gastaldy se rassit sur le canapé en riant comme un bienheureux.

CHAPITRE III

HISTOIRE DES TROIS PETITS CASTEYRAS.

« Et maintenant, mon jeune ami, dit le capitaine à Jean, parlons un peu de vos affaires. Tu m'as dit que vous aviez l'intention d'aller en Algérie. Que diable y allez-vous faire ? »

Alors Jean raconta au brave capitaine leur triste histoire.

Ils étaient d'un village du Puy-de-Dôme, du Ver-net-la-Varenne, dans l'arrondissement d'Issoire. Leur père était bûcheron et vivait tant bien que mal, lui et sa petite famille, de son dur métier, lorsque la guerre était arrivée. Le gouvernement ayant rappelé sous les drapeaux les anciens militaires, le bûcheron avait quitté sa femme et ses trois enfants pour rejoindre son régiment, le 50^e de ligne, qui faisait partie du 12^e corps d'armée, celui du général Ducrot. Il avait assisté ainsi à la bataille de Frœschwiller, et plus tard au lamentable désastre de Sedan. Après la capitulation,

il avait trouvé moyen de s'évader avec une dizaine de ses camarades ; mais, au lieu de s'en retourner tout simplement au Vernet, comme on le lui conseillait, il avait gagné Amiens et l'armée du Nord. Là, il avait encore pris part aux principales batailles livrées par le général Faidherbe à la première armée allemande, notamment à celles de Villers-Bretonneux, de Querrieux et de Pont-Noyelles. Malheureusement, le 2 janvier, dans un des engagements qui précédèrent la victoire de Bapaume, il avait été tué d'un éclat d'obus à l'attaque du village de Béhagnies. Avant de mourir, il avait en encore la force de crier : « Ma pauvre femme ! Mes pauvres enfants ! » à ce qu'avait rapporté son sergent-fourrier, un nommé Félix Berthoullier, qui était de Saint-Germain-Lembron, gros village voisin du Vernet.

Pauvre femme, en effet, et pauvres enfants ! Cette petite famille, qui vivait au jour le jour du travail du père, était tombée dans une détresse absolue dès que celui-ci lui avait manqué. On les aimait pourtant bien au village, et on les aidait tant qu'on pouvait ; mais le pays n'est pas riche ; chaque ménage avait peine à se suffire avec ses maigres ressources. Par bonheur, le maire du Vernet, M. Noirclair, s'intéressait beaucoup aux Casteyras. Il avait fait des démarches afin de faire obtenir une petite pension de l'État à la veuve et aux orphelins du brave soldat de Ducrot et de Faidherbe. Ces démarches n'ayant point abouti, il avait

suppléé de ses propres deniers au secours que je ne sais quels règlements empêchaient le ministère d'accorder. C'est avec cela et avec les quelques sous que Jean rapportait de temps en temps, quand il trouvait quelque petite besogne à faire, que la malheureuse avait vécu pendant trois longues et pénibles années. Un jour elle était tombée malade d'épuisement, et elle était morte malgré les bons soins du docteur Emmanuel Noirclair, le fils du maire.

Avant le dernier soupir, elle avait dit à Jean :

« Jean, mon enfant, je te confie tes frères. Ils n'auront plus que toi, désormais, vois-tu, mon Jean. Il faut que ce soit toi qui leur serves de père. Promets-moi que tu les aimeras bien et que tu ne les quitteras jamais. Dès que tu le pourras, il faudra tâcher d'aller trouver ton oncle Thomas, à Alger. Il n'est peut-être pas riche ; mais c'est un brave et digne homme, il vous accueillera quand même et vous aidera à vous tirer d'affaire. Tu lui diras qu'en mourant je lui ai recommandé les enfants de son pauvre frère. »

C'était encore M. Noirclair qui s'était chargé de faciliter aux trois enfants leur départ du Vernet, après la mort de leur mère, et qui avait payé leurs places en chemin de fer d'Issoire à Marseille par Nîmes et Tarascon. Pour la traversée de Marseille à Alger, on lui avait assuré que le gouvernement accordait sans difficulté le passage gratuit à tous les émigrants qui voulaient se rendre en Algérie.

« Mais lorsque, ce matin, continua Jean, en arrivant à Marseille, je me suis présenté à la Préfecture pour demander notre passage, on nous a dit que nous étions trop jeunes. Heureusement, un brave monsieur, en nous voyant nous désoler, nous a promis de nous faire avoir tout de même le passage d'ici à quelques jours. »

En entendant Jean raconter la mort de leur mère, ses deux petits frères s'étaient mis à pleurer. Quant au capitaine Gastaldy, il était tout ému lui-même.

« Voyons, voyons, les garçons ! s'écria-t-il d'une voix un peu enrouée, voulez-vous bien ne pas pleurer comme ça ! Vous n'avez pas eu de chance jusqu'ici, mes pauvres enfants. Ça, c'est vrai. Mais il y en a bien d'autres que vous qui sont passés par là. Tenez, moi qui vous parle, à votre âge j'étais encore plus malheureux que vous. Non seulement je n'avais plus ni père ni mère, mais je n'avais pas de petits frères à aimer et à protéger comme toi, mon brave Jean. Et puis je ne savais ni lire ni écrire, ni rien de rien ! Et j'étais mauvais ! Je ne valais pas une chique de tabac ! On m'aurait jeté à la mer avec un boulet de huit au cou que ça aurait été un bon débarras pour tout le monde. Ce qui ne m'empêche pas, à l'heure qu'il est, de commander la Marie-Gabrielle ! Ah ! dame, il faut dire que j'ai trimé pour en arriver là. Oui, j'ai trempé plus d'une chemise de flanelle, et dîné plus d'une fois

d'un oignon cru ou d'une sardine rance. Mais, pour en revenir à Alger, qu'est-ce qu'il fait, ton oncle, là-bas ? Dis, petit.

— Je l'ignore, répondit Jean. Il était encore au régiment, il y a deux ans, mais il doit avoir quitté le service depuis. Voilà tout ce que je sais.

— Bigre ! A ce compte-là, il ne doit pas être encore millionnaire. Heureusement, la vie n'est pas chère en Algérie, à ce que je me suis laissé dire. Un beau pays, du reste ! Il n'y manque que des ports. Et quand comptez-vous partir ?

— Je vous l'ai dit, nous espérons bien partir tout de suite, aujourd'hui même; mais on nous a prévenus à la Préfecture que ça ne pouvait pas aller si vite que ça.

— Oh ! parbleu ! si tu les écoutes, ces lambins de gratte-papier, tu seras encore ici dans un an à promener tes guêtres sur les trottoirs de la Cannebière. J'ai mieux que cela à te proposer. Sans me vanter, je suis passablement connu à Marseille. Tous les capitaines-marins du port sont un peu des amis à moi, de près ou de loin. Ce serait donc bien le diable si je ne trouvais pas aux Messageries maritimes, aux Touaches ou chez les Valery un camarade qui se chargeât de vous emmener tons les trois à Alger pour l'amour de Dieu et de Marius Gastaldy. Ainsi tu peux compter que demain, ou au plus tard après-demain, vous pourrez embarquer. En attendant, je vous garde à bord. J'ai-

mes deux cabines de passagers à votre service. Vous choisirez la meilleure. Ça va-t-il ?

— Oh ! monsieur le capitaine, dit Jean tout ému, vous êtes un homme du bon Dieu, et nous avons bien de la chance de vous avoir rencontré sur notre route.

— Tu veux dire que c'est moi qui dois une fière chandelle à mon patron pour vous avoir envoyés sur mon chemin. Pense donc que, au lieu de tomber entre les mains d'un honnête petit gars comme toi, mon portefeuille pouvait, être ramassé par un filou comme il y en a tant, et alors j'étais déshonoré, perdu ! Tiens, rien que d'y penser, j'en ai encore la chair de poule. Aussi je voudrais trouver un moyen quelconque de vous aider, de vous être utile. Mais nous avons le temps d'y penser. En attendant, si le cœur t'en dit, veux-tu m'embrasser ?

— Je crois bien que je le veux ! » dit Jean en se jetant au coin du bon capitaine.

Après Jean, ce fut le tour de Michel, puis du petit François. Quand le capitaine Gastaldy reposa par terre ce dernier, qu'il avait enlevé dans ses bras pour lui appliquer deux gros baisers sur chaque joue, les yeux du brave homme étaient quelque peu troubles. Ce rude marin, qui n'avait jamais goûté aux joies de la famille, s'était senti soudain des entrailles pour ces trois orphelins dont, quelques heures auparavant, il ne soupçonnait seulement pas l'existence.

CHAPITRE IV

LES TROIS CONSEILS ET LES TROIS CADEAUX DU CAPITAINE

Le capitaine frappa deux coups sur son timbre, et presque aussitôt Friboulet apparut sur le seuil de la porte.

« Tu vas m'aller passer ta grande tenue et tu reviendras ici tout paré. Tu as cinq minutes pour aller et revenir.

— Suffit, capitaine ! » répondit Friboulet en tournant les talons.

Les cinq minutes écoulées, le matelot reparais-sait, superbe, éblouissant, flamboyant, comme une frégate de guerre au sortir des mains des calfats.

« Tu vois ces trois petits-là, Friboulet ? dit le capitaine. Tu vas commencer par les emmener chez Mazurier, rue Vacon, et tu lui dices de ma part qu'il me les équipe de pied en cap et de la bonne façon. Il sait que je ne regarde pas à la dépense, mais que j'entends être servi comme il faut. Après...

— Pardon, capitaine, sauf votre respect, il y a dans le magasin des effets tout neufs qu'on avait achetés dans le temps pour les mousses et qui iraient comme un gant à ces trois gosses, pardon, capitaine ! à ces trois jeunes messieurs.

— Au fait, c'est vrai, dit Marius Gastaldy. Je n'y pensais plus. Va bien vite me chercher tout le stock des effets des mousses et apporte-le ici. Ce sera bien le diable si nous n'y trouvons point de quoi équiper nos trois gaillards. »

Il faut bien dire que cette transformation extérieure arrivait tout à fait à propos, attendu que l'accoutrement des jeunes Auvergnats laissait fort à désirer. Ils étaient vêtus, en effet, comme de pauvres petits paysans, avec des culottes et des vestes taillées dans de vieux habits de leur père, et n'avaient, pour toute coiffure que de mauvaises casquettes tout usées. Il avait fallu leur bonne mine naturelle et la gentillesse de leur âge pour triompher de cet encadrement peu avantageux. Dès qu'ils eurent endossé le tricot et le pantalon d'ordonnance des mousses, ils parurent tout autres, et le bon capitaine les trouva encore plus à son gré.

« Et, maintenant, dit-il à Friboulet, tu vas t'arranger pour promener mes jeunes amis et leur donner le plus d'agrément possible jusqu'à l'heure du dîner. Tu leur feras voir le port, les quais, les docks, enfin tout ce qu'il y a de curieux à Marseille. N'oublie pas

non plus de les faire monter à Notre-Dame de la Garde. Prends une bonne voiture. Voici de la monnaie. Tu payeras ce qu'il faudra et tu me rendras compte en revenant. Et surtout, tu m'entends ? Ne va pas t'aviser de flâner du côté des cabarets. Je veux que tu respectes ces garçons-là comme si c'étaient mes propres enfants.

— C'est bon, capitaine, on se tiendra.

— A six heures et demie, tu viendras me retrouver au Café Turc. C'est compris ? Et maintenant, en route ! Amusez-vous bien, les amis. C'est tout ce qu'on vous demande. »

Enchantés, comme bien on pense, Jean et ses frères suivirent Friboulet d'un pas alerte.

Arrivés place Saint-Louis, ce fut toute une affaire que de choisir un équipage suffisamment superbe. Le rêve de tous les matelots débarqués à terre est de se faire traîner par deux chevaux de fiacre lancés au grand galop, autant que les chevaux de fiacre peuvent prendre le galop. Aussi le brave Friboulet hésita-t-il longtemps avant de se décider. Tantôt les chevaux n'avaient pas l'air assez éveillé, tantôt la caisse de la voiture était mal calfatée, ou bien c'était le chapeau du cocher qui manquait de prestige. Enfin, son choix fait après de mûres réflexions, le matelot s'installa triomphalement avec ses trois pupilles sur les coussins de cuir verni, et l'on partit au grand trot par la rue Cannebière et la rue de Rome.

La première chose qu'aperçoit le marin quand il arrive à Marseille, et la dernière que cherche son regard en sortant du port, c'est la chapelle de Notre-Dame de la Garde. Aussi Friboulet avait-il donné l'ordre au cocher de commencer la promenade par là.

La voiture les arrêta au bas du grand escalier à larges dalles. Tout en achevant l'ascension à grandes enjambées, le matelot montrait aux enfants les divers monuments de la ville, qu'ils dominaient maintenant tout entière, et dont les innombrables toits les frappaient d'admiration.

Les œufs d'autruche décorés de plumes, les petits bateaux pavoisés, les peintures barbares et les cœurs d'argent repoussé, accrochés par milliers aux parois de la chapelle ou suspendus à son plafond, firent également ouvrir des yeux énormes aux trois garçons; mais ce qui émerveilla Jean par-dessus tout, ce fut le splendide panorama dont on jouit, à l'entrée même du sanctuaire, sur la terrasse.

Il n'est pas besoin, en effet, d'avoir l'esprit cultivé pour se sentir ému en face de cet admirable coup d'œil. D'un côté, vous apercevez toute la ville et ses environs, de l'autre, le port et ses milliers de vaisseaux entassés les uns contre les autres, et, enfin, devant vous, vous avez les îles qui entourent Marseille comme un rempart naturel, et, par delà les îles, la Méditerranée.

« Alors, tout cela, c'est la mer ? s'écria Jean en

découvrant l'immense nappe d'azur qui s'étendait à perte de vue en dessous de lui.

— Comment ? dit Friboulet stupéfait. Tu n'avais donc jamais vu la mer ?

— Jamais ! répondit l'enfant. Dans notre pays, on ne connaît pas ça, vous pensez bien.

— Pauvre petit ! continua Friboulet avec un geste de profonde commisération. — Et c'est par là qu'est l'Algérie ?

— Naturellement. Tiens ! de ce côté, à huit cent quatre kilomètres sud-sud-ouest. »

Puis le matelot nomma à ses jeunes compagnons les îles, les unes après les autres : les Pendus, à gauche, au large de Malmousque, et, derrière les Pendus, le Planier avec son phare, un phare de première grandeur à feux tournants, s'il vous plaît !

« Un phare ? répéta Michel sans comprendre.

— Tu ne sais pas ce que c'est qu'un phare ? demanda Friboulet. Eh bien, suppose pour un peu que tu reviennes d'Alger, la nuit, s'entend. Comment ferais-tu pour reconnaître si tu es bien dans la direction du port de Marseille ? Tu ne t'en doutes pas, pas vrai ? Suppose maintenant que tu es arrivé à vingt-huit milles environ du port. Tu aperçois un feu tournant avec éclipses de trente secondes en trente secondes. Tu te dis : bon ! ça, c'est le Planier. Tu mets le cap un peu sur la gauche et tu entres au port, s'il y a de la brise, aussi hardiment qu'en plein jour. V'là ce que c'est

qu'un phare.

Je comprends ! s'écria joyeusement Michel.

— Ces deux autres îles, là-bas, à droite du Planier, continua Friboulet, c'est d'abord Ratonneau et puis Pomègue. Tu vois ? on les a réunies par une digue de trois cents mètres. On a construit ensuite deux jetées de chaque côté, ce qui fait comme un port de quinze à seize hectares, où on a installé la quarantaine et le lazaret. Pas bêtes, n'est-ce pas ? les Marseillais de Marseille ! Maintenant, cet îlot entouré de rochers avec un vieux donjon et quatre tours que vous apercevez là-bas, un peu en avant de Ratonneau, c'est le fameux château d'If. Faudra que je demande le canot au capitaine pour vous y conduire. C'est l'affaire de trois quarts d'heure. Pour gai à voir, ça n'est pas bien gai à voir. Une ancienne prison, dame ! Tu comprends ? Malgré cela, c'est curieux tout de même. Tu verras la chambre où le nommé Mirabeau, un gros avocat tout grêlé, mais qui avait la langue joliment pendue, d'après ce que je me suis laissé dire, a fait ses cinq ans. Mais ce n'est pas tout. Tu as lu Monte-Cristo ? Non ? Tu n'as pas lu Monte-Cristo, d'un nommé... tu sais bien ? un grand brun qui avait les cheveux crépus comme un nègre et qui prétendait faire la bouillabaisse encore mieux qu'on ne la fait chez Roubion, à la Réserve ; Dumasse, Alexandre Dumasse, c'est cela ! Moi non plus, du reste, je ne l'ai pas lu, et pour une bonne raison, c'est qu'on a oublié dans le temps

de m'apprendre à lire. Enfin, n'importe ! Il paraît que c'est une histoire, où l'on voit un beau jeune homme qui porte un nom espagnol et qu'on enferme dans un cachot du château d'If pour des raisons politiques, soi-disant. Fatigué de vivre ainsi entre quatre murs, il a l'idée, un beau matin, de faire le mort et de se laisser jeter à la mer avec un boulet au pied, comme ça se pratique à bord dans la circonstance. Une fois au fond de la mer, mon dit beau jeune homme ne perd pas la carte, tire son couteau, fend le sac dans lequel il était enfermé et se sauve à la nage bien tranquillement. Il est devenu ensuite très riche. Maintenant, tu sais ? je n'y étais pas, et il n'y aurait n'as un mot de vrai dans toute cette histoire-là que ça ne m'étonnerait pas autrement.

— Voyez donc là-bas, fit Jean. On dirait une forêt de pins, comme il y en a tant chez nous.

— C'est le Vieux-Port, répondit Friboulet. Tu le prends pour une forêt, parce que tu ne vois que les mâts et les cordages des bâtiments. Hein ! Y, en a-t-il ? Ils sont serrés les uns contre les autres, comme des aiguilles sur une pelote. C'est que les places sont chères au vieux port, tu penses ? Avant de prendre quai, à son tour de rang, il faut souvent attendre à l'ancre des semaines et puis des semaines, jusqu'à ce que les autres aient fini de décharger et de recevoir un nouveau chargement.

— Comment un bateau peut-il faire pour sortir

de ce fouillis-là, sans s'accrocher avec ses voisins ?

— Dame ! Ce n'est pas commode, mais on s'en tire tout de même.

— Et si le feu venait à prendre à bord d'un de ces vaisseaux ?

— Oh ! ne parle pas de ça, mon garçon. Rien qu'à penser qu'un pareil malheur pourrait arriver, je sens des frissons qui me passent dans le dos. C'est que, vois-tu ? de tous les bateaux qu'il y a dans le vieux port, pas un n'échapperait, et il y en aurait pour des millions de millions ! Mais, si ça ne te fait rien, j'aimerais autant parler d'autre chose. Regarde plutôt là-bas, au bout de mon doigt. Tu ne vois pas un pavillon rouge, aux trois étoiles dans l'angle, et tout de suite derrière, une petite flamme tricolore ? C'est la Marie-Gabrielle. »

Mais le pauvre Jean avait beau regarder de tous ses yeux, il ne distinguait ni le pavillon étoilé, ni la flamme tricolore, au grand étonnement de Friboulet, qui reconnaissait parfaitement, à dix lieues en mer ; la nature d'un bâtiment, rien qu'à ses voiles de perroquet, s'il s'agissait d'un voilier, et, s'il s'agissait d'un vapeur, à la couleur et à l'épaisseur de sa fumée.

Derrière le Vieux-Port, continua le matelot en Marseillais passionné qu'il était, tu vois d'ici le Fort Saint Jean, puis l'avant-port, puis le bassin et la Joliette où sont amarrés les vapeurs. C'est là que tu embarqueras, petit, puisque vous allez en Afrique. Puis

le bassin du Lazaret, les docks, les entrepôts, etc. Ce que tout cela a dû coûter, c'est effrayant. Seulement tu en chercheras ailleurs comme ça, des bassins et des ports. On parle de Bordeaux, de Saint-Nazaire, de Brest, du Havre. Tout cela n'est rien, à côté de Marseille. Mais il est temps de filer. Allons retrouver la voiture. »

Le large escalier par où l'on descend de la chapelle est découvert et fort exposé aux vents. Justement, une violente rafale vint à souffler au moment où les enfants s'engageaient dans la descente ; et, sans la poigne vigoureuse de Friboulet, le petit François allait s'abattre contre le garde-fou..

« Ce n'est rien. Un peu de brise ! Ah ! si tu voyais le mistral ! Voilà un vrai vent, on peut le dire. Du reste, tu feras connaissance avec le sirocco : à Alger, mistral et sirocco, c'est tout un, sauf que l'un souffle du nord et l'autre du sud, et que, conséquemment, l'un est froid comme le diable, tandis que l'autre est étouffant comme la vapeur qui sort de la gueule d'un four. »

On arriva enfin, sans autre aventure, au bas des marches, et les quatre promeneurs s'installèrent de nouveau sur les coussins de la voiture, qui s'élança aussitôt dans la direction de la Corniche. Cette route splendide longe la mer, en suivant toutes les sinuosités de la côte, depuis la plaine du Pharo jusqu'au château Borély. Jean et ses frères ne pouvaient détacher leurs yeux de cette immensité bleue qui s'étendait devant

eux, tachetée çà et là par la voile blanche d'un bateau pêcheur.

Les magnifiques jardins du château Borély et les longues avenues, bordées de platanes, du Prado excitèrent également leur ébahissement ; jamais ils n'avaient rien vu de pareil. Ce fut ensuite le Château-d'eau, ce chef-d'œuvre de l'architecte Espérandieu, avec ses cascades et ses jolis parterres ornés de plantes exotiques, ses statues, ses énormes groupes d'animaux vomissant l'eau par la gueule, ses escaliers monumentaux et sa colonnade qui se découpe sur le bleu du ciel.

Le Musée de peinture laissa les enfants assez froids, bien que ce soit un des plus beaux musées de France ; mais, en revanche, le jardin zoologique, installé, comme on sait, derrière le Palais de Longchamp, les ravit. Friboulet leur nommait, en passant, chaque animal, en ajoutant force observations de son cru, d'une fantaisie parfois un peu risquée. Michel et François poussèrent des cris de surprise et d'admiration devant la girafe, le rhinocéros, les éléphants, les lamas du Thibet, et bombardèrent de questions des plus étranges l'ami Friboulet, qui répondait imperturbablement sans jamais rester court. Quant à Jean, il ne pouvait s'arracher à certaine grande cage, solidement fermée par des barreaux de fer, au-dessus de laquelle était accrochée la notice suivante : « Lion d'Afrique, capturé à Krenchela (province de Constantine), offert au

jardin zoologique de Marseille par M. le commandant Ducheylard. » A voir avec quelle attention l'enfant regardait le formidable et superbe animal nonchalamment accroupi dans un coin de la cage, on eût dit qu'il pressentait qu'un jour, dans des circonstances bien autrement dramatiques, il devait se retrouver face à face avec ce splendide spécimen de la fauve africaine.

« Eh bien ! petit, s'écria tout à coup Friboulet en arrachant l'ami Jean à sa fascinante contemplation, que diable fais-tu là ? Tu ne sais donc pas quelle heure il est ? Dépêchons-nous de filer. Le capitaine ne plaisante pas avec la consigne. »

La voiture prit par le boulevard de Longchamps, les allées de Meilhan, la rue de Noailles et la rue Cannebière ; et, à six heures et demie précises, elle s'arrêtait en face du Café Turc.

La première figure que Jean aperçut en mettant le pied sur le seuil du café fut celle du capitaine Gastaldy, en train de faire une partie de dominos avec un grand monsieur à longs favoris, coiffé d'une casquette à trois galons d'or.

« Ah ! ah ! Voici mes garçons ! fit joyeusement le capitaine. Tu vois qu'ils ne sont pas gros et qu'ils ne tiendront pas beaucoup de place à eux trois.

— Bah ! ce n'est pas la place qui manque à bord du Péluse ! » répondit le grand monsieur aux longs favoris.

Et, comme Jean le regardait d'un air interrogateur :

« Oui, oui ! dit le capitaine, c'est une affaire arrangée. Le Péluse des Messageries part demain samedi, à cinq heures du soir, pour Alger, et Barbecotte se charge de vous. »

Naturellement Jean voulait se confondre en remerciements ; mais il n'avait pas ouvert la bouche que le commandant du Péluse s'écriait :

« C'est bon ! c'est bon ! Nous aurons le temps de causer pendant la traversée. Allons, Marius, à toi la pose. »

La partie terminée, le capitaine Gastaldy se leva et prit congé de son ami.

« A demain ! lui dit celui-ci, et surtout n'oublie pas que c'est à cinq heures précises que nous levons l'ancre.

— Sois tranquille, je t'amènerai moi-même les enfants à quatre heures et demie. »

Cela dit, le brave capitaine se rendit, avec ses trois jeunes compagnons, rue Vacon, à l'hôtel d'Orléans, où il leur fit faire un dîner comme ils n'en avaient jamais fait de leur vie. L'appétit vigoureux des enfants, du petit François surtout, enchantait l'excellent homme. De là, il les ramena à bord de la Marie-Gabrielle et il les installa dans une de ses grandes cabines de passagers, où ils ne tardèrent pas à s'endormir du sommeil de l'innocence et de la fatigue.

Le lendemain, lorsque le capitaine, descendu à terre depuis le petit jour, revint à son bord sur les onze heures du matin pour déjeuner, il trouva les trois enfants en grande et amicale conversation avec Ali, Benito et miss Betsie

« Bravo ! s'écria t-il de sa bonne voix joyeuse. Et maintenant, à table ! »

Pendant le déjeuner, le capitaine fit causer Jean, dont l'intelligence ouverte et l'honnêteté native lui inspiraient un intérêt de plus en plus vif.

« Tu es un bon et brave enfant, lui dit-il, et je ne suis pas inquiet de ton avenir. Mais enfin on ne sait pas ce qui peut arriver. Si jamais tu as besoin d'un peu d'aide, écris-moi chez. M. Cassoute, 48, rue Cannebière. Il se peut que je sois en mer, mais en débarquant je trouverai ta lettre. Je mettrai, d'ailleurs, M. Cassoute au courant de mes intentions à votre égard. Quant à tes frères, je n'ai pas besoin de te recommander de ne pas oublier ce que tu as promis à ta pauvre mère ; ne te sépare jamais d'eux. Quoi que tu fasses et où que tu ailles, avant d'agir comme avant de te mettre en route, rappelle-toi que tu t'es engagé à leur servir de père ; cela te donnera du cœur au ventre et te mettra du plomb dans la cervelle. Toi, mon petit Michel, je veux te donner aussi un conseil dont tu pourras faire ton profit à l'occasion. J'ai cru remarquer qu'il ne fallait pas grand'chose pour te faire peur. Oh ! ce n'est pas la peine de rougir pour si peu. A ton âge, j'étais

un véritable poltron. Eh bien, sais-tu comment je me suis débarrassé de cette infirmité-là ? Chaque fois que j'apercevais quelque chose d'effrayant, je marchais droit dessus. Je tremblais bien fort souvent en y allant, mais j'y allais quand même. Fais comme moi, Michel, et tu verras que le meilleur moyen de n'avoir point peur, c'est d'aller regarder le danger sous le nez. — Quant à toi, mon petit François, je te donnerai le conseil de te méfier un peu de ton bel appétit. Ce n'est pas tout que de manger à sa faim aujourd'hui, il faut encore songer au lendemain. - Et maintenant, il ne sera pas dit, les amis, que le capitaine Gastaldy ne vous aura donné que des conseils. Je veux que vous emportiez en même temps chacun un souvenir qui vous rappellera les deux jours que nous aurons passés ensemble. J'espère bien que nous nous reverrons un jour ou l'autre, quoique mon intention soit de reprendre la mer aussitôt que la Marie-Gabrielle aura complété son nouveau chargement ; mais, en attendant, je ne veux pas que vous quittiez mon bord les mains vides. Voyons, toi, Jean, qu'est-ce qui pourrait bien te faire plaisir ? Veux-tu une belle montre en argent, avec sa chaîne ? Nous irons la choisir ensemble chez Bernadac, rue Saint-Ferréol. Aimes-tu mieux un revolver, une longue-vue ?

— Si j'osais... hasarda Jean d'une voix timide.

— Ose, mon garçon. Après le service que tu m'as rendu, je ne puis rien te refuser. Par conséquent, de-

mande-moi ce que tu voudras, je te le donnerai... à moins, bien entendu, que ce ne soit la lune.

— Eh bien ! si ça ne vous coûte pas trop de vous séparer de votre chien, donnez-le-moi, j'en aurai bien soin.

— Ali ! Tu veux que je te fasse cadeau d'Ali ? Mais sais-tu bien que voilà plus de trois ans que nous ne nous sommes guère quittés, Ali et moi ? Enfin, Marius Gastaldy n'a qu'une parole. Ali, à dater d'aujourd'hui, vous reconnaîtrez pour votre-seigneur et maître monsieur Jean Casteyras. — Et toi, Michel, qu'est-ce qui pourrait bien faire ton bonheur ?

— Oh ! monsieur le capitaine, s'écria Michel, donnez-moi Benito.

— Comment, toi aussi ! Que diable veux-tu faire de ce fantasque personnage ? Mais, qu'à cela ne tienne ! Benito, venez ici. C'est bien. Embrassez votre nouveau maître. Et surtout, tâchez dorénavant de ne pas trop le faire enrager et de, respecter son couvre-chef. — Et toi, mon petit François, est-ce que, par hasard, ce serait sur miss Betsie que tu aurais jeté ton dévolu ? »

François ne répondit rien ; mais ses yeux rayonnants de plaisir et d'espoir parlaient clairement pour lui ; aussi, quand le bon capitaine lui mit l'oiseau entre les mains, l'enfant était si heureux, si fier, qu'il n'aurait point donné sa nouvelle conquête pour tout l'or et tous les biscuits du monde.

L'après-midi se passa pour les enfants à faire connaissance plus intime avec les trois animaux qui devaient désormais partager leur fortune; et, lorsque le capitaine vint les chercher à quatre heures pour les mener à bord du *Péluse*, il leur sembla que le temps s'était écoulé bien vite.

L'excellent Marius Gastaldy installa lui-même ses trois protégés dans une bonne cabine de seconde classe en les recommandant chaleureusement de nouveau à son ami Barbecotte, ainsi qu'aux autres officiers du *Péluse*. Voyant Michel et Jean très occupés à considérer les hommes d'équipage qui se préparaient à lever l'ancre, il prit François à part, et, lui glissant dans la poche un petit rouleau enveloppé soigneusement de papier bleu, il lui dit à l'oreille

« Tu donneras ça à ton frère Jean quand je serai parti, mais pas avant, tu^om'entends »

Enfin, le premier coup de cloche ayant sonné, Marius Gastaldy embrassa les trois enfants, serra la main de son ami Barbecotte et redescendit à terre.

Lorsque, dix minutes après, le *Péluse*, ses ancres relevées, passa doucement à quelques encablures de la *Marie-Gabrielle*; Jean, Michel et François, debout côte à côte sur le bastingage d'arrière, envoyèrent du fond du cœur un' dernier adieu au bon capitaine qui avait été pour eux une véritable providence, et suivirent des yeux le brick marchand jusqu'à ce que la petite flamme tricolore du beaupré eût disparu dans l'éloignement.

CHAPITRE V

EN MER

« Ce n'est pas tant la mer que le mal de mer qui nous sépare de la France ! » disent plaisamment les habitants de l'Algérie.

Bien certainement ce mal, plus désagréable que dangereux, et qui n'empêchera jamais l'Anglaise la plus délicate de s'embarquer à destination de Melbourne ou de Hong-Kong, est pour beaucoup dans la répugnance que nous montrons, nous autres Français, à visiter l'Algérie, malgré la brièveté de la traversée, qui dure à peine trente-quatre ou trente-six heures, souvent même trente heures seulement par les bateaux de la compagnie Valéry.

En dehors des officiers qui la voient en courant, des colons qui ne la regardent guère, et des malades qu'un médecin à bout d'expédients envoie passer l'hiver à Alger, qui connaît, chez nous, cet admirable et magnifique pays ? C'est en vain que quelques ar-

tistes d'un rare talent, Guillaumet, Huguet, d'autres encore, suivant la trace des Boulanger, des J.-J. Bellet, des Fromentin, s'efforcent de montrer, au Salon de chaque année, que nulle part le ciel n'est plus bleu, le soleil plus splendide, les horizons plus poétiques, les types plus variés et plus pittoresques. Les gens de loisir, dès qu'arrive la mauvaise saison, préfèrent aller promener (une promenade coûteuse) leurs bâillements des matinées du cercle Masséna de Nice à la roulette de Monte-Carlo, quand il leur serait si facile de jouir, à beaucoup moins de frais, de l'incomparable spectacle du coucher du soleil au seuil du Désert, à Laghouat ou à Biskra !

C'est ainsi que, sur les soixante passagers que transportait le Péluse, énorme vaisseau qui aurait pu en recevoir le double, il n'y en avait peut-être pas trois qui fissent la traversée pour leur agrément. Le reste se composait d'officiers et de médecins militaires dont le congé venait d'expirer, de fonctionnaires déplacés par une récente promotion, de commerçants d'Alger appelés en France pour le règlement de leurs affaires, de cinq à six colons alsaciens-lorrains recrutés parla société d'Haussonville, et, enfin, de quelques-uns de ces pauvres diables que le sort s'amuse à ballotter du nord au midi, à la recherche d'une position sociale ou autre. Peu de femmes, d'ailleurs, dans cette agglomération d'individus rapprochés par les hasards de la traversée. D'enfants, il n'y en avait point d'autres

que Jean Casteyras et ses deux frères. Cette circonstance fut même cause que les trois petits Auvergnats se virent bientôt choyés par tout le monde ; c'était à qui lent ferait raconter leur histoire et caresserait leurs compagnons.

Les premiers moments, toutefois, avaient été un peu durs pour nos apprentis navigateurs. Tant que le *Péluse* n'était pas sorti du port, ça avait été charmant ; le va-et-vient des matelots courant à la manœuvre, grimpant aux mâts, virant au cabestan, se suspendant aux cordages, les avait ravis. Puis, ils s'étaient amusés à regarder s'éloigner peu à peu les maisons de la ville. Mais, une fois en pleine mer, lorsqu'ils avaient senti le plancher du bâtiment vaciller et s'incliner mollement sous leurs pieds, une vague inquiétude avait commencé par s'emparer d'eux ; et bientôt ils avaient battu en retraite avec une certaine précipitation, pour chercher un refuge dans leur cabine.

Heureusement, le dîner était venu apporter une diversion salutaire à ces fâcheuses préoccupations. Le capitaine avait fait retenir trois places pour les jeunes voyageurs à la table des deuxièmes classes, à côté du second.

Intimidés tout d'abord par la présence des vingt-cinq passagers qui étaient venus s'asseoir en même temps qu'eux autour de la grande table, les enfants n'avaient pas tardé à se remettre, en voyant que personne ne s'occupait d'eux, et ils avaient dîné de bon

appétit. Le petit François, surtout, avait fait honneur à la cuisine du maître coq, tout en posant à son frère Jean une foule de questions saugrenues qui ne laissaient pas d'embarrasser grandement celui-ci... Les lampes, entre autres choses, intriguaient beaucoup l'enfant avec leur ingénieux appareil de suspension, qui permettait les maintenir par tous les temps dans la position verticale.

Le second du Péluse qu'amusaient les naïfs étonnements de François lui donna les explications que Jean, dans son inexpérience, cherchait inutilement.

« Et ça ? demanda l'enfant, encouragé par la bienveillance de l'officier, en montrant la table à roulis, sorte de cadre en bois traversé en tous sens par des cordelettes, de manière à former des triangles et des carrés réguliers, dans lesquels les assiettes, les bouteilles et les verres se trouvent comme emprisonnés.

— C'est le violon ! répondit le second, et cela sert à empêcher la vaisselle de se renverser à chaque oscillation du navire. En ce moment-ci nous pourrions nous en passer, parce qu'il n'y a pas de brise ; mais, demain, si nous avons un peu de mer par le travers des Baléares, comme c'est probable, tu verras toi-même, mon garçon, que, sans ce violon-là, nos verres et nos assiettes danseraient une drôle de danse. »

Après le violon ce fut autre chose, et, jusqu'à la fin du dîner, le brave second, qui adorait les enfants comme presque tous les marins, eut la patience de ré-

pondre à toutes les questions que ses nouveaux amis ne se lassaient pas de lui adresser.

Le dessert expédié, tout le monde monta sur le pont. Pendant que les passagers jouaient des mâchoires, le Péluse avait fait du chemin ; les côtes de Provence avaient disparu depuis longtemps à l'horizon. En voyant le navire enveloppé de tous côtés par la mer et l'obscurité, la première impression des trois petits Casteyras fut un sentiment de profonde terreur. Les deux plus jeunes se pressèrent instinctivement contre leur aîné en plongeant des yeux épouvantés dans cette immensité sombre.

La mer était parfaitement calme. Un balancement à peine sensible indiquait seul que l'on marchait. Mais le ciel était couvert, et, par moments, la lune, perçant les nuages à grand'peine, laissait tomber une étroite traînée lumineuse sur les flots, qui s'éclairaient et papillotaient sous cette douce caresse. Parfois aussi l'astre réussissait à se dégager entièrement; la surface de la mer se couvrait alors d'une immense nappe argentée, unie et brillante comme un miroir, et les remous d'écume, soulevés par les roues de la machine, étalaient des blancheurs éblouissantes, avant d'aller s'effondrer dans le sillage du navire.

Brusquement tout rentrait dans l'obscurité; à peine distinguait-on à quelques pas devant soi. A droite, à gauche, au-dessus de vous, tout était noir. En vain le regard effaré s'acharnait à percer ce mur épais qui

se dressait en face de lui. Une secrète angoisse vous serrait la gorge. Dans cette nuit effrayante le bruit des vagues, battant les flancs du bâtiment, prenait des accents sinistres. On avait pleine conscience de l'impuissance absolue où l'on se trouvait devant cet inconnu. On se sentait livré, abandonné. Et, cependant, l'impassibilité avec laquelle le Péluse s'avavançait dans ce gouffre impossible à sonder avait quelque chose de rassurant. Le bâtiment, avec cette magnifique régularité de la machine, allait droit devant lui dans le noir, sans hésitation. Il avait si bien l'air de savoir où il allait, que la confiance revenait aux cœurs les plus ébranlés.

Malgré cela, François, trop jeune pour se rendre exactement compte de la situation, aurait bien voulu être ailleurs.

« Allons-nous-en ! murmurait-il à voix basse. Jean, allons-nous-en ! J'ai peur ! »

Michel ne disait rien. Il s'efforçait de faire bonne contenance et de regarder face à face le terrible danger inconnu pour se familiariser avec lui (comme le capitaine Gastaldy lui avait conseillé de faire en toute occasion) ; mais, au fond, lui non plus il n'était pas très rassuré.

Quant à Jean, s'il n'échappait pas entièrement à l'impression terrifiante, sous laquelle se débattaient ses deux frères, du moins, en s'efforçant de persuader à ceux-ci qu'ils ne couraient aucun danger réel, il

était parvenu à se tranquilliser lui-même.

L'heure d'aller se coucher étant d'ailleurs arrivée, les trois petits Casteyras redescendirent dans l'entrepont et gagnèrent la cabine que le capitaine Barbecotte leur avait assignée à l'avant du bateau, dans les secondes classes. C'était une cabine à quatre couchettes, dont deux étaient occupées par un couple de voyageurs déjà profondément endormis. S'insinuer dans les tiroirs de commode qu'on baptise, à bord des vaisseaux, du nom de couchettes, fut pour les enfants l'affaire d'un instant. François et Michel, qui n'étaient pas bien gros ni l'un ni l'autre, se trouvèrent encore à l'aise dans celle du bas, et Jean prit pour lui celle du haut. Quelques minutes après, en dépit de la respiration haletante et saccadée de la machine, qui couvrait jusqu'aux ronflements sonores de leurs compagnons de dortoir, nos jeunes héros dormaient comme des bienheureux.

Quant aux trois animaux qu'ils avaient attachés à leur fortune, le règlement du bord n'avait pas permis qu'on les laissât avec eux. Ali avait été logé à l'arrière, dans une niche spéciale, où l'intelligent animal semblait prendre très philosophiquement son parti de sa réclusion, en vieux loup de mer rompu de longue date aux exigences de la navigation. Benito et miss Betsie, de leur côté, avaient été recueillis par le second et partageaient sa cabine.

La nuit se passa fort tranquillement, et, le len-

demain matin, au premier appel de la cloche, tout le monde se trouva réuni de nouveau, pour le déjeuner de huit heures, autour de la grande table de la salle à manger.

Lorsque les trois petits voyageurs remontèrent ensuite sur le pont, ils purent voir la mer sous un aspect tout autre que la veille, mais peut-être plus imposant encore.

La veille, en effet, l'obscurité, en limitant naturellement l'horizon, ne leur avait donné qu'une très vague idée de l'immensité. En se retrouvant isolés entre le ciel et l'eau, aussi loin que leurs regards pouvaient se porter, ils commencèrent à se figurer, que jamais plus ils ne reverraient la terre.

Combien de grandes et savantes personnes n'échappent pas plus que ces pauvres enfants, ignorants et inexpérimentés, à cette terrifiante impression, la première fois qu'elles sont ainsi perdues au milieu de cet immense désert mouvant, où l'homme semble si peu de chose

Vers midi, après le second déjeuner, le vent commença à fraîchir, et d'énormes vagues accoururent du haut de l'horizon, tantôt debout et menaçantes comme des montagnes liquides, tantôt, au contraire, se courbant, se creusant, se faisant profondes et transparentes sous le navire, comme pour l'attirer dans leur sillon jusqu'au fond de la mer. Jean, qui était parvenu à surmonter ses angoisses du premier moment, regar-

dait avidement ce spectacle grandiose. Penché sur le bastingage, pris d'une sorte de vertige, il contemplait ces ondulations gracieuses, ces mouvements à la fois si souples et si puissants des flots qui se succédaient et se chassaient incessamment. Ce qui l'émerveillait surtout, c'était l'éblouissant chatoiement de couleurs qui se dégageait de cette mer soulevée, où l'on voyait se fondre, dans une admirable harmonie de tons, toutes les nuances du vert, pendant qu'au delà de la zone des vagues, l'immense nappe gardait une belle teinte bleu foncé, qui s'éteignait insensiblement, à mesure que l'horizon s'éloignait, dans une dernière gamme presque complètement noire.

Jean ne se lassait pas d'admirer ce spectacle, si varié dans sa monotonie, lorsque tout à coup il fut arraché à sa contemplation par un cri de joie de François, qui venait d'apercevoir un oiseau à quelques centaines de mètres de distance.

D'autres oiseaux suivirent le premier et s'approchèrent du navire, rasant les flots d'un coup d'aile rapide, s'élevant et s'abaissant avec eux, s'y plongeant brusquement pour repartir ensuite et venir tournoyer autour de la mâture du Péluse, en poussant des cris aigus.

Dans l'immense solitude qui les enveloppait de tous côtés, la vue de ces oiseaux, qui dénonçaient le voisinage d'une terre, était un véritable soulagement pour les passagers. Aussi chacun suivait-il avec un vif

plaisir leurs rapides évolutions.

Peu après, en effet, on signalait une côte sur la droite. C'était Minorque, la plus orientale des Baléares. Bien que le Péluse ne la rangeât point d'assez près pour qu'on pût apercevoir autre chose qu'une bande de terre toute pelée, la vue de cette côte aride et désolée n'en fut pas moins saluée joyeusement par nos voyageurs, d'autant plus que, Minorque ne se trouvant qu'à soixante-cinq lieues d'Alger, on pouvait se considérer comme parvenu à la moitié, à peu près, de la traversée.

Minorque dépassée, le vent fraîchit de plus en plus, et le roulis commença bientôt à se faire sentir d'une manière inquiétante. Toutefois, le temps se maintint passable encore tout l'après-midi; ce ne fut guère que vers les six heures qu'il devint tout à fait mauvais.

Malgré cela, la cloche du dîner réunit à peu près tous les passagers dans l'entrepont ; pas pour longtemps, hélas ! car le roulis ne tarda pas à s'accroître, et les convives commencèrent à échanger des regards d'angoisse. Déjà les lampes se balançaient avec une certaine violence dans leur suspension; les assiettes avaient peine à retenir ce qu'on leur confiait, et les bouteilles conservaient difficilement leur équilibre. On plaisantait encore, on essayait de rire ; mais les plaisanteries demeuraient sans écho, et les éclats de rire faisaient long feu.

« Bah ! dit un Marseillais d'humeur joviale, ce n'est rien ; mais tout à l'heure nous allons avoir de l'agrément ! »

A ce moment, un grand jeune homme très pâle se leva précipitamment, jeta sa serviette sur la table et gagna la porte en se retenant aux murs. Un second passager le suivit bientôt, puis un troisième, et un quatrième.

« Voilà que ça commence ! continua la même voix gouailleuse, mais ce n'est pas encore ça ! »

Tout d'un coup, les oscillations, qui ne s'étaient fait sentir jusque-là que de bâbord à tribord et de tribord à bâbord, secouèrent le navire en même temps dans l'autre sens, c'est-à-dire de l'avant à l'arrière et de l'arrière à l'avant. Après le roulis et avec lui venait maintenant le tangage.

« Pour le coup, nous y voilà ! » s'écria le mauvais plaisant en éclatant de rire.

Ce fut comme le signal d'une retraite générale, qui ne tarda pas à dégénérer en une lamentable déroute. Les malheureux passagers se bousculaient à la porte, tant ils avaient hâte de regagner leur cabine, et, en moins de quelques minutes, il ne resta autour de la table qu'une dizaine de compagnons aguerris depuis longtemps contre ces légers désagréments de la vie maritime.

Quant aux petits Casteyras, ils faisaient assez bonne contenance pour des apprentis navigateurs à

leur première expérience.

« Tu vois, mon garçon, dit tranquillement le second à François en lui montrant le désarroi de tout ce qu'il y avait sur la table, que le violon a du bon ? »

Mais François ne répondit rien. Il venait, à son tour, de se sentir saisi par un malaise indéfinissable, qui faisait perler de grosses gouttes de sueur à ses tempes.

« Emmène-le bien vite, dit l'officier à Jean; je me charge de ton autre frère et je te l'amènerai à ta cabine quand le dîner sera fini. »

Michel aurait préféré suivre ses frères ; mais le second lui fit comprendre qu'il empêcherait Jean de soigner François.

Par le fait, le pauvre François était dans un état lamentable. C'est tout au plus s'il put arriver jusqu'à sa cabine, tant il était faible sur ses jambes. Il fallut que Jean le déshabillât et le couchât lui-même. Très heureusement, à peine était-il couché qu'il s'endormit d'un profond sommeil.

Jean ne se sentait pas non plus très à son aise. Tout commençait à tourner autour de lui, et des orages terribles grondaient dans son intérieur. Il eut néanmoins le courage d'attendre que Michel fût arrivé pour se coucher lui-même. Ce fut seulement quand il eut vu celui-ci installé à côté de François et dormant paisiblement que le brave enfant songea enfin à lui-même. A bout de forces, il eut quelque peine à escalader la couchette supérieure, oh il se laissa tomber lour-

dement, sans même se déshabiller. Par bonheur, lui aussi, il ne tarda pas à oublier, dans l'anéantissement du sommeil, toutes les amertumes du mal de mer.

Les deux autres habitants de la cabine n'avaient pas la même chance. C'étaient d'honnêtes marchands de comestibles d'Alger, qu'un règlement d'intérêts importants avait seul pu décider à braver les hasards d'une double traversée. Tous deux étaient abominablement malades, et, qui pis est, quasi affolés de terreur. La femme, qui occupait la couchette d'en bas, geignait sans discontinuer en appelant à son aide tous les saints du Paradis, et le mari, logé au-dessus; était dans un état de prostration qui le rendait incapable de faire le moindre mouvement. Tout au plus avait-il la force de répondre par de sourds grognements aux lamentations de son infortunée compagne.

Il était heureux pour les petits Casteyras qu'ils fussent profondément endormis, car ce désastreux voisinage n'eût pas manqué d'achever de les démoraliser, d'autant plus qu'ils n'auraient pu discerner ce que ces terreurs avaient d'exagéré.

La réalité, d'ailleurs, ne laissait pas d'être assez effrayante. La mer était tout à fait démontée, et le Pé-luse roulait d'une manière formidable. De violentes rafales battaient les flancs du navire, les mâts s'entrechoquaient, les voiles déchirées fouettaient l'air de leurs lambeaux. Au milieu du vacarme, on distinguait les commandements du capitaine Barbecotte, lancés

d'une voix brusque, saccadée, les coups de sifflet du maître d'équipage et les piétinements précipités des matelots sur le plancher de la dunette.

Par intervalles, une accalmie se produisait soudain dans ce hourvari; un grand silence, un apaisement général se faisait brusquement. Tout se taisait à la fois, commandements et coups de sifflet ; les pas des matelots ne s'entendaient plus ; le halètement saccadé de la machine semblait lui-même interrompu. Alors les malheureux passagers croyaient sentir le bateau s'enfoncer lentement sous eux au milieu d'un silence de mort.

Ce fut pendant une de ces périodes de calme relatif, plus terrifiantes peut-être que le fracas et le bouleversement auxquels elles succédaient, qu'on entendit une voix de femme qui criait avec l'accent de l'épouvante

« Corentin, nous coulons ! Au secours ! »

C'était la marchande de comestibles d'Alger, qui, folle de terreur, appelait son mari à l'aide. Celui-ci, qui était aussi peu rassuré que son impressionnable compagne, et, de plus, horriblement malade, se contenta de répondre d'une voix à peine intelligible

« Ah ! mon Dieu ! ma bonne ! Ah ! mon Dieu ! ma bonne ! »

— Vers minuit, Mme Corentin, que l'angoisse empêchait de fermer l'œil, entendit l'eau qui pénétrait dans la cabine avec un glou-glou significatif.

« Cette fois, nous sommes bien perdus ! hurla la bonne femme. Corentin, Corentin ! Mais réponds-moi donc. Tu ne vois donc pas que l'eau entre ? Ah ! mon Dieu !

— Ah ! mon Dieu ! » répondit, comme un écho, le pauvre Corentin, complètement anéanti.

Alors la malheureuse marchande, se voyant abandonnée à sa destinée, se mit à pousser de tels cris qu'elle finit par réveiller Michel et François. Épouvantés, ceux-ci appelèrent leur frère, qui dégringola aussitôt de sa couchette dans celle de ses frères et s'efforça de rassurer les pauvres petits, bien qu'il ne fût pas lui-même beaucoup moins effrayé qu'eux.

La tempête redoublait, en effet, de furie ; les paquets de mer, assaillant le bateau par le travers, le secouaient terriblement. Tout ce fracas et le bruit sinistre de l'eau qui entrait de plus en plus dans la cabine étaient bien faits pour démoraliser un jeune garçon réveillé en sursaut et qui, d'ailleurs, n'avait jamais navigué.

Convaincu que leur dernière heure était arrivée, il embrassa ses deux petits frères et, serrant leurs têtes contre sa poitrine, il attendit la mort.

Ce ne fut pas la mort qui vint, mais un ami. La porte de la cabine s'ouvrit brusquement, et le second entra, une lanterne sourde à la main.

« Eh bien ! les enfants, dit-il, vous ne dormez donc pas ?

— Dormir! s'écria Mme Corentin avec indignation. Mais vous ne voyez donc pas que l'eau entre, monsieur l'officier? Sauvez-nous, monsieur l'officier, sauvez-nous!

— Comment! L'eau entre? répondit le second. Eh parbleu! madame, pourquoi fermez-vous si mal le hublot? »

Levant alors sa lanterne au-dessus de sa tête, l'officier ferma lui même le hublot qui était resté entr'ouvert et sortit en disant aux enfants :

« Allons! encore un peu de patience! Dans quatre ou cinq heures nous serons à Alger!

— Vous voyez bien qu'il n'y avait point de danger! dit Jean à ses deux frères, qui ne tardèrent pas à se rendormir, complètement tranquilisés.

— C'est égal, grommelait encore la marchande, je ne serai rassurée que lorsque je sentirai sous mes semelles le pavé de la Place du Gouvernement. »

Cependant la mer s'apaisa peu à peu, et les balancements du navire devinrent beaucoup plus supportables.

Sur les sept heures du matin, Jean, qui était déjà réveillé, entendit une voix joyeuse crier sur le pont

« La côte! On voit la côte! »

Se débarrassant doucement de l'étreinte de ses deux frères, l'enfant se hissa jusqu'au hublot, et, par l'ouverture, il aperçut bien loin encore, par delà l'immense nappe bleue, une longue bande de terre brune;

c'était la côte d'Afrique !

Dans sa joie, réveillant aussitôt le petit François et Michel, il monta sur le pont avec eux. Le vent était complètement tombé ; le *Pause* filait maintenant d'une allure rapide sous- un soleil radieux.

Déjà l'on apercevait la série de collines qui se prolonge de la pointe *Pescade* jusqu'au fond de la Baie, et sur laquelle se détache plus nettement le *Bouzaréah*, grosse montagne verdoyante qui domine Alger. Bientôt après, on put distinguer, à gauche du *Bouzaréah*, le *Jurjura*, autre massif non moins vert et point culminant de la chaîne de l'Atlas.

Encore quelques tours de roue, les dentelures de la côte algérienne se dessinèrent jusqu'au cap *Matifou* ; l'œil embrassa alors dans toute son étendue ce magnifique golfe qui, par ses formes gracieuses et ses riantes couleurs, rappelle celui de Naples.

Enfin, au pied du *Bouzaréah* et de ses contreforts, Jean commença à discerner un point blanc, qui ne tarda pas à grossir rapidement ; c'était Alger, Alger la blanche (*El Bahadja*), comme disent les Arabes.

En même temps bruit sourd et prolongé roula au loin; c'était un coup de canon tiré à la Marine pour annoncer aux habitants de la bonne ville d'Alger que le *Péluse* était en vue.

Le capitaine *Barbecotte*, monté sur la dunette donna l'ordre de hisser en haut du grand mât les cou-

leurs de la compagnie des Messageries (un petit pavillon blanc avec deux M rouges).

A mesure que l'on avançait, le point blanc qu'avait aperçu Jean devenait plus distinct et prenait la forme d'un triangle dressé sur sa base. Il était toujours d'une blancheur extraordinaire ; il semblait maintenant une carrière de marbre ou de craie, taillée en gradins.

Bientôt on distingua les innombrables terrasses mauresques, coupées de distance en distance par les dômes des mosquées, et, tout en bas, au bord de la mer, les hautes arcades des quais, pressées les unes contre les autres comme les alvéoles d'une gigantesque ruche.

« Vu bateau ! » cria tout d'un coup Michel, en montrant du doigt une barque à deux rameurs qui piquait droit sur le Péluse en s'aidant d'une petite voile.

C'était le pilote, qui venait au-devant du navire pour l'aider à entrer dans le port.

Il accosta le Péluse, sans que celui-ci ralentit sa marche, et monta sur le pont. C'était un vieux matelot de Toulon ou de Marseille, qui n'avait rien de bien africain. Malgré cela, comme c'était la première figure humaine de ce continent qu'ils voyaient, les enfants le dévisagèrent avec avidité.

Puis ils se remirent à regarder du côté d'Alger, qui changeait d'aspect à mesure que l'on s'en rapprochait. La partie haute, occupée par les indigènes,

disparaissait, et la partie basse, où domine l'élément européen, ressortait de plus en plus. Les maisons de trois et quatre étages, couvertes en tuiles ou en ardoises, succédaient aux petits cubes blanchis à la chaux des constructions arabes.

Un grand jeune homme, qui s'appuyait contre les bastingages de l'avant, à côté des petits Casteyras, s'amusa à leur nommer les divers monuments.

« Cette église, toute neuve et toute blanche avec un dôme, que vous voyez là-haut, au-dessus de la ville, c'est Notre-Dame d'Afrique. Et là-bas, en face de nous, c'est la place du Gouvernement, avec ses platanes et sa statue équestre du duc d'Orléans. Ce dôme, ou plutôt cette série de dômes, à droite, c'est la charmante mosquée de la Pêcherie. Et voilà, un peu plus loin, la Grande Mosquée, cette longue muraille blanche avec cette tour carrée. De l'autre côté, maintenant, c'est le Fort l'Empereur, le fameux Fort l'Empereur, dont la prise entraîna celle de la ville, en 1830. Mais nous approchons. Voyez-vous à présent la jetée qui coupe le port horizontalement et nous masque la vue de la ville ? Derrière la jetée, cette longue ligne de grandes maisons bâties régulièrement que vous apercevez, c'est le Boulevard de la République. Au-dessous, entre les puissantes arcades du quai, les Docks de l'Entrepôt. Et tenez ! on peut déjà distinguer, derrière les balustrades du boulevard, des centaines d'Arabes enveloppés de leurs burnous, qui

contemplant paresseusement le mouvement du port et du quai. »

A ce moment le Péluse gouverna à gauche, en ralentissant considérablement sa marche; il vira, et, redressant son allure, s'avança droit devant lui, rasa l'extrémité de la jetée et vint enfin stopper au milieu du port, à vingt encablures du ponton des Messageries.

Soudain, dans le silence qui suivit l'arrêt de la machine, on entendit une grosse voix enrouée s'écrier

« Enfin ! Ça n'est pas malheureux ! Et maintenant, quand on m'y reprendra, il fera plus chaud qu'aujourd'hui ! »

C'était, on l'a déjà deviné, Mme Corentin qui se hasardait à sortir de l'entrepont et se précipitait du côté de l'échelle, les bras encombrés de paquets, bousculant tout le monde afin de débarquer la première. .

Corentin suivait, sa grosse face bouffie toute pâle encore des lamentables épreuves qu'il venait de traverser.

CHAPITRE VI

CE À QUOI JEAN NE S'ATTENDAIT GUÈRE

« Portar, sidi ? Portar, signor ? »

C'étaient les *Biskri* (ou gens de Biskra), les portefaix et commissionnaires indigènes, les Auvergnats d'Alger, qui, montrant leurs dents blanches dans un large sourire, faisaient leurs offres de service aux nouveaux arrivants. Le *Péluse* n'avait pas encore arrêté le mouvement de sa machine que, de tous côtés, ces agiles gaillards au teint bronzé et aux jambes nues l'avaient envahi; pour tout costume, ils portaient une large culotte en toile grise coupée au-dessus du genou, une mauvaise chemise et une calotte rouge posée de travers sur le fond de la tête.

Naturellement, les petits Casteyras n'ayant pas le moindre bagage, les *Biskri* les laissèrent tranquilles. Jean attendit patiemment que le calme se fût un peu rétabli pour aller chercher ses trois animaux et dire adieu au capitaine Barbecotte et au second.

« C'est bon ! C'est bon ! fit le capitaine, en coupant court aux remerciements de l'enfant. Au revoir, mon garçon, et bonne chance ! Ah ! à propos, je repars pour Marseille demain soir à six heures. Si tu veux rembarquer, ou si tu as quelque chose à faire dire à Marius Gastaldy, tu me trouveras au Café de la Régence aujourd'hui et demain de quatre à cinq, ou ici, à bord du *Péluse*. N'oublie pas l'heure, seulement; demain à six heures précises nous lèverons l'ancre ! »

Cela réglé, les enfants se dirigèrent vers l'escalier de débarquement. Déjà François et Michel étaient arrivés sans encombre avec Benito, miss Bessie et Ali, dans une des barques qui attendaient les passagers au bas de l'escalier, lorsque le second aida Jean à descendre à son tour les marches étroites. Mais, voilà qu'au moment même où Jean posait le pied sur le plancher de la barque, celle-ci, heurtée brusquement par une embarcation voisine, fit un écart, et le pauvre enfant, échappant des mains du second, glissa entre la barque et le *Péluse* et tomba à la mer.

Il y eut une seconde de surprise et d'hésitation. Le batelier allait enjamber la barque pour repêcher le petit naufragé ; mais, avant qu'il eût eu le temps de faire un mouvement, le brave Ali s'élança d'un bond à la mer, plongea et ramena presque aussitôt son jeune maître, qu'il avait saisi par le fond de la culotte.

L'infortuné Jean n'était pas resté assez longtemps

sous l'eau pour avoir perdu connaissance; seulement il avait bu un bon coup, et ses vêtements étaient tout trempés.

Le second, qui avait assisté au sauvetage du haut de l'escalier, fit remonter les enfants à bord du *Péluse*, pour laisser à Jean le temps de se remettre de cette émotion et de changer de linge.

Malheureusement, la garde-robe des jeunes Casteyras se composant exclusivement de ce qu'ils avaient sur le dos, le second se trouva fort embarrassé. Enfin, à force de chercher, on mit la main sur la défroque d'un mousse qui était à peu près de la taille de l'ami Jean, et celui-ci put enfin se rhabiller. Il ne manquait que la coiffure pour remplacer le béret du jeune naufragé, qui était resté au fond de la mer. Le second s'en aperçut à temps, et il courut chercher dans sa cabine une calotte rouge, qui était trop petite pour lui et qui se trouva juste à la mesure de la tête de l'enfant.

Remis de cette alerte, le pauvre Jean remercia sincèrement le bienveillant second, et lui promit de revenir le lendemain pour rapporter les vêtements du mousse et reprendre les siens. Puis, il se dirigea, du côté de l'escalier avec ses frères et leurs trois compagnons. Cette fois, le transbordement se fit sans accident; quelques minutes après, toute la petite caravane touchait terre en face des bâtiments de la Douane.

La première impression qu'éprouvèrent nos jeunes héros, au moment où ils posèrent le pied sur le

sol algérien, fut un sentiment très vif de soulagement et d'allégresse. Enfin, ils étaient au bout de leurs peines ! Cette interminable traversée était achevée, et ils allaient revoir leur oncle, qui les recevrait à bras ouverts, comme s'ils étaient ses propres enfants. De leur côté, les trois animaux ne paraissaient guère moins satisfaits et saluaient leur nouvelle patrie, chacun à sa façon, Ali, le vaillant Ali, par de joyeuses gambades, Benito par une pantomime non moins expressive, et miss Betsie enfin, en jeune personne plus réservée, plus maîtresse d'elle-même, par un feu roulant de ronronnements bien sentis.

Jean, prenant la tête de la petite troupe, se fraya un chemin à travers les rangées de tonneaux, de sacs et les amas de marchandises de toute sorte qui encombraient le quai; il gagna ainsi les magnifiques rampes de la Marine, ouvrage gigantesque bien capable de donner aux nouveaux débarqués une haute idée du commerce et de la richesse de la colonie, tout en les étonnant quelque peu par le caractère absolument européen de sa construction.

Les rampes étaient garnies, du haut en bas, comme elles le sont à l'arrivée de chaque bateau, par une foule d'oisifs, recrutés parmi toutes les races que l'on rencontre à Alger : Maures élégants et gracieux, avec le turban soigneusement enroulé, le gilet et la veste de couleur claire aux innombrables boutons; Arabes et Kabyles, d'aspect moins propre et moins coquet,

mais plus véritablement originaux sous le burnous déguenillé dans lequel ils se drapent majestueusement ; Juifs, reconnaissables à leurs turbans noirs et à leur physionomie cauteleuse ; Nègres, aux yeux rougis par l'ophtalmie et aux lèvres blanchâtres, perpétuellement entrouvertes par un sourire béat ; sans parler des Européens de toute nationalité, que les hasards de la vie ont fait échouer sur cette terre hospitalière.

Cette foule pittoresque et bariolée, qui, au premier abord, rappelle les joyeuses journées du carnaval, ne laissa pas que de frapper de stupéfaction, nos jeunes voyageurs. Les Mauresques, surtout, les étonnaient, avec leurs longs voiles et leurs larges culottes blanches qui les font ressembler à d'informes paquets.

De leur côté, ils n'étaient pas non plus sans intriguer les curieux. Leur apparition sur le palier de la rampe de la Pêcherie avait produit une vive sensation. Tout ce qu'il y avait de *ya-ouled*, comme on appelle à Alger les petits gamins indigènes, sur la place du Gouvernement, était accouru aussitôt, comme une volée de pierrots, au-devant des trois enfants, et leur avait fait une entrée bruyante, dont ceux-ci se seraient volontiers passés.

Jean ne perdit pas la tête pour si peu ; tenant ses deux frères par la main ; il traversa la place aussi rapidement qu'il put, prit la rue Bab-Azoun qu'il trouva devant lui, et la suivit jusqu'au coin de la rue de Chartres. Là, avisant un petit café d'apparence modeste, il

s'y réfugia pour laisser à leurs persécuteurs le temps de se disperser. Puis, quand le patron du café eut apporté les trois bols de lait chaud qu'il avait commandés, il s'informa poliment auprès de lui de l'adresse de M. Thomas Casteyras.

« M. Thomas Casteyras ? répondit celui-ci, connais pas ! Qu'est-ce qu'il fait, ce monsieur ?

— Je n'en sais rien.

— Enfin, comment est-il ? Grand ou petit ? Brun ou blond ?

— Je ne l'ai jamais vu.

— Alors, mon garçon, tu as des chances de ne pas le reconnaître. Alger est grand. Sais-tu bien que, sans compter Saint-Eugène et l'Agha, nous avons plus de cinquante-deux mille habitants ? Retrouver dans le nombre un particulier qu'on n'a jamais vu, ça ne me paraît pas commode ! »

Jean était atterré. Il n'avait pas prévu cette complication. Il s'était figuré naïvement qu'à Alger c'était comme chez eux, au Vernet-la-Varenne, où tout le monde se connaît, et que le premier venu ne serait pas embarrassé pour lui dire où demeurait l'oncle Thomas. Le cabaretier, à qui il expliqua sa situation, lui conseilla de s'adresser à la police.

« Seulement, lui dit-il, tu feras bien de laisser tes bêtes ici, si tu veux que les gamins ne te courent pas après. En revenant, tu viendras les reprendre, et je vous ferai conduire à l'adresse qu'on t'aura donnée.

Tu retrouveras bien ton chemin pour venir ici, hein ? En tout cas, tu n'auras qu'à demander le café Berloquin, sous les Arcades, au coin de la rue de Chartres ; tout le monde te dira où c'est. »

Jean remercia l'obligeant Berloquin et s'empres-
sa de suivre son conseil. Benito et miss Betsie furent
enfermés dans un cabinet et, pour plus de sûreté, at-
tachés par une patte. Ali, plus docile et surtout moins
embarrassant, eut seul la liberté d'accompagner ses
jeunes maîtres.

Arrivé place du Gouvernement, Jean allait abor-
der un passant pour lui demander son chemin lorsque
Michel, l'arrêtant par le bras, lui montra une gigan-
tesque enseigne accrochée au-dessus de la galerie
d'Apollon, et qui portait, en grandes lettres d'or, ces
deux mots : « Castéras, change ».

Plein de joie, Jean entra aussitôt dans le passage
et ne tarda pas à se trouver en face d'une porte bâ-
tarde en maroquin vert avec une plaque en cuivre, sur
laquelle étaient répétés les deux mots de l'enseigne.
Comme sur celle-ci également, Castéras était écrit
avec un *é*, au lieu de *ey* ; en outre, il était suivi du mot
frères, en lettres plus petites.

« Entrons toujours ! » dit Michel à Jean, qui hé-
sitait maintenant à pousser la porte.

Ses craintes, hélas ! n'étaient, que trop justifiées.
Les changeurs de la galerie d'Apollon n'avaient de
commun qu'une homonymie incomplète avec l'oncle

Thomas, dont l'existence même leur était inconnue.

Revenus sur la place après cette première déconvenue, les enfants s'adressèrent à un agent, qui leur demanda brusquement pourquoi ils voulaient se rendre à la police centrale. Quand il sut qu'il ne s'agissait que d'un renseignement, il ne jugea pas nécessaire de se déranger pour si peu.

« C'est tout à côté, dit-il à Jean. Tu vois d'ici, au bout de cette petite rue, une place, la place Malakoff ? Tu la traverseras, et, tout au bout, à droite, tu trouveras la rue de l'État-Major. Quand tu auras fait vingt-cinq pas dans la rue de l'État-Major, tu lèveras le nez et tu verras devant toi une grande maison avec un drapeau et une lanterne rouge. C'est là. »

Jean n'eut pas de peine, en effet, à trouver la grande maison au drapeau. Mais, une fois entré, il dut attendre un bon moment. La pièce qui servait d'antichambre aux bureaux du commissariat central était remplie de gens de toute sorte; ce ne fut qu'au bout d'une grande heure que l'enfant put expliquer son affaire.

« Casteyras ? dit l'employé. Il me semble bien que nous avons ça. Verdelet, passez-moi donc le répertoire. Casteyras... Casteyras... Ah ! nous y voici Castéras frères ; changeurs, galerie d'Apollon, 4 et 6.

— J'en viens, répondit Jean. Ce n'est pas ça. Mon oncle n'avait pas d'autre frère que mon père, et...

— Bien, bien ! Nous en avons d'autres. Nous

allons trouver notre affaire. Casteiras, Antonio Juan, de Barcelone; cordonnier, rue Porte-Neuve, 18: est-ce ça ?

Non ! Mon oncle s'appelle Thomas, et il n'est pas de Barcelone; il est de chez nous, du Vernet-la-Varenne, près d'Issoire, en Auvergne.

— Bon ! Nous en avons peut-être encore, des Casteyras. Justement ! Veuve Casteyras, matelassière, quatrième Tournant Rovigo, n° 54. Ce n'est pas encore ça. Casteyras...«Casteyras... Casteron, Castillon. Non, je ne vois plus d'autres Casteyras.

— Cependant, dit Jean, mon oncle est bien à Alger, pour sûr.

— Cela m'étonnerait, car nous l'aurions sur le répertoire. Enfin, voyez toujours à la Préfecture.

— A la Préfecture ?

— Oui, rue d'Orléans, tous les jours, sauf le dimanche, de deux heures e quatre. »

Il était alors midi. Les enfants avaient donc du temps devant eux. Ils revinrent au café Berloquin, déjeunèrent avec appétit, firent une bonne partie avec leurs trois compagnons, et, à deux heures sonnant, ils montaient l'escalier de la Préfecture.

Une nouvelle déception les y attendait. Après les avoir promenés de bureau en bureau, leur avoir fait monter et descendre je ne sais combien d'étages et enfiler un nombre infini de couloirs, on leur parla des frères Castéras, changeurs ; d'Antonio Juan Casteiras,

de Barcelone, et de la veuve Casteyras ; mais, de leur oncle Thomas Casteyras, pas un mot. En fin de compte, on les renvoya à la Mairie, rue Bruce.

A la Mairie, ce fut une autre antienne. Comme il était trois heures trois quarts et que les bureaux fermaient à quatre heures, l'employé, après avoir fait mine de remuer quelques papiers, dit à Jean de revenir le lendemain matin, lui promettant qu'il aurait son renseignement sans faute, qu'il pouvait y compter. Sur cette assurance, Jean et ses deux frères partirent pleins de confiance.

Avant de regagner le café Berloquin, ils se promenèrent rue Bab-el-Oued et place du Gouvernement, avec l'espoir qu'un heureux hasard leur ferait rencontrer et reconnaître leur oncle parmi les nombreux passants qui les coudoyaient. Ils regardaient anxieusement ces centaines de visages inconnus, cherchant quelque indice qui pût les mettre sur la voie, une ressemblance plus ou moins vague avec les traits de leur père; mais ce fut peine perdue.

A la tombée de la nuit, ils rentrèrent au petit café de la rue de Chartres, et, après un modeste souper, montèrent se coucher dans une chambre à deux lits que le cabaretier louait aux voyageurs.

Les trois enfants, que toutes ces allées et venues avaient passablement fatigués, ne tardèrent pas à s'endormir avec la pensée qu'à leur réveil ils embrasseraient enfin leur oncle.

Le lendemain matin, à huit heures, ils étaient debout. Avant de sortir, Jean voulut régler avec Berloquin. Bien que la dépense qu'ils avaient faite ne fût pas grosse, que le déjeuner et le souper de la veille eussent été rien moins que somptueux et la chambre où ils avaient dormi des plus modestes, les sept francs qui composaient toute la fortune des trois enfants y passèrent entièrement; de sorte que, lorsqu'ils remirent le pied sur le pavé de la rue Bab-Azoun, ils n'avaient littéralement plus un centime en poche. Mais, bast ! n'allaient-ils pas retrouver leur oncle dans quelques heures, ce qui mettrait fin à toutes leurs mésaventures ?

On leur avait bien dit que les bureaux ouvraient à neuf heures à la Mairie ; mais on avait oublié d'ajouter que messieurs les employés ne se piquaient généralement pas d'une exactitude exagérée. Celui auquel ils avaient affaire arriva, la cigarette aux lèvres, à dix heures un quart, rendit une ou deux visites de politesse à ses collègues des bureaux voisins; après quoi; il vint s'asseoir d'un air ennuyé devant une table en bois noir encombrée de dossiers multicolores.

« Ah ! c'est toi ? fit il en apercevant le pauvre Jean, qui s'approchait timidement. Eh bien ! nous n'avons rien trouvé.

— Comment ? dit Jean d'un air consterné, mon oncle Thomas n'est pas à Alger ?

— Pas à notre connaissance, du moins. Au sur-

plus, tu pourrais voir à la Préfecture.

— J'y suis allé hier, monsieur.

— Et à la Police ?

— A la Police aussi, monsieur.

— En ce cas, qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?

— Ainsi, monsieur, vous ne pouvez pas me dire ou est mon oncle ?

— Tout ce que je peux te dire, c'est qu'il n'est pas à Alger. »

Et, là-dessus, l'employé prit gravement un dossier qui était dans une chemise rose et le glissa dans une chemise verte ; puis il remit dans la chemise rose, avec la même gravité, le dossier qui était précédemment dans la verte.

Jean le regardait machinalement se livrer à cette importante occupation ; il ne pouvait se décider à s'en aller, comme si quelque vague espérance lui restait encore.

« Eh bien ! qu'est-ce que tu attends ? lui dit l'employé impatienté. Est-ce que tu n'as pas compris ?

— Si, monsieur ! » répondit Jean.

Et, s'arrachant enfin à ses pénibles réflexions, le pauvre enfant regagna le palier de la Mairie, où l'attendaient François et Michel avec les trois animaux. Ils descendirent ensemble le grand escalier, et, marchant machinalement devant eux, ils arrivèrent par la rue de la Djenina et la rue Bab-el-Oued, place du Gouvernement.

Jean s'assit accablé sur un banc et se demanda ce qu'il allait faire.

A qui pouvait-il s'adresser dans ce pays où il ne connaissait personne ? Qui s'intéresserait à eux ? Qui s'inquiéterait de savoir s'ils n'allaient pas se trouver sans un morceau de pain ? Et le soir, où iraient-ils se réfugier, à moins de coucher dans la rue ? Quoi ! c'était pour en arriver là qu'ils avaient fait ce long voyage et traversé cette mer immense qu'on apercevait à travers les balustrades du quai !

Et les yeux de l'enfant, pleins de larmes qu'il refoulait pour ne pas inquiéter ses frères, se levaient sur ce beau ciel bleu qui s'étalait au-dessus de sa tête. Était-il possible que l'on mourût de faim dans ce magnifique pays, à la face de ce soleil radieux, qui semblait dorer de ses rayons éblouissants jusqu'aux haillons sordides des mendiants ?

Vaguement inquiet de la mine songeuse de son frère, Michel lui demanda pourquoi ils n'allaient pas tout de suite chez l'oncle Thomas.

« On n'a pas encore pu me dire où il demeurait, répondit Jean ; mais sois tranquille, nous finirons bien par le trouver.

— C'est que je commence à avoir faim ! dit François.

— Tu as faim ? répéta Jean d'une voix étranglée par l'angoisse.

— Oui ! Si nous allions déjeuner ?

— Hélas! il ne me reste plus d'argent ! » répliqua tristement le pauvre Jean.

Et une grosse larme roula sur sa joue.

En voyant pleurer leur frère, Michel et François éclatèrent en sanglots, à la grande stupéfaction de Benito et de miss Betsie.

Ali, seul, semblait comprendre la gravité de la situation. Accroupi devant son maître, il lui léchait les mains affectueusement en le regardant avec des yeux intelligents et doux, comme pour lui dire « Prends courage ! le suis là ! »

CHAPITRE VII

OUÛ L'ON APPREND ENFIN CE QU'EST DEVENU L'ONCLE THOMAS

« Eh! mais, ce sont mes petits Auvergnats du Pé-luse ! » s'écria tout à coup une voix bien timbrée à deux pas des enfants.

Jean leva les yeux, tout surpris, et reconnut un jeune homme qui s'était montré très bienveillant pour eux pendant la traversée. Cette rencontre inattendue lui rendit tout son courage; il expliqua au jeune homme la situation critique où ils se trouvaient, sans un sou vaillant, sans personne qui s'intéressât à eux.

« Et ton oncle ? Est-ce que ce n'est pas pour retrouver ton oncle que vous êtes venus à Alger ?

— Certainement, répondit Jean, mais voilà que, par malheur, personne ne peut me dire où il demeure.

— Allons donc ! Ce n'est pas possible. Je suis

sûr que, si je m'en mêlais, j'aurais bientôt fait de le découvrir.

— Oh ! monsieur, quel service vous nous rendriez !

— Eh bien, venez avec moi. Nous allons commencer par déjeuner. Vous devez mourir de faim ?

— Oh ! oui, monsieur, répondit naïvement le petit François.

— Parfait ! Tu n'en déjeuneras que mieux, mon garçon. Et après cela, nous aviserons aux moyens de dénicher l'adresse de cet oncle introuvable.

Ce secours imprévu tombait du ciel si à propos que les enfants eussent suivi leur sauveur au bout du monde. Il ne les emmena, du reste, que rue de la Marine, dans la pension bourgeoise où il prenait ses repas.

« Qu'est-ce que c'est que cette ménagerie que vous m'amenez là, monsieur Lefilleu ? s'écria d'un air grognon la bonne femme qui tenait l'établissement, en voyant son pensionnaire apparaître sur le seuil avec son bizarre cortège.

— Vénérable madame Pottel, répondit Lefilleul d'une voix plaisamment solennelle, j'ai l'honneur de vous présenter trois jeunes amis à moi, messieurs Jean, Michel et François Casteyras, et je vous prie de soigner tout particulièrement le déjeuner, ce matin.

— Et ces horribles bêtes, est-ce qu'elles mangent aussi à table ? grommela Mme Pottel. Vous prenez

donc ma maison pour une succursale du Jardin des Plantes, monsieur Lefilleul ? »

Ce matin-là justement, la vénérable Mme Pottel, comme l'appelait le jeune fou, ne paraissait pas d'humeur très débonnaire ; la vue des animaux qui accompagnaient les trois jeunes voyageurs l'exaspérait visiblement.

Quant aux pauvres bêtes, on eût dit qu'elles avaient conscience de l'accueil qui leur était fait ; Ali se serrait contre les jambes de Jean pour paraître plus petit ; Benito se recroquevillait peureusement sur l'épaule de Michel, et miss Betsie, cachant sa tête dans le cou de François, protestait à sa manière par un ronronnement indigné.

Ce fut pourtant la jolie perruche qui, par une inspiration fort heureuse, se chargea de rompre la glace. Appelant à son secours les vastes connaissances en linguistique qu'elle avait acquises au cours de ses nombreux voyages, elle poussa soudain un *La Allah et ilah ! Mohammed reçoul Allah !* (Dieu est grand ! Mahomet est le prophète de Dieu !) si correctement prononcé et qui arrivait si à propos, que Mme Pottel éclata de rire. Elle se mit ensuite à caresser le dos douillettement fourré de miss Betsie ; celle-ci, en fine politique qu'elle était, se prêta à ces avances avec un empressement et une souplesse d'échine qui achevèrent de gagner le cœur de la bonne femme. La paix était faite désormais, et Lefilleul, qui avait assisté

sans mot dire à cette amusante scène, jugeant la cause gagnée, fit entrer tout son monde avec lui dans la salle à manger.

Les autres pensionnaires de Mme Pottel arrivèrent les uns après les autres. C'étaient des jeunes gens de condition modeste, attachés pour la plupart à des maisons de banque et à des administrations diverses, et tous gens d'humeur joyeuse et de grand appétit. Ils firent très bon accueil aux petits Casteyras, Lefilleul les ayant mis, en quelques mots, au courant de la situation de ses protégés, ce fut à qui leur adresserait une bonne parole et s'ingénierait pour chercher un moyen de les tirer d'embarras.

« Attendez donc, dit tout à coup l'un des convives, un jeune *défenseur* du barreau d'Alger (on appelle ainsi en Algérie un fonctionnaire de l'ordre judiciaire qui tient à la fois de l'avocat et de l'avoué), vous dites que votre oncle se nomme Thomas Casteyras ? Or, je me souviens d'avoir rencontré il n'y a pas longtemps quelqu'un qu'on appelait le père Thomas. Seulement, je ne sais plus où, voilà le diable !

— Tâchez de vous rappeler. Voyons, est-ce à Alger même ? demanda Lefilleul.

— A Alger ? Ma foi, peut-être bien... Ah ! maintenant, je m'en souviens. Ce n'est pas à Alger, c'est à Boufarik. Oui, oui, c'est bien cela ! Le mois dernier je suis allé à Boufarik avec M. Bourneval, de Douéra, pour une maudite liquidation qui traînait depuis une

éternité. L'affaire terminée, M. Bourneval m'emmena déjeuner dans un café, sur le Marché, tout au fond, à droite, et je crois bien que c'était le maître de ce café qu'on appelait le père Thomas. Oui, j'en répondrais presque. Je le vois encore : un homme assez fort, avec une moustache en brosse et une mouche. Une tête d'ancien troupier !

— C'est peut-être lui, dit Jean timidement, car il a quitté le service l'année dernière seulement.

— Ce doit être lui, dit Lefilleul.

— C'est lui, affirma toute la salle.

— Et, demanda Jean, Boufarik, est-ce que c'est loin ?

— Pas du tout Une heure vingt de chemin de fer, tout au plus !

— Le chemin de fer ! Mais c'est que nous n'avons pas d'argent !

— Bah ! ne t'inquiète pas pour si peu ! répondit Lefilleul. Il n'en faut pas tant. Pour vous trois et vos bêtes par dessus le marché, avec six ou sept francs, nous en verrons la farce. Je ne suis pas millionnaire, mais enfin je pourrai vous payer votre voyage, sans me ruiner.

— Oh ! monsieur, je ne veux pas. Vous êtes trop bon. Vous nous avez déjà emmenés déjeuner, et...

— Mâtin ! Tu es fier ! Eh bien, ton oncle me rembourrera, voilà tout !

— Mon oncle n'est peut-être pas riche. J'aimerais

mieux, puisque ce n'est pas loin, aller à pied. Nous savons ce que c'est, mes frères et moi, que de faire de longues courses.

— A pied ! Tu es fou. Trente-six kilomètres à pied ! Si ton oncle ne peut pas me rembourser mes sept francs, il ne me les remboursera pas; ce n'est pas une affaire et je n'en mourrai point. Mais écoute, je pense à une chose. Il y a longtemps que je me suis promis d'aller voir le marché de Boufarik. C'est demain lundi, c'est-à-dire jour de marché. J'ai bien envie de partir avec vous et de vous conduire moi-même à votre oncle.

— C'est cela, parfait, Lefilleul ! fit tout le monde.

— Je vous remercie bien pour mes frères et pour moi, dit Jean, touché de la bonne grâce et de l'amabilité du jeune architecte. Mais, c'est égal, il faudra toujours que vous payiez pour nous, et je ne sais pas quand je pourrai vous rendre votre argent ! »

Au moment même où Jean achevait ces mots, on entendit des pièces de monnaie rouler sous la table. Lefilleul se baissa et ramassa, à sa grande surprise, un louis, puis un deuxième, puis un troisième.

D'où pouvait tomber cette pluie d'or, qui arrivait juste au bon moment, comme dans les contes de fées ? C'est ce que chacun eût été bien embarrassé de dire.

Tout le monde se regardait pour découvrir le mauvais plaisant qui s'amuse ainsi à intriguer l'aimable société, lorsqu'une quatrième pièce d'or tinta soudain sur le carreau et vint s'arrêter sous les pieds de Lefilleul.

Pour le coup, c'était trop fort ! Pendant quelques instants, ce fut un brouhaha d'exclamations à n'en plus finir.

« Que personne ne sorte ! s'écria tragiquement Lefilleul. Il y a un sorcier ici, et il faut que nous le démasquions.

— Le singe ! Le singe ! dit quelqu'un. Regardez donc le singe ! Que diable est-ce qu'il ronge comme cela ? »

On s'approcha aussitôt de Benito, qui, pendant tout le temps du déjeuner, était resté perché tranquillement sur le dossier de la chaise du petit François. Mais, en voyant Lefilleul avancer la main pour déterminer la nature de l'objet qui lui servait de cure-dents, le capricieux animal, contrarié sans doute de cette indiscrete perquisition, se mit à grincer des dents et à cracher à la figure du jeune architecte des fragments de papier bleu et, au milieu de ces fragments, une cinquième pièce d'or, que Lefilleul attrapa au vol.

« Nous tenons le sorcier ! » s'écria triomphalement celui-ci.

Cependant Jean s'était emparé de Benito et lui arrachait d'entre les pattes un dernier fragment de papier bleu, qui permettait de constater que ce papier avait évidemment enveloppé les cinq pièces d'or. Comment le singe avait-il pu se procurer ce petit trésor ? Mme Pottel, pas plus qu'aucun des pensionnaires, ne reconnaissait le papier ni les pièces comme

leur ayant appartenu. Et pourtant, il fallait bien que le malin animal eût pris ces pièces à quelqu'un, ou les eût trouvées quelque part.

Tout à coup François se souvint du petit paquet bleu que Marius Gastaldy lui avait glissé dans la poche, au dernier moment, en lui recommandant de le remettre à son frère Jean, mais seulement après l'appareillage du *Péluse* ; ce qu'il avait complètement oublié de faire, au milieu des émotions et des distractions de toute sorte du voyage. Évidemment, pendant que personne n'y faisait attention, Benito avait glissé la patte dans la poche de l'enfant et subtilisé prestement le magot.

Le mystère ainsi expliqué à la satisfaction générale de l'assistance et surtout à la satisfaction particulière des trois jeunes Casteyras, Benito fut rendu à la liberté de ses mouvements avec les égards dus à un personnage qui venait de jouer un rôle si extraordinaire. Mme Pottel elle-même, abjurant ses préventions, alla jusqu'à passer sur son échine une main maternelle.

Grâce à ce subside si merveilleusement opportun, tout s'arrangeait pour le mieux. Dans sa joie, Jean aurait voulu partir tout de suite, mais il n'y avait plus de train maintenant qu'à 5 heures 15, ce qui les aurait mis à Boufarik à 7 heures 22. C'était bien tard pour tomber dans un pays inconnu et trouver facilement la maison de l'oncle Thomas.

Il demeura donc convenu qu'on ne partirait que le lendemain matin, par le train de 6 heures. Lefilleul, qui persistait dans son désir de voir le marché de Boufarik, accompagnerait les enfants et ne les quitterait qu'après les avoir remis sains et saufs entre les mains de leur oncle. Mme Pottel, qui au fond était une très brave femme en dépit de ses airs bougons, se chargea de coucher les enfants pour une nuit, malgré les protestations de Jean, qui, très fier de pouvoir payer sa dépense, prétendait retourner chez Berloquin.

Cela réglé, Jean se rendit avec ses frères à bord du *Péluse* pour reprendre ses vêtements et prier le capitaine Barbecotte d'informer son ami Marius Gastaldy que tout s'était bien passé pour ses petits protégés, et que ce n'était pas à Alger, mais à Boufarik qu'ils allaient se fixer, selon toute apparence.

Après avoir remercié le capitaine du *Péluse* et le second, qui s'était montré si bienveillant avec eux, les enfants revinrent trouver Lefilleul, qui les attendait pour leur faire faire une promenade à travers la ville. L'architecte s'arrêta, en route, devant le Jardin Marengo, délicieux jardin public situé près de la porte Bab-el-Oued, et qui fut longtemps la seule promenade intérieure d'Alger. Il est très artistement dessiné et disposé en amphithéâtre, de sorte que l'on y jouit d'un panorama splendide sur la mer et sur la chaîne de l'Atlas. Le soir, lorsque le soleil se couche derrière les hautes murailles de la Casbah, des milliers

d'oiseaux y viennent chercher un refuge pour la nuit dans les massifs de bambous et de tamarins, et leurs derniers caquetages troublent seuls la sécurité de cette charmante retraite.

Lefilleul raconta aux enfants que, vingt ans auparavant, au lieu de ces belles pentes fleuries et de ces allées dessinées avec une savante fantaisie, on ne voyait que des terrains vagues, pleins de trous et de broussailles, où les cactus et les agaves poussaient librement. Un brave officier, chargé de la direction des condamnés militaires, eut l'heureuse idée d'employer les loisirs forcés de ces hommes à transformer ce coin aride en jardin de plaisance. Cet officier, un vieux grognard de l'Empire, s'appelait Marengo, d'un surnom que lui avait donné l'Empereur, et voilà pourquoi le jardin s'appelle le Jardin Marengo.

« Et cette petite tour ? demanda Michel, en montrant un joli minaret carré qu'on apercevait à travers les arbres, un peu au-dessus du Jardin Marengo.

— C'est la mosquée Sidi-Abderrahman, une des plus jolies mosquées d'Alger, répondit Lefilleul. Veux-tu que nous allions la visiter ?

— Ah ! oui, s'écria Michel. Je serai si content de voir une église arabe !

Sortant alors du jardin par la porte qui donne sur la Rampe Valée, nos jeunes promeneurs tournèrent à gauche et se trouvèrent presque aussitôt en face de la mosquée. Des mendiants couverts de loques d'une saleté

épouvantable et des enfants demi-nus se tenaient accroupis dans la poussière, de chaque côté de l'entrée.

Franchissant la porte, une haute porte blanchie à la chaux et ornée de carreaux vernis blancs et verts, Lefilleul et les petits Casteyras s'engagèrent dans un escalier étroit et rapide, à ciel ouvert, encastré entre deux murailles, qui les conduisit à la *kobba*, sorte de chapelle carrée, dont le sol disparaissait sous de riches tapis. Au milieu, sous une manière de catafalque, ou de *tabout*, comme disent les Arabes, orné de drapeaux et d'ex-voto, se dressait le tombeau de Sidi Abderrahman el Tsaahbi, célèbre et vénéré marabout, en l'honneur de qui là mosquée a été bâtie. Les murailles étaient également tapissées de drapeaux, dont quelques-uns avaient certainement accompagné jadis les troupes algériennes dans leurs guerres contre les chrétiens. D'autres tombeaux, moins richement ornés, flanquaient de droite et de gauche celui du marabout ; ils renferment les restes de personnages plus ou moins illustres, notamment ceux du dernier bey de Constantine, le fameux El Hadj Ahmed Bey.

Outre la *kobba*, la mosquée de Sidi Abderrahman renferme une autre chapelle plus petite et plus simple, au fond de laquelle un vieillard à barbe blanche, dont l'aspect eût été tout à fait vénérable sans son gigantesque turban arrondi en forme de citrouille, sommeillait paisiblement, le chapelet aux doigts. Deux gros chats blancs, de mine très confortable et très paisible, eux

aussi, tenaient compagnie au saint homme.

Les visiteurs se gardèrent, comme on pense, de troubler le repos des trois respectables personnages; et gagnèrent le cimetière, qui se trouve renfermé également dans l'enceinte de la mosquée.

Rien de poétique comme ce champ de repos, où l'on n'enterre plus personne depuis longtemps, mais, qui n'est pas abandonné pour cela, car les croyants, qui viennent journellement se prosterner devant le tombeau du marabout, ne manquent jamais d'aller visiter le cimetière voisin de la kobba.

Un grand caroubier, d'un âge extraordinaire, qui s'élève au milieu des tombes, est lui-même l'objet d'une espèce de culte. Les Arabes assurent que ses feuilles, lorsqu'on les avale après y avoir écrit certaines paroles magiques, ont la propriété de guérir les fièvres.

Ces détails des mœurs indigènes, si différentes des nôtres, faisaient ouvrir de grands yeux aux jeunes Casteyras.

« C'est dommage que vous quittiez Alger demain matin, je vous aurais montré tout ce qu'il y a encore d'intéressant à Alger ; mais ce sera pour une autre fois, quand vous reviendrez nous voir de Boufariik. En attendant, il commence à se faire tard, et vous devez être fatigués. Il est temps de rentrer chez Mme Pottel. Je vous conseille même, aussitôt après dîner, d'aller vous coucher, car il faudra que vous soyez debout demain matin à cinq heures et demie. »

CHAPITRE VIII

FAUSSE CAMPAGNE

A six heures précises, le lendemain matin, les trois petits Casteyras et leur obligeant compagnon quittaient la gare d'Alger. Le train ne pouvait point passer pour un rapide. En Algérie, d'ailleurs, il n'y a pas de rapides, ni d'express; tous les trains sont mixtes, c'est-à-dire qu'ils desservent à la fois les voyageurs et les marchandises, et qu'ils s'arrêtent à chaque station.

Il ne faut pas oublier, il est vrai, qu'il n'y a guère que vingt-cinq ans que la première locomotive vint souffler son panache de fumée aux yeux ébahis des Arabes; ébahis, disons-nous, mais point effrayés. Dès le premier jour, au contraire, on les vit profiter du moindre prétexte et s'entasser dans les wagons de troisième classe, rien que pour le plaisir de se sentir emportés dans l'espace.

Le wagon où nos jeunes voyageurs avaient pris place était précisément rempli d'Arabes et de Kabyles. Ils causaient entre eux avec volubilité, passaient à chaque instant leurs têtes encapuchonnées par les portières, et leur physionomie animée, leurs gestes, les regards qu'ils promenaient de tous côtés, exprimaient assurément la satisfaction et la curiosité plutôt que la crainte ou l'embarras.

Entre parenthèses, il est incontestable que les chemins de fer feront plus pour l'avenir de notre colonie que les innombrables décrets, arrêtés et règlements signés par nos gouvernants. Bien n'est plus capable, en effet, de montrer aux indigènes les bienfaits et la supériorité de notre civilisation; rien ne leur prouvera plus clairement l'inanité de leurs préjugés et n'aura plus sûrement raison de leurs dernières répugnances à se laisser unifier.

Après, avoir longé pendant six à sept kilomètres la magnifique baie d'Alger, de Hussein-Dey à la Maison-Carrée, le train tourna brusquement au sud-ouest et s'engagea dans la fameuse plaine de la Mitidja. La fertilité de cette belle vallée, fertilité due en grande partie aux nombreux cours d'eau qui l'arrosent, était déjà célèbre dans l'antiquité. Grâce à elle, lorsque cette région privilégiée sera peuplée et cultivée dans toute son étendue, non seulement elle pourvoira à l'approvisionnement d'Alger, mais elle suffira, en outre, à nourrir deux cent mille hommes.

C'est au milieu, à peu près, de la Mitidja que se trouve Boufarik. On y arrive, après avoir dépassé les stations du Gué-de-Constantine, de Baby-Ali et de Birtouta.

En quittant la gare, Lefilleul et les trois enfants suivirent une longue et large avenue de platanes et ne tardèrent pas à apercevoir les premières maisons de Boufarik. L'aspect engageant de ces maisons, fort simples pour la plupart, mais entourées presque toutes de jardins remplis d'orangers et de citronniers, les frappa agréablement,

« On ne se douterait point, n'est-ce pas, dit Lefilleul à Jean, que ce joli village, si prospère et si coquet, était jadis l'un des plus malsains de l'Algérie, au point qu'on l'avait surnommé le Cimetière des colons ? »

Jean ne voulait pas le croire.

Bientôt après ils passèrent devant l'église et son charmant bosquet de palmiers; poursuivant leur chemin, ils se trouvèrent enfin à l'entrée d'une vaste esplanade ombragée de platanes magnifiques et terminée à l'une de ses extrémités par quelques constructions basses en torchis, dont les toits couverts de tuiles étincelaient au soleil.

Ce large espace était alors entièrement couvert d'une foule grouillante d'hommes et d'animaux de toute sorte, au milieu de laquelle se détachaient les manteaux rouges des spahis chargés de maintenir

l'ordre. De ce fourmillement montait le murmure particulier aux marchés arabes, et qui est fait à la fois des cris gutturaux des vendeurs et acheteurs indigènes, des bêlements pleurards des moutons, des hennissements des chevaux et des mules, des cris lamentables des chameaux, etc.

N'étaient la présence de ces derniers, l'étendue de cette vaste plaine, la beauté propre aux horizons de la Mitidja, l'éclat insoutenable du soleil algérien, les tentes à forme conique que l'on apercevait çà et là, et enfin les costumes blancs des indigènes, sur lesquels tranchaient crûment les blouses bleues et les vestons de velours des colons, l'*Etsin* (c'est-à-dire « le lundi », pour « le marché du lundi ») de Boufarik aurait beaucoup ressemblé à certaines de nos grandes foires de village.

Les enfants, eux-mêmes, en firent la remarque, leur père les ayant jadis emmenés plusieurs fois avec lui à la foire de Sauxillanges, qui a lieu le premier lundi de carême, et à celles de Saint Amant et de Vic-le Vicomte.

L'*Etsin* de Boufarik est l'un des plus importants marchés de la colonie. Les indigènes s'y rendent de tous côtés, à pied, à cheval, à âne, voire à dos de chameau. Le chiffre des affaires qui s'y traitent en céréales et surtout en bestiaux atteint des proportions considérables.

Aucun spectacle n'est mieux fait pour réjouir les

gens qui s'intéressent à la prospérité de la colonie, que celui des interminables troupeaux de bœufs et de moutons qui encombrant les larges avenues voisines du marché. A côté des moutons et des bœufs, voici les chevaux, ces jolis chevaux arabes, plutôt petits que grands, plutôt maigres que gras, et de mine assez chétive au repos, mais élégants, ardents et joignant une douceur extrême à une excessive impétuosité.

Plus loin, voici les mulets et les ânes. Un précieux animal que le mulet ! Beaucoup plus fort que l'âne, il a le pied tout aussi sûr que lui; cela soit dit sans vouloir diminuer les mérites de l'âne algérien, ou du *bourricot*, comme on l'appelle (du mot espagnol *borrico*, qui veut dire âne), lequel est un animal tout simplement admirable. Guère plus gros qu'un mouton de forte taille, à peine nourri, l'échine endolorie par les coups, il va toujours, intrépide, infatigable; il escalade d'un pas alerte les ruelles les plus escarpées avec des charges pesant quatre-vingts à cent kilos, et redescend à vide, portant sur la croupe son impitoyable conducteur dont les jambes trop longues touchent presque à terre.

Mais, au-dessus du bœuf et du mouton, au-dessus du cheval arabe, au-dessus du vigoureux mulet et du courageux bourricot, il y a le chameau, cet étrange et gigantesque animal, dans lequel tout est bizarre, allures, formes, caractère, etc. A le voir s'avancer fièrement, sans licol, sans guide, quelques pas en avant du

chamelier, ne dirait-on pas que c'est pour son plaisir qu'il chemine ; tandis que le cheval semble toujours se révolter sous le mors, et que le pauvre âne excite volontiers la compassion avec ses allures humblement résignées ?

C'était la première fois que les petits Casteyras voyaient des chameaux; aussi ne laissèrent-ils point d'être fort surpris, voire même fort inquiets, lorsqu'ils aperçurent soudain, à quelques pas d'eux, un assez grand nombre de ces singuliers animaux, groupés dans diverses attitudes, les uns gravement assis, les jambes repliées sous eux, et promenant lentement à droite et à gauche de gros yeux endormis; les autres debout, allant et venant librement, et cherchant à attraper au vol, avec leurs grandes lèvres pendantes, quelque menu feuillage. Les enfants contemplaient avec étonnement les grosses bosses poilues de ces bêtes curieuses, leurs épaules effacées sous leur toison rousse, rongée par places, leurs genoux cagneux et calleux, leurs grands pieds mous et la charpente extraordinaire de leur tête.

Le petit François surtout était interloqué au suprême degré. Sa contemplation béate l'absorbait même à tel point qu'il laissa Jean et Michel continuer leur chemin avec Lefilleul, sans s'en apercevoir. Quand il voulut ensuite les rejoindre, il en fut empêché par un chameau de grande taille, qui, sans penser à mal, lui barrait le passage de ses longues jambes écartées.

Ainsi dressé entre le gris pâle du terrain et le bleu tendre du ciel, le colossal animal doublait encore de proportions et paraissait monstrueux au pauvre François, qui, par le fait, eût facilement passé, sans se baisser, sous son ventre.

Saisi de terreur, François se rejeta vivement en arrière, si vivement même qu'il pensa buter contre un autre chameau qui sommeillait accroupi sur le sol et dont l'haleine chaude vint le frapper au visage. Il tourna la tête avec angoisse. Hélas ! à droite, à gauche, devant lui, derrière lui, il n'aperçut que de longs cous velus et de gros yeux tranquilles qui le regardaient avec une sorte de curiosité familière, comme pour lui demander ce qu'il faisait là.

Isolé du reste du marché par ces énormes animaux, derrière lesquels il disparaissait complètement, le pauvre enfant se crut perdu et poussa un cri de détresse.

Heureusement Jean l'entendit; il accourut aussitôt, et, se frayant un passage au travers des chameaux, qui s'écartèrent d'eux mêmes en braves bêtes sans la moindre méchanceté qu'elles étaient, il rejoignit son frère et l'entraîna tout effaré encore. Quelques bonnes paroles de Lefilleul lui rendirent peu à peu son sang-froid, si bien qu'au bout d'un instant il plaisantait lui-même de ses terreurs.

Cependant la petite troupe, reprenant sa promenade, arriva près d'un groupe d'indigènes accroupis

autour d'un vieillard en train d'aviver le feu d'un petit fourneau, sur lequel une quantité de petites bouilloires d'étain étaient superposées dans un équilibre savant.

Pelotonnés dans leurs burnous, les assistants avaient tous, à peu près, la même attitude : les jambes croisées, le coude sur la cuisse, la tasse ovoïde dans une main, le pied nu dans l'autre, les *sababet* (Sababab, pluriel de Sabbat, nom de la pantoufle sans quartier ni talon qui sert de chaussure aux Arabes.) sur le sol devant eux. De temps en temps ils portaient à leurs lèvres la petite tasse sans soucoupe et la humaient silencieusement, ou tendaient leur cigarette au morceau de braise qu'un jeune garçon offrait à la ronde au bout de petites pinces en fer.

Tout à coup, il se fit un mouvement dans l'assemblée, et un singulier personnage s'avança au milieu du cercle. Le nouveau venu tenait à la main une longue baguette et un cylindre en poterie fermé aux deux bouts par une rondelle de parchemin. C'était un rawi, ou conteur arabe. Il s'accroupit à son tour, huma rapidement la tasse bouillante que le kahouadji s'était empressé de lui offrir, et commença presque aussitôt d'une voix chantonnante une interminable rapsodie où les mêmes mots reparaissaient à chaque instant : *gal, galet, galou* (il a dit, elle a dit, ils ont dit), *gal fil matsal* (on dit dans le conte), *ki ma y goulou* (comme on dit), etc., ce qui n'empêchait pas, du reste, les auditeurs de paraître enchantés.

Quant à Jean et à ses frères, comme ils ne comprenaient pas un traître mot d'arabe, ils se lassèrent bien vite de regarder le rawi gesticuler comme un possédé. Lefilleul, pour les consoler, leur assura qu'ils ne perdaient pas grand'chose en n'étant pas capables de savourer ces insipides bavardages.

« Quelquefois, ajouta-t-il, quand le conteur a l'imagination riche, il retrace les exploits d'un chef célèbre ; mais, la plupart du temps, la fidélité de sa mémoire est son unique mérite, et son répertoire se compose généralement de vieilles histoires à dormir debout, de chapitres détachés des *Mille et une Nuits*, et de légendes plus ou moins absurdes, comme celles que les bonnes femmes racontent chez nous aux veillées et qui font trembler si fort les petits enfants.

— Et ces femmes habillées en rouge avec une grande coiffure noire ?

— Ce sont des femmes qui courent les endroits où les Arabes se réunissent et principalement les marchés. Elles font toutes sortes de métiers, prédisent l'avenir, déjouent le mauvais œil, vendent des *marabouts*, ou, si tu aimes mieux, des amulettes contre les maladies, etc. On les appelle des tsiganes.

— Et la maison de mon oncle Thomas, où est-elle donc ? demanda le petit François.

— Si je ne me trompe, répondit Lefilleul, ce doit être ce petit café à volets verts, là-bas, à côté du nouveau caravansérail. »

Très émus à la pensée de voir enfin leur oncle, que le spectacle, si nouveau pour eux, du marché leur avait fait un peu oublier, les enfants pressèrent le pas et se trouvèrent bientôt en face du café.

Un triste café, du reste ! Impossible d'imaginer quelque chose de plus vulgaire et de plus plat ! Au dessus de la porte se balançait une plaque de fonte toute rouillée, avec cette inscription : *Café de l'Espérance*. D'autres inscriptions flanquaient les panneaux rouge lie de vin qui encadraient la porte de chaque côté : *champoreaux, vins de pays et autres, eaux-de-vie*, etc. ; puis venaient deux queues de billard croisées, avec les boules en pyramide, et, plus bas, un verre grossièrement dessiné, d'où s'échappait un flot de mousse jaunâtre. Tout cela recouvert d'une épaisse couche de poussière. Le bas de la porte était moucheté d'éclaboussures de boue, le seuil tout usé par les pieds des consommateurs. Les deux croisées, étroites, aux vitres sales, étaient ornées (!) de rideaux de calicot plus sales encore.

Lefilleul eut un serrement de cœur à la pensée que c'était dans ce milieu grossier qu'allaient vivre désormais ses jeunes compagnons. Il dut faire un effort sur lui-même pour franchir ce seuil peu engageant et pénétrer à l'intérieur du cabaret, que le soleil éblouissant du dehors faisait paraître encore plus sombre. Il fut un bon moment sans rien distinguer ; puis, ses yeux s'étant habitués à l'obscurité, il aperçut plusieurs

consommateurs assis derrière des tables de bois blanc, et fumant leur pipe en buvant de la bière. Quant au comptoir, dont le plus bel ornement consistait en un certain nombre de flacons de couleurs criardes, il était inoccupé pour le quart d'heure.

« Monsieur Casteyras, s'il vous plaît? » demanda le jeune architecte, sans s'adresser particulièrement à personne.

Comme on ne lui répondait pas, il reprit, en haussant un peu le ton

« Est-ce que M. Casteyras n'est pas ici ? »

— Connais pas ! répondit enfin une voix enrouée qui partait du fond de la pièce.

— Comment ! s'écria Lefilleul tout surpris, ce n'est donc pas lui qui tient ce café ?

— Ah ça ! qu'est-ce que vous racontez là ? reprit la voix enrouée, et soudain une grosse commère, coiffée d'une marmotte jaune et les bras nus jusqu'au coude, émergea de l'obscurité. Apprenez qu'il n'y a qu'un maître, ou plutôt qu'une maîtresse, ici, et que c'est moi !

— On nous a pourtant assuré, continua Lefilleul, que M. Thomas Casteyras habitait Boufarik et que c'était lui qui tenait le *Café de l'Espérance* !

— Attendez donc ! répondit la maritorne. Comment dites-vous ? Thomas Casquiras ? Si c'est du père Thomas que vous voulez parler, fallait le dire ! Si je le connais, le père Thomas, je le crois bien ! Je ne le

connais que trop, pour mon malheur ! Mais qu'est-ce que vous me chantiez avec votre M. Casquiras ?

— Casteyras ! Pas Casquiras, Thomas Casteyras !

— Casteyras ! Casquiras ! Ça m'est joliment égal ; seulement, moi, je ne connais que le père Thomas.

— Mais enfin, où est-il ?

— Pas ici, bien sûr. Quand il m'a vendu son fonds, il y a un mois, — une belle affaire que j'ai faite là ! — il m'a dit qu'il allait s'établir à Blidah, en face le Bois-Sacré. V'là tout ce que je sais !

— Merci, madame !

Lefilleul était si heureux de penser que ses trois petits amis n'étaient pas appelés à vivre sous le même toit que la grossière matrone qui présidait aux destinées du *Café de l'Espérance*, qu'il n'en demanda pas davantage, et reprit aussitôt, avec les enfants, le chemin de la gare.

CHAPITRE IX

IL Y A THOMAS ET THOMAS

Blidah n'est séparée de Boufarik que par vingt minutes de chemin de fer.

Il était quatre heures et quart lorsque les petits Casteyras et leur obligeant compagnon y firent leur entrée. Celui-ci, avant de partir de Boufarik, les avait emmenés déjeuner dans un petit restaurant voisin de la gare, où ils avaient attendu tranquillement l'heure du train.

Encore sous l'impression de leur déconvenue, les enfants étaient très pressés maintenant de voir leur oncle ; aussi traversèrent-ils rapidement toute la ville sans rien regarder. Du reste, le soleil était encore très chaud et les rues presque désertes. A peine apercevait-on, sous les arcades de la place d'Armes, quelques groupes d'Arabes enveloppés dans leurs burnous, et, près de la porte des Quartiers, des ordonnances rentrant avec le long panier d'osier qui avait servi à transporter le déjeuner de leur officier.

Cependant, en arrivant près de la porte d'*El Sebt* (du samedi), ils entendirent tout à coup, dans le silence un peu lourd de cet après-midi orageux, une musique bizarre où dominaient le sifflet aigu des fifres et les ronflements du trombone. C'était un bataillon de turcos qui revenait de la manœuvre, musique en tête.

Les petits Casteyras n'avaient jamais vu de turcos. Ils regardèrent avec curiosité ces grands diables noirs, s'avançant d'une allure déhanchée, avec leurs larges culottes de toile bise et leurs vestes bleues sou-tachées de laine jaune.

Le bataillon passé, nos jeunes héros franchirent la porte d'*El Sebt*, et s'engagèrent sur une belle route, flanquée à droite et à gauche d'habitations coquette-ment entourées d'arbres. Quelques minutes après, ils aperçurent un grand enclos à peine fermé, où de magnifiques oliviers s'élevaient majestueusement.

C'était le fameux Bois-Sacré, la principale curiosité de Blidah !

Malgré leurs dimensions gigantesques et leur beauté véritablement merveilleuse, ces grands arbres n'arrêtèrent pas un instant l'attention des enfants, car ils venaient précisément d'apercevoir de l'autre côté de la route, un peu plus loin que l'entrée du bois, une maison basse avec des volets vert clair et cette enseigne, au-dessus de la porte : *A l'Étoile de la Colonie*.

Certes, l'établissement était modeste. Ce n'était guère qu'une simple guinguette, comme le *Café de*

l'Espérance de Boufarik. Mais quelle différence ! Autant le cabaret borgne de la grosse commère aux bras nus avait l'aspect repoussant, autant le coquet débit de l'oncle Thomas faisait plaisir à voir. La façade, fraîchement peinte, brillait au soleil d'un air engageant, et les tables neuves, les verres étincelants de propreté, la vaisselle à fleurs que l'on apercevait à travers les vitres des fenêtres, vous donnaient envie d'entrer.

Au moment même où Lefilleul s'approchait avec ses jeunes compagnons, un homme parut sur le seuil. Bien qu'à voir sa moustache rousse en brosse et la grosse pipe à tête de zouave qu'il avait aux lèvres, on devinait l'ancien soldat; avec cela, la mine satisfaite de quelqu'un dont les affaires ne vont pas trop mal.

Les enfants eurent, d'abord, un moment d'hésitation; mais, emportés bientôt par un instinct plus fort que leur timidité naturelle, ils se précipitèrent tous les trois dans les bras de leur oncle, ou plutôt dans ses jambes, car l'avenant café était de belle taille, et le petit François surtout arrivait à peine à la ceinture.

Lefilleul contemplait, tout attendri, ce touchant spectacle.

« Enfin, se disait-il, voilà ces pauvres enfants au bout de leurs peines. L'oncle Thomas m'a tout l'air d'un bravé et digne homme, et *l'Étoile de la Colonie* n'a pas non plus mauvaise figure. Allons ! cela ira comme sur des roulettes. »

Quant au principal intéressé, au brave Thomas Casteyras, il semblait tout ahuri de l'assaut imprévu dont sa personne était l'objet. Il n'en répondit pas moins chaleureusement aux caresses des trois enfants ; les enlevant successivement dans ses bras vigoureux, il leur appliqua sur les joues à chacun deux bons gros baisers qui claquèrent formidablement.

« Et maintenant que nous nous sommes bien embrassés, dit-il enfin en reposant François sur ses jambes, si nous nous expliquions un brin ! Je ne serais pas fâché d'apprendre d'où vous arrivez comme ça.

— Eh bien ! mais, nous arrivons tout droit de chez nous.

— De chez vous ?

— Oui, du Vernet, en Auvergne, vous savez bien ?

— Je sais bien ! Je sais bien !

— Nous sommes venus par Marseille et le bateau.

— Mais pourquoi, mes enfants, avez-vous quitté votre pays, -et venez-vous à Blidah ?

— Pour vous voir ! pas pour autre chose.

— C'est pour me voir que vous avez fait un pareil voyage, à votre âge ! En voilà une forte ; par exemple ! répéta l'oncle Thomas, qui n'avait pas l'air de comprendre un mot à ce qui lui arrivait.

— Vous n'avez donc pas reçu la lettre de maman ? demanda Jean avec un commencement d'inquiétude.

— Je n'ai rien reçu du tout.

— Alors, vous ne savez pas que papa est mort pendant la guerre ? Et que maman est tombée malade et qu'elle est morte aussi à son tour ? En nous voyant tout seuls, je me suis rappelé qu'avant de mourir, maman m'avait dit : « Thomas a toujours été un bon frère; je suis sûre qu'il sera un bon oncle et qu'il ne vous abandonnera pas, » et je suis parti, avec mes deux frères, pour aller vous retrouver.

— Mais, mes pauvres petits, dit le cabaretier tout attendri, je veux bien être pendu si je sais pourquoi vous me racontez tout cela. D'abord, je ne suis pas du tout né en Auvergne, attendu que je suis natif de Pennedepie, entre Honfleur et Trouville, en pleine Normandie.

— Alors... vous n'êtes pas notre oncle Thomas ?

— Dame; n'ayant jamais eu ni frère ni sœur, je ne vais pas comment je pourrais avoir trois neveux. Seulement, ce qui est vrai, c'est que je m'appelle bien Thomas, Jean-Marie Thomas Caradec, pour vous servir. »

Ces derniers mots furent un trait de lumière pour Lefilleul, qui se chargea d'expliquer au brave cabaretier par suite de quelle erreur ils avaient été mis sur sa trace, l'oncle Thomas, le vrai, étant comme lui un ancien militaire et ayant sans doute quitté Alger en même temps que lui.

Les enfants écoutaient en pleurant. Ils étaient si heureux d'avoir retrouvé leur oncle et d'avoir été bien accueillis par lui Et voilà que tout leur bonheur s'éva-

nouissait, disparaissait comme un songe !

« Vous aviez l'air si bon ! disait François en sanglotant, et je vous aimais déjà tant !

— Mais je t'assure, mon petit bonhomme, que je ne demanderais pas mieux que d'être ton oncle pour de vrai. Voyons, il y aurait peut-être moyen de s'arranger. Ce n'est pas bien gai de vivre toujours seul, sans compter que la besogne ne manque pas ici et qu'il y a des jours où j'ai bien du mal à y suffire. Si vous vouliez rester avec moi, pour m'aider dans mon commerce, bien que vous ne soyez pas plus mes neveux que je ne suis votre oncle, je crois que nous ferions très bon ménage ensemble.

— Ce n'est pas possible, répondit Lefilleul. Et leur oncle, leur vrai oncle, ne faut-il pas qu'ils se remettent à sa recherche ?

— Bah ! peut-être a-t-il quitté l'Algérie ; peut-être est-il mort ! Enfin, si vous ne le retrouvez pas, souvenez-vous que je me chargerai volontiers de ces trois gentils garçons-là et que, aussi vrai que je m'appelle Caradec, j'en ferai de braves petits hommes.

— C'est entendu, dit Lefilleul. On s'en souviendra à l'occasion. Quant à moi, je suis convaincu que ces pauvres enfants seraient en effet très heureux avec vous.

— En attendant, il est trop tard maintenant pour que vous puissiez retourner à Alger. Qu'est-ce qui vous empêcherait de rester ici jusqu'à demain ? Ce

n'est pas la place qui manque, et, comme cela, nous aurions le temps de faire plus ample connaissance. Demain matin, vous prendrez le train de 9 heures 21, après déjeuner. Est-ce convenu ? »

La proposition était si cordialement faite qu'elle fut acceptée de grand cœur. Les enfants, à qui toutes ces émotions n'avaient pas fait perdre l'appétit, mangèrent un morceau sur le pouce, pour attendre le dîner; après quoi, Lefilleul, voyant leur hôte fort occupé avec les clients qui arrivaient en foule à l'*Étoile de la Colonie* pour l'heure de l'absinthe; emmena Jean et ses frères faire un tour à travers la ville.

Le jeune architecte la connaissait déjà pour l'avoir visitée bien des fois, mais il la revoyait toujours avec plaisir.

Blidah n'est pas une ville de création récente comme Boufarik; au contraire, elle est fort ancienne. Très prospère jadis sous la domination des Turcs, elle fut à demi ruinée par la conquête française. Depuis l'établissement définitif de la paix, elle a été l'objet de réparations sans nombre et a retrouvé en partie son ancienne prospérité.

Peut-être, au point de vue pittoresque et artistique, les transformations qu'on lui a fait subir lui ont enlevé quelque peu de son ancien caractère. Les jolies maisons mauresques, avec leurs galeries et leur cour intérieure plantée de vignes et d'orangers, ont disparu presque toutes. Il en resté assez cependant

pour intéresser vivement le touriste curieux des vestiges de l'art arabe, et Blidah est toujours *Blidah la jolie*, comme l'appelaient les indigènes.

D'ailleurs, ce renom de beauté, Blidah le devait surtout à la situation exceptionnelle qu'elle occupe au pied même du petit Atlas, ainsi qu'à son épaisse ceinture d'oliviers, de citronniers et surtout d'orangers, dont le parfum pénétrant se répand au loin.

Les jeunes Parisiens sont tellement habitués à voir les oranges s'étaler à profusion dans les boutiques des fruitiers, ou circuler par milliers dans les voitures à bras des revendeurs, qu'ils auraient bien ri de la stupéfaction des petits Casteyras lorsque Lefilleul les conduisit à l'Orangerie du Tapis-Vert, une des plus belles et des plus importantes de Blidah.

C'est que le Vernet, leur lieu de naissance, était un pauvre village de châtaignes et de pommes de pin, où l'orange, ce fruit de luxe, n'avait jamais pénétré. En se trouvant au milieu de ces beaux massifs d'arbres, dont les fruits d'or brillaient, dans la verdure du feuillage, comme autant de boules lumineuses, en voyant surtout le sol couvert à profusion de ces beaux fruits qu'on ne se donnait même pas la peine de ramasser, les trois enfants ne pouvaient en croire leurs yeux.

Lefilleul, que leurs étonnements amusaient, ramassa quelques oranges et les leur donna. Ils les trouvèrent délicieuses. Elles étaient bien meilleures, en effet, que celles qu'on mange à Paris et qui, naturellement,

ont été cueillies un peu avant leur maturité pour être en état de supporter le voyage.

L'orange de Blidah est connue entre toutes pour sa finesse exquise et pour sa douceur. Mais, si l'on veut en avoir une idée exacte, c'est sur place qu'il faut la manger. Ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, qu'on en expédie des millions et des millions en France et dans toute l'Europe, et que cette culture, stimulée par la multiplication et le perfectionnement des moyens de transport, prend tous les jours une nouvelle extension.

Ce qui rend plus charmant l'aspect de ces innombrables orangers chargés de fruits, c'est qu'à Blidah les jardins ne sont pas séparés par des murs élevés comme à Sorrente, mais par de simples haies très basses, de sorte que l'ensemble paraît former un seul et même immense jardin. On ne peut se faire une idée de la beauté du spectacle, au mois d'avril, quand les fleurs s'entremêlent avec les fruits.

En sortant de l'Orangerie du Tapis-Vert, l'architecte emmena ses jeunes compagnons dans les vieux quartiers de la ville, où l'attiraient particulièrement les spécimens encore debout de l'ancienne architecture arabe, la vieille rue des Juifs surtout, avec ses maisons basses aux fenêtres étroites comme des judas, aux lourdes portes ornées d'un marteau en fer forgé. Après avoir traversé un certain nombre de ruelles tortueuses, ils arrivèrent sur une place plantée d'arbres et flanquée de cafés maures, de boutiques de coiffeurs

et autres échoppes fort pittoresques. C'est sur cette place que se tient le *Djemâ* (le marché du vendredi) de Blidah.

Pendant que Lefilleul était arrêté à regarder une porte en ogive surmontée d'ornements curieux, Jean lui montra un flot d'Arabes, qui s'engouffrait dans une rue située à l'un des angles de la place.

Où vont donc tous ces gens-là demanda-t-il.

— Ils vont sans doute à la mosquée de Ben-adoun pour la prière du *Mor'reb*, du coucher du soleil, si tu aimes mieux. Veux-tu que nous y allions avec eux ?

— Je crois bien ! » répondit Jean.

Traversant alors la place, ils se mêlèrent tous quatre à la foule des indigènes, et ne tardèrent pas à arriver à la porte d'une mosquée qui donnait de plain-pied dans la rue.

Jean retirait déjà son béret lorsque Lefilleul lui retint la main, en disant à mi-voix

« Garde ta coiffure. Ici, ce n'est pas comme dans nos églises ; on ne se découvre pas. Seulement, il faut retirer ses chaussures, à cause des nattes qui garnissent le sol et contre lesquelles tout le monde appuie le front en se prosternant. »

En effet, sur le seuil même de la porte, à côté d'une fontaine, Jean aperçut un grand nombre de *sababets* de toutes couleurs déposés côte à côte dans une fraternelle promiscuité.

L'assemblée était fort nombreuse et si profondé-

ment absorbée que les quatre indiscrets purent se glisser jusqu'au fond de la mosquée sans attirer l'attention. Ils embrassaient, de là, tout l'intérieur du vaisseau, et leurs regards planaient, pour ainsi dire, sur un océan de turbans et de burnous.

La mosquée était plus vaste qu'on ne l'aurait cru de l'extérieur. Son plafond, évidé en forme de coupole, reposait sur de grosses colonnes, reliées entre elles à dix pieds du sol par des barres de bois sculpté. De petites lampes de verre montées en argent pendaient çà et là, dans les intervalles des colonnes, et les nattes qui couvraient le plancher reposaient l'œil ébloui par la blancheur éclatante des murs. Contre ces murailles nues, aucun tableau, aucune statue, la loi musulmane condamnant formellement toute représentation figurée d'un être quelconque; aucun autre ornement que des sentences tirées du Coran et calligraphiées en encres de couleurs différentes

Sur l'un des côtés, une sorte de niche soutenue par des colonnettes avec quelques ornements d'architecture, le *mihrab*, orienté de façon à indiquer aux fidèles la direction exacte de la Kaaba, c'est-à-dire de la Mecque. A droite du mihrab, la tribune où montent les *muddins* (vulgairement muezzins) pour appeler le peuple à la prière ; à gauche, la chaire où se récite le prêche du vendredi, ou *khotba*.

Lefilleul expliquait à mi-voix aux enfants tous ces détails ; mais ce qui les intéressait et les étonnait

surtout, c'était la diversité des attitudes que prenaient les fidèles en récitant la prière.

Rien de plus étrange, en effet, pour un Européen que cette série interminable de salutations, de genuflexions, de prosternations, dont le cérémonial pratique est, du reste, immuablement réglé dans sa forme et dans sa succession.

A peine entré dans la mosquée, le fidèle se débarasse tout d'abord de ses sebabet, va faire les ablutions réglementaires à la fontaine, située généralement tout près du seuil, puis s'avance sur la natte, laisse tomber à ses pieds son burnous et s'accroupit à côté de ses camarades.

Alors commence la prière, ou plutôt la série de prières, qui débute, comme elle se terminera, par la fameuse profession de foi mulsumane (la fatiha) : « J'atteste qu'il n'y a de dieu que le Dieu unique, et que Mahomet est son serviteur et son prophète ! » (*La Allah el ilah ou Mohammed reçoul Allah !*)

Le fidèle récite ensuite un certain nombre de rekas, qui se composent eux-mêmes de plusieurs oraisons déterminées, accompagnées de salutations et de prosternations.

A la fin du dernier *reka* vient le *s'ala-ouât* (prière spéciale, dans laquelle le fidèle demande à Dieu de bénir Mahomet), puis un chapitre quelconque du Coran, et, pour finir, la profession de foi ci-dessus relatée.

Cela fait, le fidèle mime un léger salut à droite et

à gauche, à l'adresse, des anges gardiens, reprend silencieusement son burnous et ses *sebabet*, et retourne à ses affaires.

Assurément, le spectacle de tous ces larges pantalons blancs, s'aplatissant alternativement sur les nattes, de ces innombrables turbans à calotte rouge et à gland bleu, s'abaissant et se relevant à tour de rôle avec une précision et une raideur automatiques, semble tout d'abord bizarre, grotesque même ; mais l'air profondément convaincu, la gravité silencieuse et imperturbable avec lesquels tous ces mouvements s'exécutent, finissent par imposer le respect.

Les petits Casteyras n'échappèrent pas à cette impression, malgré leur jeunesse, ou, peut-être, à cause même de leur jeunesse, et ils sortirent de la mosquée de Ben Sadoun aussi édifiés de « la messe des Arabes », comme disait François, qu'ils auraient pu l'être à l'église de leur village.

Cependant, le jour était presque complètement tombé, et il faisait déjà nuit lorsqu'ils regagnèrent *l'Étoile de la Colonie*.

« Eh bien, les amis, dit en les voyant l'hospitalier Caradec, comment trouvez-vous notre Bois-Sacré ? Hein ! Voilà ce qu'on peut appeler de vrais arbres ?

— Ma foi, répondit Lefilleul, nous n'en savons rien encore, attendu que nous n'avons pas eu le temps d'y aller. Mais nous comptons bien nous rattraper demain matin avant de partir.

— Oh ! le train n'est qu'à 9 heures 21. Vous aurez tout le temps. En attendant, à table ! Votre promenade a dû vous donner de l'appétit. »

Était-ce la promenade ? Était-ce l'heureux tempérament de nos jeunes héros ? Toujours est-il qu'ils firent fête à la cuisine de la vieille Mahonnaise qui gouvernait les fourneaux de l'*Étoile de la Colonie*, avec le concours d'un affreux négrillon appelé Mustapha.

Vers la fin du dîner, les clients habituels arrivèrent à la file. On voyait parmi eux quelques képis de chasseurs de la garnison ; mais les chapeaux de paille et les vareuses des colons dominaient. La conversation, comme de juste, roula principalement sur l'état des récoltes, sur la fièvre, les sauterelles que l'on annonçait dans le sud, la sécheresse qui menaçait de durer encore ; le tout mêlé d'observations, de plaintes, de critiques, que Lefilleul ne se lassait pas d'écouter, car il s'intéressait passionnément à l'avenir de notre colonie.

Il y avait bien dans l'assistance quelques mécontents, qui se plaignaient avec amertume des lenteurs interminables de l'administration, des entraves irritantes soulevées comme à plaisir par les bureaux, de la défectueuse répartition des impôts, de l'ajournement indéfini de la réforme du cadastre et d'autres choses encore ; mais, en somme, tout le monde avait bon espoir.

« Enfin ! dit Lefilleul à Caradec, voilà qui fait

plaisir à écouter ! Que de fois j'ai perdu patience en entendant répéter que nous n'étions pas un peuple colonisateur; que nous ne ferions jamais rien de l'Algérie !

— Comme si, après tout, dit un colon, nous n'avions pas implanté, depuis cinquante-six ans, plus de deux cent cinquante mille Européens dans un pays où, auparavant, il n'y en avait peut-être pas trois cents !

— Et produit un mouvement commercial de quatre cents millions de francs, et plus, par an ! » ajouta un autre.

Vers les onze heures, l'*Étoile de la Colonie* se vida peu à peu, et Le filleul alla faire comme les trois petits Casteyras, qui dormaient depuis longtemps déjà dans une grande chambre du premier étage.

Le lendemain matin, nos jeunes voyageurs ronflaient encore comme des bienheureux lorsque l'architecte vint les chercher pour les emmener visiter le Bois-Sacré.

Une chose merveilleuse que cette charmante retraite, avec ses magnifiques oliviers au tronc fouillé, aux branchages enchevêtrés, d'un âge aussi vénérable et d'une taille encore plus imposante que ceux de Gethsémané à Jérusalem !

C'est à l'ombre de ces arbres séculaires que se tenait naguère le *Sebt*, ou marché du samedi, de Bli-dah. Malheureusement, ces splendides spécimens de

la flore algérienne commencent à se découronner ; malgré le soin qu'on a pris de creuser des tranchées pour amener l'eau jusqu'à leurs pieds, il est à craindre qu'ils ne soient condamnés à une fin prochaine.

Un autre attrait du Bois-Sacré, c'est le joli marabout de Sidi Yacoub, qui se dresse mystérieusement au milieu d'un bouquet de superbes oliviers. Très couru encore et très vénéré par les fidèles sectateurs de Mahomet, il est éclairé nuit et jour à l'intérieur par une quantité de lampes et de bougies, roses, et il s'en échappe incessamment des émanations de cire chaude et d'encens brûlé.

Pendant que Lefilleul tirait de sa poche son album de toile bise pour prendre un croquis de ce délicieux bijou d'architecture arabe, Jean et ses frères se promenaient un peu au hasard dans le bois, dont les profondeurs ne sont pas tellement insondables qu'on n'en puisse apercevoir les extrémités, de quelque côté qu'on se place.

Une jolie rose de Bengale, qui fleurissait un peu à l'écart sur le bord d'un ruisseau, ayant attiré les yeux de Michel, il s'approcha pour la cueillir, laissant ses frères continuer leur chemin. En se relevant, la fleur à la main, il entendit un éclat de rire argentin et aperçut, de l'autre côté du ruisseau, trois petites filles arabes assises à l'ombre d'un tamaris et qui mangeaient des oranges en le regardant avec une joyeuse curiosité.

C'étaient surtout le costume de Michel et son béret

qui semblaient exciter leur étonnement. De son côté, celui-ci n'était pas moins surpris de l'étrange physiologie des petites Mauresques et de l'éclat de leurs vêtements. En effet, rassurées par l'âge et la taille du jeune Auvergnat, elles n'avaient pas cru nécessaire de se cacher le visage derrière le haïk et laissaient voir leurs grands yeux noirs avivés par le koheul, leurs boucles d'oreilles kabyles, les innombrables bracelets d'argent qui se nouaient autour de leurs bras nus, leurs chemisettes de fine mousseline ornées de longues bandes de soie rose, leurs riches ceintures en soie mêlée de fils d'or, et les foulards en satin cerise qui enveloppaient leurs cheveux noirs et retombaient avec grâce derrière leurs têtes mutines.

Lefilleul s'étant approché sur ces entrefaites, les trois petites Mauresques ramassèrent leurs *haïks* et s'enfuirent précipitamment comme des colombes effarouchées.

Il était alors huit heures ; nos jeunes héros n'avaient plus que le temps d'aller manger un morceau à l'*Étoile de la Colonie* avant de prendre le train.

Le brave Caradec voulut encore les retenir; voyant tous ses efforts inutiles, il leur fit promettre de ne pas oublier qu'ils avaient un ami à Blidah et de revenir s'installer chez lui, si leur onde ne se retrouvait pas.

Deux heures après, par un, soleil splendide qui

faisait miroiter la mer comme une glace éblouissante, les trois enfants et leur tuteur improvisé étaient de retour à Alger.

Malgré les nombreux et agréables incidents de leur voyage, ils revenaient, en somme, beaucoup moins joyeux, et surtout moins confiants, qu'ils n'étaient partis.

CHAPITRE X

LA BONNE PISTE

« Comment faire ? avait demandé tristement Jean à Lefilleul, lorsque la vue des blanches maisons de la ville l'avait brusquement rappelé à la réalité.

— Bah ! avait répondu Lefilleul un peu de patience et tout s'arrangera. »

Et, comme l'enfant insistait :

« Laisse-moi agir, et ne t'inquiète de rien, » avait ajouté le jeune architecte.

Lefilleul n'était pas riche, nous l'avons dit, et ses économies de garçon ne pesaient point lourd. Avec la meilleure volonté du monde, il ne pouvait guère, à lui seul, pourvoir à la nourriture et à l'entretien des trois enfants pendant un temps indéfini. Mais, pour l'aider dans cette bonne œuvre, il comptait sur l'humeur charitable de ses camarades.

En effet, au premier mot qu'il leur en dit le soir même à dîner, tous furent d'accord pour déclarer

qu'ils se chargeraient à frais communs de la dépense des trois petits Auvergnats.

« Ils seront, conclut Lefilleul, nos fils adoptifs.

— Comme dans *la Fille du régiment* ! » ajouta un autre.

Mise au courant de ces dispositions, Mme Pottel les accueillit sans enthousiasme, à la surprise générale.

« Avec cela, dit-elle, que vous en avez déjà trop pour vous, de votre argent ! Je vous conseille d'en parler.

— Bah ! Ils ne mangent pas tant, ces trois pensionnaires.

— Eh bien, ça me regarde ! Vous n'avez pas besoin de vous mêler de ça. Quand ils auront retrouvé leur oncle, je réglerai avec lui. Jusque-là, je peux bien leur faire crédit, si ça me plaît. »

Lefilleul essaya vainement de résister, l'excellente femme ne voulut rien entendre. Quant à Jean, s'il était très touché de cet assaut de bienveillance, il aurait certainement préféré trouver moyen de subvenir, sans le secours de personne, à ses besoins et à ceux de ses frères.

« J'ai de bons bras et de bonnes jambes, disait il. Pourquoi ne ferais-je point comme les enfants du Port ou de la place du Gouvernement ?

— Ce qui est plus pressé et plus important, lui répondit Lefilleul, c'est de chercher ton oncle. Dès

demain, nous battons la ville et les faubourgs, chacun de notre côté, et ce sera bien le diable si nous ne finissons pas par trouver la piste de cet insaisissable oncle Thomas.

Le jeune architecte avait de nombreuses connaissances un peu partout, notamment dans les bureaux du Gouverneur général et dans quelques agences privées. Il les mit toutes en réquisition dès le lendemain matin, pressant, harcelant chacun, racontant la touchante histoire des trois orphelins, et intéressant tout le monde à leur sort.

Pendant qu'il faisait ainsi campagne pour les petits Casteyras, ceux-ci cherchaient de leur côté à se rendre utiles, dans la mesure de leurs forces, à Mme Pottel, l'accompagnant au marché de la place de Chartres ou à la Poissonnerie et l'aidant à rapporter ses provisions, faisant ses commissions, ses courses et s'ingéniant pour lui éviter de la fatigue et de la besogne, et lui témoigner ainsi leur reconnaissance.

Tout le temps qu'ils avaient de libre, ils l'employaient à battre les divers quartiers d'Alger, et même les environs, espérant toujours que le hasard d'une rencontre les mettrait, un jour ou l'autre, sur les traces de leur oncle.

Inutile d'ajouter qu'Ali seul accompagnait ses jeunes maîtres dans leurs longues promenades. Betsie et Benito restaient dans la cuisine de Mme Pottel, dont le séjour leur paraissait d'autant plus agréable

que la charitable hôtesse, complètement revenue de ses premières préventions à leur égard, les comblait maintenant de caresses et de fins morceaux.

Tout d'abord, Jean et ses deux frères n'avaient guère osé s'aventurer hors de la ville française, c'est-à-dire des rues habitées presque exclusivement par des Français; mais peu à peu ils s'enhardirent, ce qui leur permit de surprendre çà et là quelques détails de mœurs arabes, qui les plongèrent dans un étonnement profond.

C'est ainsi que, un après-midi qu'ils se trouvaient près de la prison civile, au-dessus du Jardin Marengo et de la mosquée de Sidi Abderrahman, ils virent tout d'un coup déboucher par la Rampe-Vallée un enterrement arabe, qu'ils s'empressèrent de suivre à distance respectueuse, de façon à ne rien perdre des différentes phases de cette cérémonie sans afficher pourtant une curiosité indiscrete.

En tête du cortège funèbre s'avançaient sur deux rangs une vingtaine de, Maures récitant à l'unisson, sur un mode triste et grave, la formule de l'Islamisme : *La Allah el ilah ou Mohammed reçoul Allah !*

Immédiatement après venait le corps, porté à dos d'hommes sur l'*ester*, léger brancard en nattes de paille recouvert d'une étoffe de soie jaune à dessins noirs. Aux deux extrémités et dépassant le drap mortuaire, on apercevait la tête et les pieds du défunt, enveloppé dans un sac de calicot blanc étroit et long,

qui lui servait de linceul.

L'absence de tout cercueil et la forme du brancard auraient pu faire croire tout d'abord qu'il s'agissait d'un malade transporté à l'hôpital, plutôt que d'un mort sur le chemin de sa demeure dernière.

Une foule nombreuse et bruyante, composée en partie de mendiants de toute sorte, infirmes, estropiés, aveugles même, suivait le corps en psalmodiant. Aucune femme ; le Coran interdisant formellement aux femmes de figurer dans les cérémonies religieuses.

Les porteurs se renouvelaient incessamment ; à peine l'un d'entre eux avait-il saisi un montant du brancard qu'un autre, arrivant par derrière, le poussait pour prendre sa place. Les passants qui croisaient le cortège, les flâneurs accroupis au soleil sur son passage, se précipitaient à leur tour pour rendre le même office au défunt. Ce qui explique cet empressement, c'est que, d'après le Coran, une bénédiction du Prophète est attachée à chaque pas que fait le fidèle en portant un mort sur son épaule.

Une chose encore qui frappa les enfants, c'est l'extrême rapidité, avec laquelle marchait tout ce monde. Cette rapidité est également prescrite par le Coran. En effet, le décédé étant attendu dans son sépulcre par les deux anges Mounkir et Nakir, qui doivent lui faire subir un interrogatoire et décider de son sort, il faut éviter tout retard, afin qu'il puisse jouir au plus tôt de la félicité éternelle s'il est mort vertueux,

ou qu'il soit promptement éloigné du contact des vivants si sa vie s'est écoulée dans le mal et dans le péché.

Au moment où le cortège arriva à la hauteur de la prison, on entendit des voix qui s'élevaient de l'intérieur des hautes murailles ; c'étaient les prisonniers qui se joignaient d'intention aux amis et aux parents du mort et qui répétaient à l'unisson le *La Allah et ilah !* Eux aussi, ils désiraient attirer sur eux les bénédictions toutes puissantes du Prophète, bénédictions dont ils avaient d'autant plus besoin que leur sort présent était plus compromis.

La prison dépassée, le cortège gagna les remparts, franchit le fossé sur une passerelle, tourna vers la gauche et entra presque aussitôt dans le cimetière arabe de Kattara ou de Bab-el-Oued.

Impossible de rêver un champ de repos plus poétique et plus gracieusement mélancolique que ce pittoresque cimetière, étagé en amphithéâtre sur les flancs d'un ravin et rempli d'ombre et de chants d'oiseaux. Les tombes, très simples et se ressemblant presque toutes, n'étaient indiquées que par quelques pierres brutes, dont l'une marquait la tête et l'autre les pieds. Elles semblaient jetées au hasard, deci delà, au milieu de rochers ombragés d'oliviers, de lentisques ou de figuiers. Mais cette fantaisie, tout au moins apparente, et l'abandon dans lequel le cimetière paraissait être laissé, lui donnaient un charme de plus.

Le cortège arriva, sans modifier son allure, par un sentier tortueux pratiqué à travers les tombes, jusqu'au bord d'une fosse étroite, fraîchement creusée. Là il s'arrêta. Les chants cessèrent alors, et le corps fut emporté, pour être lavé avec une eau parfumée d'herbes odoriférantes, dans une maisonnette blanche nichée tout au fond du cimetière, derrière un bouquet d'arbres. Cette dernière cérémonie achevée (et ce fut à peu près l'affaire d'un quart d'heure), on ramena le corps près de la fosse où tout le monde était resté pour l'attendre.

Les chants recommencèrent aussitôt, pendant que deux hommes, prenant le défunt par la tête et par les pieds, le faisaient glisser du brancard dans la fosse, où deux autres assistants le reçurent et le couchèrent à même le sol, penché de côté sur le coude gauche, afin « qu'il pût se relever plus aisément, lorsque la trompette du jugement dernier aurait sonné ».

Après quoi, un vieillard d'aspect vénérable remplit trois fois ses mains de terre et les vida trois fois sur le bord de la fosse, en disant la première fois : « Vous en avez été créé » ; la seconde fois : « Nous vous y faisons retourner », et la troisième : « Nous vous en ferons sortir de nouveau ». Chacun des assistants jeta également sa pelletée de terre ; on disposa ensuite quatre pierres larges et plates dans toute la longueur de la fosse, et on les recouvrit de terre. Cela fait, chacun tira de son côté, sans aucun ordre. Toutefois,

au moment où la foule se dispersait, deux jeunes gens apportèrent un grand sac de soie grise rempli de galettes de farine et de ligues sèches, qu'ils distribuèrent à tous les assistants, sans distinction : parents, amis, simples curieux, mendiants de tout âge et de toute sorte. Les petits Casteyras et deux autres Européens, qui s'étaient joints comme eux au cortège par curiosité, furent seuls exceptés de la distribution.

Vivement impressionnés par ce qu'ils venaient de voir, les trois enfants laissèrent la foule s'écouler avant de quitter eux-mêmes le cimetière. Déjà les oiseaux, que tout ce bruit avait éloignés, revenaient un à un, et leurs joyeux gazouillements reprenaient victorieusement la place dès chants funèbres. Lorsque le dernier des assistants eut disparu, un jeune Arabe, d'une vingtaine d'années, qui s'était tenu à l'écart jusqu'alors, s'accroupit au bord de la fosse fraîchement comblée et se mit à réciter des versets du Coran en se balançant d'avant en arrière, d'un mouvement automatique et régulier, comme un balancier de pendule. Rien qu'à avoir le burnous percé de trous dont il était enveloppé et la terre qu'il avait jetée sur sa chechia et sur son visage défait, il était facile de deviner que ce devait être le fils du défunt. Ce sont là, en effet, les marques caractéristiques du deuil le plus rigoureux chez les Arabes, c'est-à-dire du deuil d'un père, car, d'après le Coran, on ne porte le deuil ni des femmes ni des enfants.

Pleins de respect pour cette douleur sincère et naïve, les enfants s'éloignèrent discrètement en étouffant le bruit de leurs pas.

Cependant, avec tout cela, Jean n'apprenait toujours pas où se trouvait l'oncle Thomas et ce qu'il était devenu. Un beau jour, l'idée lui vint qu'en visitant les casernes d'Alger, il aurait des chances de rencontrer quelque camarade de l'ancien zouave qui lui donnerait d'utiles renseignements.

Ce champ d'observations ne laissait pas que d'être assez étendu, car peu de villes ont d'aussi nombreuses casernes qu'Alger. Il y a d'abord la caserne Lemercier, à la Porte de France; puis la, caserne de la Douane, rue de Constantine; l'arsenal d'artillerie, à Bab-el-Oued; la caserne Médée, près de la place Napoléon, et enfin l'immense caserne d'Orléans, derrière la Kasbah; sans compter la Kasbah elle-même, les divers services militaires installés au quartier des Tagarins, et les garnisons du fort Bab-Azoun et du Fort-Neuf.

Jean commença tout naturellement ses recherches par la caserne d'Orléans, celle des zouaves:

« Toujours tout droit, dit un passant au jeune garçon qui lui demandait son chemin. Tu prends la rue de la Kasbah, rue Bab-el-Oued, au coin de l'église de Notre-Dame des Victoires, et tu la suis jusqu'au bout sans t'arrêter. Il n'y a pas à se tromper. Au surplus, si tu viens à t'égarer, tu n'as qu'à suivre n'importe quelle

rue qui monte. Toutes les rues qui montent aboutissent à la Kasbah. Tu vois ? c'est bien simple ! Une fois à la Kasbah, tu la traverses et, de l'autre côté, tu tombes juste en face de la caserne d'Orléans.

Sur ces indications, l'ami Jean s'engagea, suivi de Michel et de François, dans le dédale des ruelles escarpées et tortueuses qui relient la ville basse à la ville haute, ou l'Alger moderne, l'Alger français, au vieil Alger, à l'Alger arabe. Larges à peine d'un mètre ou deux, ces ruelles, qui portent les noms pittoresques de rue du Chameau, rue de Tombouctou, rue de la Bombe, rue de l'Ours, rue du Sphinx, etc., s'élèvent en escalades hardies; les unes sur des degrés caillouteux, où le pied nu d'un Arabe peut seul se poser sans danger, les autres par des pentes lisses qui se coupent à angles droits, ou se heurtent brusquement en décrivant de rapides zigzags. L'étage supérieur des maisons avance en saillie sur la rue, soutenu par de grosses perches rondes fixées dans le mur en manière de consoles ou de contreforts. Sur certains points même, soit que ces perches aient fléchi, soit qu'on l'ait fait à dessein pour intercepter les rayons du soleil, les maisons se rejoignent par en haut et forment une sorte de voûte sombre, qui laisse à peine passer un filet de lumière.

La rue de la Kasbah est, en outre, traversée à chaque instant par d'autres ruelles serpentant capricieusement en tous sens, de sorte qu'il faut la plus grande

attention pour la suivre d'un bout à l'autre sous dévier. Des Européens, domiciliés à Alger depuis vingt ans et plus, ont peine eux-mêmes à se reconnaître dans cet inextricable labyrinthe. Comment des enfants arrivés la veille de leur village ne s'y seraient-ils point perdus ?

Heureusement, Jean se souvint à propos qu'on lui avait dit qu'au cas où il s'égarerait, il n'aurait qu'une chose à faire suivre au hasard n'importe quelle ruelle qui monterait. Il se lança donc sans hésiter dans la première qui se présenta devant lui. Hélas ! au bout de vingt pas, la ruelle était fermée par une porte massive en bois, garnie de clous énormes et d'une grosse serrure à arabesques en fer forgé ! Au-dessus de la porte, l'empreinte d'une main sanglante appliquée à plat contre la muraille, et, un peu plus haut encore, un étroit guichet de quelques centimètres carrés défendu par des barreaux de fer.

Jean revint sur ses pas et prit une autre ruelle, qui le mena droit à un carrefour orné d'une jolie fontaine en marbre blanc, et d'où partaient quatre ruelles différentes. De ces quatre ruelles, trois montaient vers la partie supérieure de la ville.

L'enfant se demandait avec embarras laquelle il allait suivre, lorsque la Providence lui apparut sous la figure débonnaire d'un vieux sergent de zouaves à longue barbe rousse.

« Pour aller à la Kasbah, s'il vous plaît, monsieur ? demandait-il au sergent.

— La Kasbah ? Tu n'as qu'à venir avec moi, l'ami. J'y vais aussi, à la Kasbah. Mais, dis-moi, sans être trop curieux, peut-on savoir ce que vous allez faire tous les trois là-haut ?

Jean expliqua, sans se faire prier, à leur guide qu'il espérait trouver à la caserne d'Orléans d'anciens camarades de son oncle, et arriver jusqu'à celui-ci, grâce à leurs indications.

« Attendez donc, dit le zouave, je pourrai peut-être moi-même... Comment dis-tu déjà qu'il s'appelle, ton oncle ?

— Casteyras, Thomas Casteyras.

— Casteyras ! Casteyras ! Il me semble bien que j'ai connu quelque chose comme ça.

— Vous avez connu notre oncle ? s'écria joyeusement l'enfant.

— Est-ce que ce n'était pas un petit brun, avec une longue barbiche et des boucles d'oreilles en or ?

— Mais puisque je vous dis que je ne l'ai jamais vu !

— Alors, tu ne peux pas savoir, comme de juste ! Au fait, en y réfléchissant, je crois me rappeler maintenant qu'il s'appelait Duvigneau, le petit brun ! Tu es bien sûr, au moins, qu'il s'appelle Casteyras, ton oncle ?

— Mais oui, comme mon père, qui était son propre frère.

— Enfin, n'importe ! nous éclaircirons ça tout

à l'heure. Il n'y a que trois semaines que je suis au bataillon. J'arrive de Bou-Saïda, du fond de la province de Constantine, tel que tu me vois. Alors, tu comprends ? Je ne peux pas connaître beaucoup de monde ici. Mais il ne manque point de camarades qui n'ont pas quitté Alger depuis des éternités, et ce sera bien étonnant si, dans la quantité, il ne s'en rencontre pas deux ou trois qui aient été les amis de ton oncle Duvigneau.

— Casteyras, Thomas Casteyras.

— Oui, je sais, tu me l'as dit, ton oncle Casteyras, »

Dix minutes après, les trois enfants et leur guide barbu débouchaient sur la grande et large rue de la Victoire, qui n'est séparée de la Kasbah que par l'église de Sainte-Croix, installée sans façon dans l'ancienne mosquée *Djama el Kasbah Berrani*.

La vieille porté de la Kasbah existe encore; elle est voûtée et couverte entièrement de plaques de fer et d'énormes clous.

Jadis, c'était sous le toit extérieur de cette porte qu'on mettait à exécution les arrêts de la justice terriblement sommaire du Dey. On voit même encore, accrochée à la clef de voûte, la vieille chaîne toute rouillée à laquelle les malheureux condamnés étaient attachés.

Aucun juif ne pouvait passer en cet endroit sans s'agenouiller humblement ; en outre, il était tenu, sous

peine de la bastonnade, de traverser rapidement, la tête baissée. Inutile de dire qu'aujourd'hui la porte est grande ouverte, et que juifs, chrétiens, musulmans, tout le monde peut pénétrer librement, par une rue intérieure bordée de beaux arbres, dans l'ancienne résidence des tout-puissants Deys d'Alger.

Si le dernier de ces autocrates peu patients, le pauvre Hussein-Dey, était encore de ce monde, et s'il lui prenait fantaisie de faire visite à sa bonne ville d'El-Djezaïr, le cœur lui saignerait cruellement à voir les lits de camp d'un régiment d'artillerie dressés dans les appartements réservés naguère à ses femmes, et son jardin, où les gazelles apprivoisées folâtraient au milieu des arbres les plus rares, prosaïquement occupé par des corps de garde, des bureaux, des magasins militaires et autres services du même genre !

Les jeunes Casteyras, peu au courant, comme on pense, des événements historiques dont la Kasbah avait été le théâtre, la traversèrent tranquillement sans s'arrêter à ces considérations philosophiques, et arrivèrent enfin à la caserne d'Orléans.

Leur ami de rencontre, qui répondait au nom harmonieux de Moulinasse, les présenta successivement dans toutes les chambrées. Partout on les reçut très cordialement ; mais personne n'avait connu leur oncle. Les plus vieux zouaves ne se souvenaient même pas de son nom. Il est vrai que le 2^e régiment n'était à la caserne d'Orléans que depuis six mois.

« Avez-vous vu a la cantine, sergent ? demanda un vieux lascar au bras tout chevronné. Si le particulier que vous cherchez a caserné ici, bien sûr que Mme Périssol pourra vous en donner des nouvelles. »

L'avis était bon, et Moulinasse s'empressa de le suivre. Seulement, il se trouva que Mme Périssol était justement descendue en ville, et qu'elle ne devait pas rentrer avant une heure.

« Eh bien, nous reviendrons dans une heure, dit le sergent. Vous la préviendrez que c'est le sergent Moulinasse, de la première du deux, qui a à lui parler.

« Et maintenant, continua le vieux troupier en se tournant vers les trois enfants, qu'est-ce que je vais faire de vous, en attendant ? Si vous n'êtes pas trop fatigués, nous pourrions aller visiter la Kasbah. C'est très curieux. »

Les enfants acceptèrent avec empressement et emboîtèrent le pas au zouave, qui, après les avoir promenés dans je ne sais combien de cours, de passages et de chambres grandes ou petites, les conduisit finalement tout en haut du donjon, sur la terrasse couverte qui est le point culminant de la Kasbah.

Le coup d'oeil que l'on a Ce cette terrasse est indescriptible. En face de vous, directement, s'étend la mer, imposante dans son immensité ; à vos pieds, la rade et la ville tout entière avec ses innombrables terrasses en gradins et ses éblouissantes murailles blanches ; à droite, à gauche, derrière vous, les collines

qui forment autour d'Alger une enceinte verdoyante, sur laquelle les maisons de campagne se détachent comme autant de points blancs.

Pendant que Jean se penchait curieusement pour regarder les dispositions intérieures des maisons mauresques, le petit François n'avait d'yeux que pour un singe de Kabylie attaché par une chaînette à un pilier, et Michel contemplait avec une respectueuse admiration de vieilles couleuvrines en bronze, dont les longs cous se penchaient dans le vide par les embrasures de la terrasse.

« Ah ! ah ! dit Moulinasse, tu regardes ces joujoux du temps jadis ? Il y en avait bien d'autres en 1830, et ce n'est pas ça qui a empêché le maréchal Bourmont d'enlever la ville en moins de temps qu'il n'en fallait alors pour aller seulement de Paris à Marseille. »

Et, comme les enfants le regardaient sans répondre :

« On ne vous a donc pas raconté, continua le sergent, comment l'armée française entra dans Alger en 1830 ? Mais c'est connu comme le loup blanc, cette histoire-là. Enfin, je vais vous dégoïser la chose, puisqu'on a oublié de vous l'apprendre. Je n'y étais pas en personne, mais c'est tout comme, attendu que mon père, Christophe Moulinasse, m'a tout conté en détail, et plutôt cent fois qu'une. Il était alors fourrier au 60e de ligne, colonel de la Villegille, de la brigade

Damrémont, de la division Loverdo. Tu vois que je n'ai rien oublié. En ce temps-là donc, c'était un certain Hussein Dey qui était comme qui dirait le roi ou l'empereur des Algériens, et un joli coco d'empereur, tu vas en juger. Un jour qu'il: s'était levé de travers, ou qu'on lui avait servi son couscoussou trop chaud, ne s'avisa-t-il pas de recevoir le consul de France, un nommé Deval, qui venait lui faire visite, comme un chien dans un jeu de quilles ! L'autre se rebiffe. Le Dey se fâche tout à fait. Les gros mots arrivent. Puis v'lan ! voilà mon animal de Dey qui flanque sur le nez du consul un bon coup du chasse-mouches qu'il avait à la main. Tu penses quelle affaire ! Un consul représente son pays tout entier; par conséquent, c'était comme si tous les Français avaient reçu le coup de chasse-mouches. Deval écrit la chose au Gouvernement, qui lui répond, courrier par courrier : « C'est bon ! Fais tes paquet et reviens illico. C'est moi que ça regarde maintenant. » Là-dessus, on envoie un superbe bâtiment, *la Provence*, commandant La Bretonnière, pour demander satisfaction à Hussein. Tu crois peut-être que cet imbécile de Dey, trop heureux de s'en tirer comme ça, va faire des excuses ? Eh bien ! pas du tout. Mon bonhomme s'entête, et, non content d'envoyer promener cavalièrement le commandant La Bretonnière, il a l'aplomb de faire tirer de tous les forts et de toutes les batteries d'Alger sur *la Provence*.

Pour le coup, c'était raide ! Tirer sur un parlemen-

taire, jamais on n'avait vu ça, même chez les sauvages. Il fallait que le particulier fût complètement fou. Il est vrai qu'on lui avait fait accroire des contes à dormir debout sur sa puissance. Ne se figurait-il pas qu'il n'avait absolument rien à craindre derrière les murs de sa Kasbah, avec les dix mille cavaliers qui formaient le plus clair de son armée et les vieux canons que tu vois là ? Son erreur ne devait pas être de longue durée. Un beau soir de juin qu'il prenait le frais, après souper, il aperçoit au loin sur la mer une voile, puis une autre, puis dix, puis vingt, puis cent, toute une flotte enfin. La mer en était couverte.

« Par la tête du Prophète ! s'écrie-t-il, qu'est-ce que c'est que ça ? »

« — Ça, invincible souverain, lui répond un de ses officiers, ça doit être ces chiens de Français qui viennent nous attaquer. »

« — Nous attaquer ! Attaquer Alger ! » reprend le Dey, et rien qu'à cette pensée le voilà qui se met à pouffer de rire !

« Naturellement les officiers, les courtisans, les eunuques, tout le monde fait chorus. C'est à qui s'esclaffera sur la témérité inouïe des Français et sur le prompt châtement qui ne pouvait manquer de leur être infligé, avec l'aide du Prophète. »

« Pourvu seulement qu'ils ne se ravisent point, au moment de débarquer ! conclut le général en chef de l'armée du Dey, qui s'appelait Ibrahim-Aga, et je

m'engage à les recevoir de telle façon qu'il n'en restera pas un seul. »

« Précisément, à ce moment même, le temps se couvre subitement, une tempête épouvantable éclate, et voilà la flotte française, une flotte magnifique, composée de cent sept grands vaisseaux et d'un nombre considérable de convoyeurs, forcée de se disperser dans toutes les directions. Tu vois d'ici la mine triomphante de mon Hussein, qui remercie chaleureusement le Prophète de l'avoir ainsi débarrassé, sans coup férir, de ses audacieux ennemis.

« Pendant ce temps-là, notre flotte, se ralliait tranquillement aux îles Baléares pour réparer ses avaries. Treize jours après, il n'y paraissait plus, et nos cent sept magnifiques vaisseaux se montraient de nouveau en vue d'Alger, défilaient en bon ordre sans s'arrêter et cinglaient sur la pointe de Sidi-Ferruch, à sept lieues et demie plus à l'est. On avait choisi Sidi-Ferruch à cause de sa plage, une plage très étendue et très commode pour un débarquement, attendu surtout qu'elle n'était commandée d'aucun côté par des hauteurs. Tu penses bien, en effet, que ce n'était point une petite affaire que de débarquer sans accident quelque chose comme trente-sept à trente-huit mille hommes, près de quatre mille chevaux et soixante-dix bouches à feu de gros calibre.

« Le plan du général Bourmont, qui commandait en chef l'armée, était de prendre à revers le massif

d'Alger et de marcher sur la ville par la voie de terre, sur laquelle aucun préparatif de défense n'avait été fait.

« Nous rencontrâmes l'ennemi en force pour la première fois à Staouéli, et nous lui passâmes sur le ventre avec la plus grande facilité. Cinq jours après, nous en faisons autant à Sidi-Khalif, et, cinq autres, jours plus tard, nous nous établissions sur le Bouzaréah, cette grosse montagne à gauche, là-bas, d'où l'on domine complètement Alger. Dès lors la partie était gagnée ; nous n'avions plus, pour en finir, qu'un dernier coup de collier à donner.

« Tu vois bien ce grand bâtiment carré à droite, sur le sommet de cette colline ? Aujourd'hui il sert de prison militaire pour les officiers ; mais, dans ce temps-là, c'était un fort qu'on appelait le Fort l'Empereur, et que l'on considérait comme imprenable. Eh bien ! devine un peu combien il fallut de temps à nos soldats pour le prendre, ce fort imprenable. Cinq heures, pas une de plus !

« Autant Hussein s'était montré arrogant tout d'abord, autant, en voyant avec quelle facilité ses invincibles cavaliers avaient été bousculés, il baissa le nez et fila doux. La prise du Fort l'Empereur acheva de lui faire perdre tout son aplomb. Aussi, lorsque le général Bourmont l'envoya sommer de se rendre à discrétion, en le menaçant de donner l'assaut à la ville le lendemain matin à cinq heures, le pauvre Dey ne fit

pas le malin et se rendit sans résister davantage. Pour la peine, on le laissa libre de s'en aller où il voudrait avec tout ce qui lui appartenait en propre, et notamment avec ses cinquante-cinq femmes et un dizaine de millions en or pour argent de poche.

« Quant à nous, en entrant dans la place, nous trouvâmes de quoi payer, et au delà, des frais de la campagne avec les quarante-huit millions que rend fermait le fameux trésor de la Kasbah, tant en boudjous et autre monnaie qu'en lingots d'or et d'argent. Depuis le débarquement de l'armée à Sidi-Ferruch jusqu'à son entrée triomphale dans la ville d'Alger, il s'était écoulé tout juste vingt et un jours. On peut dire que l'affaire avait été menée rondement, n'est-ce pas ?

« Et maintenant, conclut le sergent, que tu connais l'histoire de la prise d'Alger comme si tu y avais assisté toi-même, allons voir à la cantine si Mme Périssol est de retour. »

Le pittoresque récit du brave Moulinasse avait intéressé passionnément les trois enfants; mais ses dernières paroles les ramenèrent tout de suite à la situation, et ils s'empressèrent de retourner avec lui à la caserne d'Orléans.

Mme Périssol venait précisément de rentrer ; elle était encore tout essoufflée et s'épongeait le visage et le cou avec un grand foulard jaune. C'était une grosse femme, haute en couleur, avec des moustaches comme un homme, ce qui lui donnait l'air un peu dur.

Au premier mot du sergent Moulinasse, elle l'arrêta et, d'une voix passablement enrôlée, s'écria :

« Si j'ai connu Thomasse Casteyrasse ! Je crois bien que je l'ai connu, mon vieux Thomasse ! A preuve, sergent, que voilà sa pipe là-bas, le « Jules Gérard », à côté de la Vénus ! Il l'a laissée à la cantine, comme souvenir, en quittant le service. Aussi j'y tiens ! Je ne la donnerais pas pour tout l'or du monde ! Mais à propos de quoi me demandez-vous ça, sergent ?

— Voilà la chose. Ce sont ses neveux qui voudraient le voir !

— Ses neveux ! Mais je les connais aussi, sans mentir, à force d'en avoir entendu parler !

— Vraiment, il vous a parlé de nous ? demandèrent les enfants tout attendris.

— S'il ne m'en a pas parlé cent fois, il ne m'en a pas parlé une. Et de son frère Antoine, tué au feu pendant la guerre, et de sa belle-sœur, une femme bien courageuse et bien méritante.

— C'était notre mère ! Elle est morte ! interrompit Jean, les yeux pleins de larmes.

— Comment ! Elle est morte ? Ah ! mes pauvres mignons ! Mais fallait écrire la chose à Thomasse.

— On lui a écrit, madame.

— Alors, c'est qu'il n'aura pas reçu votre lettre. Sans ça, pour sûr qu'il n'aurait pas attendu que vous couriez après lui. Il aurait plutôt été vous chercher lui-même au village. Savez-vous où la lettre lui a été

adressée ?

— Ici, à Alger.

— C'est ça; comme voilà plus d'un, an qu'il a quitté le régiment, vous comprenez ? Il n'aura rien reçu

— Alors, madame Périssol, reprit le sergent, vous pourrez nous dire où il habite pour le quart d'heure ?

— Je le sais et je ne le sais pas. Il n'habite, pour ainsi dire, nulle part; tantôt dans un pays et tantôt dans un autre, vu que, depuis son départ du régiment, il s'est mis à chasser le lion, en attendant de savoir s'il s'en retournera dans son pays, ou s'il s'établira définitivement ici. Oui, ça l'agaçait de voir que, depuis la mort de Chassaing et de Chéret, il n'y avait plus que des indigènes pour aller à l'affût de la grosse bête. Ça l'humiliait pour l'armée. Alors, ma foi ! comme il est très fin tireur et qu'il n'a pas froid aux yeux, il s'est équipé en conséquence, il a acheté une bonne carabine à balles explosibles, et en route ! Depuis ce temps-là il court la montagne partout où des lions sont signalés ; si bien qu'on ne sait jamais où il est. La dernière fois que je l'ai vu, car jamais il ne passe par Alger sans venir me dire un petit bonjour et fumer une bonne pipe dans son « Jules Gérard », je me souviens qu'il arrivait de la province de Constantine, où il avait abattu, en une seule semaine, un beau lion et deux panthères. Vous voyez que le métier n'est pas si mauvais !

— Peuh ! fit le sergent. Risquer sa vie pour les

quarante francs de prime que vous offre le Gouvernement !

— Vous oubliez la peau, sergent. D'après ce qu'il me racontait, Thomas aurait vendu ses trois peaux pour douze cents francs à un commandant du génie, rue d'Orléans : aussi vrai que je vous le dis !

— Enfin, conclut Moulinasse, savez-vous au moins où il allait en quittant Alger ?

— Pour ça, oui. Il partait pour Tlemcen avec un ami qui lui avait assuré qu'il y avait là-bas des lions bien plus beaux que ceux de Batna et de l'Aurès. Seulement il ne devait pas y rester longtemps, son intention étant de retourner le plus tôt possible dans la province de Constantine. Je m'attends donc à le voir arriver sans crier gare un de ces matins.

Décrire la joie de Jean et de ses frères en apprenant ces bonnes nouvelles serait difficile. Cette fois, il n'y avait point d'erreur possible, c'était bien la bonne piste qu'ils tenaient ! Et, de plus, ils étaient assurés d'une cordiale réception, puisque leur oncle ne les avait pas oubliés et qu'il parlait souvent d'eux avec affection.

Après avoir remercié chaleureusement Mme Périssol et le brave sergent Moulinasse, ils se hâtèrent de regagner la rue de la Marine, pour faire part au plus vite du résultat de leurs recherches à Lefilleul et à Mme Pottel.

CHAPITRE XI

VENDONS BENITO

« Alors tu veux aller au-devant de ton oncle, à Tlemcen, au lieu de l'attendre tranquillement ici, ce qui serait peut-être plus raisonnable ? demanda Le-filleul à Jean ; mais il ne doit pas vous rester beaucoup d'argent, et dame ! tu sais ? Tlemcen, ce n'est pas précisément aussi près d'Alger que Blidah.

— C'est bien loin ?

— Dix-sept heures de chemin de fer jusqu'à Oran, et d'Oran à Tlemcen il y a encore cent quarante bons kilomètres, toute une nuit de diligence.

— Et il faudrait beaucoup d'argent ?

— Beaucoup n'est pas le mot. Avec une centaine de francs, vous en verriez la fin. Et cent francs, ça peut se trouver. On a bien trouvé l'Amérique.

— Si Benito pouvait encore nous dénicher un rouleau de pièces d'or ! dit naïvement le petit François.

— Benito ! répéta Lefilleul en réfléchissant ; peut-être !

— Comment? Que voulez-vous dire ? demanda Jean. Est-ce que vous espérez que M. Gastaldy a caché encore un autre trésor dans une de nos poches, et que Benito....

— Hélas ! non. Mais laissez-moi faire. J'ai mon idée. A propos du capitaine Gastaldy, tu lui as écrit pour le remercier, n'est-ce pas ? Et il ne t'a pas encore répondu ?

— Peut-être a-t-il déjà repris la mer.

— C'est possible. Mais revenons à notre affaire. Naturellement, tu voudrais partir bientôt pour Tlemcen ?

— Mais oui, dès demain, s'il y avait moyen !

— Demain, c'est un peu tôt. Mais que dirais-tu si je trouvais une combinaison qui vous permit de prendre, après-demain matin, le train d'Oran, et, vos places payées, d'avoir encore en poche trois ou quatre jolies pièces de vingt francs ?

— Oh ! monsieur si vous pouviez faire cela, comme je-vous serais reconnaissant !

— Je m'en vais toujours essayer. Mais ça ne dépend pas de moi seul, ça dépend de quelqu'un que je dois voir demain, et aussi de vous. Inutile, d'ailleurs, de vous en dire davantage pour le moment. Fiez-vous à moi pour mener l'affaire à bien. »

Le lendemain, vers les dix heures, le jeune archi-

tecte arriva tout joyeux chez Mme Pottel, et, appelant les enfants :

« Bonne nouvelle ! leur cria-t-il. Je crois que je le tiens, votre argent ! Seulement.... Ah ! voilà, il y a un seulement. Les pièces d'or ne viennent pas comme ça toutes seules ; il faut les gagner ou les acheter. Voyons, Michel ? je suis sûr que tu donnerais bien des choses pour retrouver votre brave homme d'oncle et vivre tranquilles avec lui au lieu de courir les routes ainsi, sans trop savoir que faire de votre temps ?

— Oh ! oui, mais c'est que je n'ai rien à donner. Enfin, si tu avais quelque chose, le donne rais-tu de bon cœur ?

— Oh ! tout de suite !

— Bien sûr ?

— Bien sûr.

— Et tu n'aurais pas de regrets ?

— Non.

— Eh bien, je connais quelqu'un qui vous donnera les cent francs qu'il vous faut pour aller à Tlemcen, et même davantage, à condition que tu lui fasses cadeau de... de ton singe.

— De Benito ! Vendre Benito, jamais ! » s'écria Michel, en saisissant tendrement dans ses bras l'animal, qui assistait à la conférence, assis gravement sur son derrière, sans paraître se douter qu'il s'agissait de son sort.

Alors Lefilleul raconta aux enfants qu'il était en

relations avec un riche Anglais nommé M. Harrisson, lequel avait la passion des animaux. Cet original habitait, à Mustapha-Supérieur, une villa, dont il avait fait une véritable ménagerie. Il y avait rassemblé non seulement des poules, des pintades, des faisans et des oiseaux de toute espèce, et jusqu'à des autruches, mais des gazelles, deux ou trois chacals, une jeune hyène privée et je ne sais combien d'autres animaux ; quant aux chiens, c'était par douzaines qu'on les comptait. Les singes seuls brillaient par leur absence, au grand regret de M. Harrisson. Bien souvent il en avait parlé à Lefilleul ; c'est ce qui avait donné l'idée à celui-ci de lui proposer d'acheter l'intéressant Benito, moyennant un bon prix. L'Anglais avait accepté la proposition avec transport, et il attendait les enfants et leur singe,

« De sorte que, si Michel se décide, conclut Lefilleul, rien ne nous empêche d'aller tout de suite à Mustapha, et, demain matin, vous pourrez prendre le train d'Oran, sans rien devoir à personne. »

Michel avait le cœur bien gros, à la pensée de se séparer de son cher Benito. Jean et Lefilleul, pour le consoler, lui démontrèrent que Benito n'en serait pas plus malheureux, bien au contraire, qu'il allait devenir un grand seigneur, vivre dans une villa magnifique, avec des animaux de toute sorte, dont il se ferait bien vite des amis.

Enfin, quand ils le virent à peu près résigné à cette

séparation nécessaire, ils l'emmenèrent avec l'infortuné Benito et François, et montèrent tous ensemble dans le tramway de Mustapha.

Tous ceux qui ont visité Alger connaissent ce curieux village bâti en amphithéâtre contre les flancs d'un coteau ; à mesure que l'on monte le long des gracieuses villas franco-mauresques dont est presque entièrement composé ce charmant faubourg de la ville blanche, la vue s'étend et se transforme ; il semble qu'on assiste à une succession non interrompue de panoramas. Mais le village de Mustapha n'est pas seulement le plus pittoresque et le plus merveilleusement situé des environs d'Alger, il en est encore le plus sain et le plus agréable à habiter. La montagne à laquelle il est adossé l'abrite complètement des vents du désert, de même qu'il est couvert, à droite et à gauche, par les collines boisées qui l'enserrent d'un demi-cercle protecteur. En revanche, il est directement exposé aux rayons du soleil, mais sans que leur ardeur, tempérée par le voisinage de la mer, devienne jamais insupportable. On le voit, tout se réunit pour faire de Mustapha le séjour le plus désirable et le plus avantageux ; aussi est-il choisi de préférence par les personnes qui viennent passer l'hiver sous le ciel clément d'Alger.

La villa de M. Harrison, l'une des plus coquettes de Mustapha, était une ancienne maison mauresque arrangée avec beaucoup de goût, de façon à répondre à toutes les exigences du confort moderne, sans avoir

rien perdu, pour cela, de son caractère original.

Lorsque Lefilleul et ses trois jeunes amis se présentèrent, M. Harrisson était dans la cour de sa villa, gravement occupé à regarder un slougui à longs poils fauves qui buvait à une délicieuse fontaine de marbre blanc. Il se leva aussitôt et vint au-devant de ses visiteurs avec ce mélange de sécheresse apparente et de réelle bonté très commun chez les Anglais. Benito fit sa conquête du premier coup, si bien qu'il en offrit immédiatement 10 livres, soit 250 francs, c'est-à-dire le double de ce qu'espérait Lefilleul.

Néanmoins, ce ne fut pas sans un cruel déchirement de cœur que Michel se sépara de son cher Benito. Il avait tenu à le porter lui-même depuis la rue de la Marine jusqu'à Mustapha, et, tout le long du trajet, il l'avait tendrement caressé, en lui glissant dans l'oreille mille propos affectueux.

De son côté, du reste, et malgré sa pétulance naturelle, le singe avait reçu les caresses de son jeune maître avec une douce mélancolie, tout à fait en situation; à voir sa mine rêveuse et les regards attendris qu'il jetait sur le pauvre Michel, on eût juré qu'il comprenait tout et qu'il prenait largement sa part du chagrin de la séparation. Ce qui ne l'empêcha pas, quelques instants plus tard, de gambader joyeusement autour de son nouveau maître, comme si le changement qui venait de se produire dans son existence n'avait, en somme, pour lui qu'une médiocre importance.

Heureusement, Michel, qui, dans l'heureuse ignorance de ses neuf ans, ne croyait pas plus à l'ingratitude des singes qu'à celle des hommes, ne se rendit que très imparfaitement compte de la vérité. Il prétendit même, en sortant de la villa de M. Harrison, que Benito lui avait promis de ne pas l'oublier, et que bien certainement il tiendrait sa promesse :

Quant à Jean, il était si heureux du magnifique résultat de leur négociation, qu'il voulait partir le jour même par le train de 1 heure 35. En vain Lefilleul essayait-il de l'en détourner en lui expliquant que cela ne les avancerait à rien, attendu qu'ils seraient forcés de s'arrêter pour coucher à mi-route, à Affreville, les trains ne marchant point la nuit. Si Mme Pottel ne s'était pas mêlée au débat, Jean serait parti quand même. Tout en se réjouissant de l'heureuse tournure que semblaient enfin prendre les petites affaires de ses jeunes pensionnaires, Mme Pottel regrettait vivement de les voir quitter Alger. Si encore l'avait été pour habiter Boufarik ou Blidah, comme il en avait été question un moment, du moins elle aurait eu fréquemment l'occasion de les revoir !

C'est qu'en effet l'excellente femme s'était peu à peu attachée aux trois petits Auvergnats, non seulement parce qu'ils étaient seuls et abandonnés à eux-mêmes, dans un âge où les enfants ont le plus grand besoin de protection, mais aussi parce qu'elle avait pu apprécier combien ils étaient doux et, complaisants,

et combien ils se montraient reconnaissants des attentions qu'on pouvait avoir pour eux.

Elle se fâcha tout rouge lorsque Jean voulut régler avec elle pour leur nourriture et leur logement, et lui remit de force dans sa poche l'argent qu'il lui tendait.

« Mais puisque nous n'avons besoin que de 100 francs ! n'est-ce pas, monsieur Lefilleul ? insistait l'enfant.

— Allons donc ! répondait Mme Pottel, est-ce qu'on a jamais trop d'argent ? Tu verras bien assez tôt le bout de tes pièces d'or, va, mon pauvre Jean. Et, d'abord, tu ne me dois rien du tout. Est-ce que vous ne vous êtes pas arrangés tous les trois pour me rendre un tas de petits services ? Pour ce que vous mangez, d'ailleurs, ça ne vaut pas la peine d'en parler ! De vraies mauviettes, quoi !

— Des mauviettes ! » protesta Jean avec vivacité ; vivacité légitime, car, en dépit de l'assertion de la charitable hôtesse, ils avaient fort bon appétit, comme nous avons eu plusieurs fois occasion de le constater.

« Surtout, continua Mme Pottel, je te recommande de bien veiller sur tes poches en chemin de fer, mon garçon. Méfie-toi des mauvaises rencontres, et surtout des Arabes, qui ont un faible pour les *douros*.

— Soyez tranquille, je ferai bien attention.

— Et tu me promets de m'écrire, dès que vous serez arrivés . Tlemcen, afin que je sache si vous avez

fait bon voyage ? »

Jean le promet et remercia la bonne hôtesse de l'intérêt maternel qu'elle ne cessait de lui témoigner, à lui et à ses frères. Maintenant, en historien véridique et impartial, il nous faut bien avouer qu'une part fort appréciable des regrets de Mme Pottel revenait directement à miss Betsie.

L'excellente femme s'était si bien habituée à la jolie perruche, qu'elle avait fini par croire qu'on ne la lui enlèverait jamais ; aussi fut-elle tout à fait désolée en apprenant que Betsie allait partir avec ses jeunes maîtres pour Tlemcen, elle n'en dormit pas de la nuit.

Jean dormit fort mal de son côté ; mais ce ne fut pas pour les mêmes motifs. Ce qui le tenait surtout éveillé, c'était la peur de laisser partir le train sans lui. Il se leva dès le point du jour et réveilla, bien avant l'heure du départ, ses frères qui dormaient à poings fermés, habitués qu'ils étaient à se reposer en toute assurance sur le chef naturel de la communauté.

« Surtout n'oublie pas de m'envoyer des nouvelles de Betsie ! »

Telle fut la dernière recommandation que Mme Pottel fit à Jean, lorsque fut arrivé le moment de la séparation.

CHAPITRE XII

AVENTURES ET BONNES FORTUNES DES
TROIS PETITS CASTEYRAS À ORAN

Il n'y a guère plus loin, en somme, d'Alger à Oran que de Paris à Nantes ; mais les chemins de fer algériens vont si lentement, les stations sont si nombreuses et les arrêts si longs, que ce trajet fort ordinaire ne demande pas moins de dix-sept heures.

Il est vrai, que nos jeunes voyageurs n'étaient pas gens à s'effrayer pour si peu, la perspective d'embrasser leur oncle au bout du voyage étant faite pour leur donner de la patience.

Aussi ne manquèrent-ils pas de plaisanter, en passant à Boufarik et à Blidah, des désillusions qu'ils étaient venus y chercher quelques semaines auparavant.

Ils envoyèrent de loin un souvenir attendri, au brave Caradec, l'hospitalier patron de l'*Étoile de la Colonie*, et se promirent d'aller lui faire visite si les

événements les ramenaient jamais du côté de Blidah. Après avoir traversé dans toute son étendue la plaine de la Mitidja, le train entra dans celle du Chéelif, qu'il suivit jusqu'à la station du Djidi-Ouia.

La vallée du Chéelif est moins cultivée et moins productive que la Mitidja. Elle est, en outre, d'un aspect plus monotone. A part les fermes qui, de, loin en loin, reposent le regard avec leur entourage de bouquets d'arbres et de prairies, le paysage est uniformément plat et couvert à perte de vue d'alfa.

C'est une espèce de sparte, aux feuilles fines, tenaces, effilées en forme de jonc et frisées légèrement à leur extrémité. Elle croît sans culture dans presque toutes les parties de l'Algérie, aussi bien dans le Sahara que dans le Tell, mais plus particulièrement dans la province d'Oran.

On ne sait pas assez à quels multiples usages cette graminée peut être appliquée. Corbeilles et coussins, paniers de toutes formes et de toutes dimensions, nattes, tapis, sandales, chaussures véritables, chapeaux, sacs et jusqu'à d'excellentes cordes, on tire tout cela et bien d'autres objets encore de l'alfa, qui par suite est devenu la base d'une industrie extrêmement importante, surtout depuis que les Européens, et plus particulièrement les Espagnols, s'en sont emparés.

Ce qui range cette plante au premier rang des éléments les plus sérieux de prospérité que notre colonie renferme dans son sein, c'est qu'avec les fibres végé-

tales qu'elle produit en grande quantité, on a réussi à faire une pâte à papier, inférieure assurément à la pâte de chiffons de chanvre et de lin, mais bien supérieure à celle fabriquée avec les substances sans nom, tirées de là paille et du bois, qui alimentent les imprimeries de la plupart de nos journaux. Le jour où l'on aura trouvé le moyen de fabriquer sur place et par des procédés à la fois pratiques et économiques la pâte à papier d'alfa, l'Algérie aura trouvé une mine inépuisable de richesses dans cette modeste graminée, répandue avec une si formidable profusion sur toute la surface de son territoire.

Comme bien on pense, les petits Casteyras n'étaient guère au courant de la question de l'alfa; aussi ne prenaient-ils qu'un intérêt médiocre au défilé monotone de ces plaines uniformément couvertes de cette végétation. La chaleur, la poussière et la fatigue aidant (n'oublions pas qu'ils s'étaient levés de fort bonne heure), leurs yeux finirent par se fermer d'eux-mêmes, pour ne s'ouvrir que lorsque le train fit son entrée en gare d'Oran-Karguentah.

Il était alors onze heures et quart, et la nuit était des plus sombres. Heureusement, un employé complaisant se chargea de conduire les enfants jusqu'à une petite auberge d'apparence assez honnête, tenue par un Espagnol, près de la porte Saint-André.

Michel et François, mal réveillés, se rendirent à peine compte de ce qui se passait ; ce fut, encore leur

aîné qui dut les déshabiller et les coucher. Quant à lui, si bonne envie qu'il eût également de reprendre son somme interrompu, il avait conservé assez de présence d'esprit pour se souvenir des conseils de Mme Pottel et glisser sous son oreiller, avant de s'endormir, le petit trésor soigneusement noué dans un coin de son mouchoir.

Aucun incident ne vint, d'ailleurs, troubler cette nuit, si laborieusement gagnée par nos jeunes héros. Le lendemain matin ils se réveillèrent frais et dispos, comme si leur long trajet de la pile en chemin de fer n'eût été qu'une simple promenade.

La première chose que fit Jean, toujours prévoyant, en quittant l'auberge, fut de s'informer de l'heure à laquelle partait là diligence de Tlemcen.

« Oh ! vous avez le temps ! lui fut-il répondu. Elle ne part qu'à quatre heures du soir. »

Ils avaient tout le temps, en effet, de se reposer et d'aller faire un tour à travers la ville.

Oran n'est pas long à visiter. Quand on a vu la Promenade de l'Étang, les forts, le port avec la rampe qui descend de la ville jusqu'aux quais, on a tout vu. De monuments, il n'y en a point l'ombre.

De loin, cependant, Oran promet davantage. Le premier aspect est pittoresque, qu'on y arrive par mer, ou de l'intérieur, par les hauteurs qui la dominant. Mais, une lois les portes dépassées, on s'aperçoit bien vite que, si Oran est aujourd'hui, au point de vue de

la prospérité commerciale, la première place de l'Algérie, elle n'en est, à beaucoup près, ni la plus intéressante, ni la plus agréable à habiter.

Comme Alger, Oran a son quartier arabe, aux maisons basses, badigeonnées en blanc et en rouge, avec une cour intérieure, ornée parfois d'une fontaine et de quelques pieds de vigne.

Les trois jeunes voyageurs, au cours de leur promenade; arrivèrent, sans s'en douter, au beau milieu de ce quartier, presque entièrement circonscrit entre les rues de Wagram et des Jardins.

Au moment où ils passaient devant une sorte d'impasse voûtée, une porte s'ouvrit soudain au fond de l'impasse, et, dans la coulée de la lumière, apparut une femme mauresque vêtue d'un éclatant costume d'intérieur et le visage découvert.

A la vue des jeunes étrangers, son premier mouvement fut de refermer la porte ; mais, rassurée sans doute, à la réflexion, par leur petite taille, elle entr'ouvrit de nouveau la porte avec précaution et les examina curieusement. C'était surtout le plumage étincelant de miss Betsie, coquettement posée à son ordinaire sur l'épaule de François, qui semblait attirer ses regards.

Un pas s'étant fait entendre derrière les enfants, la brillante apparition rentra aussitôt, et l'impasse re tomba dans l'obscurité.

Interdits, ne comprenant rien à ce qui venait de se

passer, Jean et ses frères allaient reprendre leur promenade interrompue, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau. Cette fois, ce ne fut pas la Mauresque qui se montra, mais une grande et grosse négresse, enveloppée des pieds à la tête dans un haïk à petits carreaux bleus et blancs. Elle s'approcha des enfants, en riant d'un gros rire qui découvrait ses dents blanches, et leur dit :

« Yaouled, venir ! Entrirmaison ! Entrirmaison ! »

Tout étonné de comprendre l'arabe, Jean suivit la négresse avec ses frères.

A peine la porte s'était-elle refermée derrière eux qu'à leur grande surprise, ils s'aperçurent que cette maison, extérieurement si simple et si sombre, était au contraire, à l'intérieur, d'une grande richesse et d'une rare élégance.

Un étroit corridor tournant à angle droit faisait communiquer directement l'impasse avec une petite cour carrée à ciel ouvert, entourée de plusieurs étages de galeries à colonnes de marbre ; au milieu, une jolie fontaine jaillissante, et, dans les angles, quelques bananiers et quelques palmiers dont l'épais feuillage amortissait l'ardeur du soleil.

Auprès de la fontaine, la jeune femme mauresque, aperçue tout à l'heure par les enfants, était couchée nonchalamment sur un beau tapis de couleurs éclatantes. Son costume, tout en soie, en satin et en gaze brodée d'or, était véritablement éblouissant, sans

parler des nombreux colliers de perles .qui lui descendaient sur la poitrine et des bracelets d'or et d'argent qui lui couvraient les bras.

A la vue des petits étrangers, elle se souleva sur son coude et frappa joyeusement des mains. Attirées par le bruit, d'autres femmes, non moins richement vêtues que la première, se montrèrent sur les galeries de l'étage supérieur et descendirent presque aussitôt rejoindre leur compagne ; d'autres sortirent des pièces du rez-de-chaussée, laissant apercevoir, à travers les rideaux qui servaient de portes, les parois ornées de plaques de marbre travaillé et de grands coloriages rouge et or.

De jolis enfants, somptueusement vêtus eux aussi, arrivèrent de leur côté en se bousculant bruyamment. Ce fut en un moment, du haut en bas de la maison, un chatolement d'étoffes, un tumulte joyeux, un croisement d'exclamations et de cris de surprise, au milieu desquels on entendait répéter des noms d'enfants sonores et gracieux : Yamina ! Sultana ! Kaddour ! Djemila ! Kadidja ! Aziza ! Ourida !

On devine l'ahurissement des trois petits Casteyras en se voyant entourés, pressés, étouffés presque par tout ce monde. A part la jeune Mauresque du Bois-Sacré de Blidah, ils n'avaient jamais vu de femmes arabes autrement qu'avec ces énormes enveloppes de mousseline et de calicot qui les dissimulent si complètement. Aussi avaient-ils peine à s'imaginer

que c'étaient ces mêmes personnes qu'ils voyaient maintenant avec de splendides costumes, avec ces riches ceintures en fil de soie et d'or, ces innombrables bijoux, bracelets de bras et bracelets de jambes, bagues, colliers, diadèmes en diamants plus ou moins authentiques, boucles d'oreilles à grains de corail, etc., et ces grands yeux noirs agrandis et avivés par le *koheul*, ces sourcils bien arqués, noircis à la noix de galle, et ces cous-de-pied rougis au henné.

De leur côté, les petits Arabes contemplaient les trois jeunes étrangers avec autant de ravissement que de surprise. Leurs mères elles-mêmes ne semblaient guère moins étonnées ni moins enchantées. Les femmes arabes, en effet, vivent confinées derrière les quatre murs blancs de leur maison, sans presque jamais en sortir, et ne voient rien. Ce sont de grands enfants, pour qui les moindres distractions deviennent des événements.

Miss Betsie surtout, avec son magnifique plumage, provoquait des explosions de cris de joie et des battements de mains à n'en plus finir, qui redoublèrent encore lorsque la maligne perruche, se mettant en frais de coquetterie, répondit à ces avances par deux ou trois mots arabes prononcés très distinctement.

Ali eut également sa bonne part de succès et d'admiration. Les chiens ne sont pas rares en Algérie ; mais ils se rapportent tous au même type, à celui du *slougui* ou lévrier d'Afrique, grand chien fauve

clair, à la tête allongée et à l'os frontal extrêmement saillant, ce qui lui donne quelque ressemblance avec le loup et surtout avec le chacal. Autant, chez nous, le chien est généralement fidèle, caressant et courageux, autant le chien arabe est hargneux, insociable et lâche.

On comprend donc comment le brave caniche, avec son beau poil blanc frisé et ses bons yeux doux et expressifs, n'eut pas de peine à faire la conquête de tout ce monde de femmes et d'enfants. Ce fut à qui le comblerait de sucreries, de gâteaux au miel et même de dattes, que l'intelligent et friand animal faisait disparaître avec une adresse extrême, à l'inexprimable joie de l'assistance.

Les jeunes étrangers ne furent pas oubliés et firent honneur à cette bonne aubaine; aussi l'aventure paraissait-elle leur convenir de plus en plus, et le temps s'écoulait sans qu'ils songeassent à s'en aller. Cependant, au bout d'une grande heure, Jean se rappela tout à coup que la diligence de Tlemcen devait les emmener le jour même; il se leva aussitôt et quitta la place avec ses deux frères, malgré les cris et les efforts des petits Arabes qui se pendaient désespérément après eux pour les retenir.

Deux heures après, c'est-à-dire à quatre heures précises, la diligence de Tlemcen descendait au galop les rues d'Oran, emportant dans ses flancs jaune citron nos trois héros et leur mince fortune.

CHAPITRE XIII

CE QU'ON PEUT APPELER UNE HEUREUSE
RENCONTRE

La route d'Oran à Tlemcen est large et bien entretenue, ce qui permet à la diligence de voyager la nuit, contrairement à l'usage de presque toutes les diligences de l'Algérie. Les voyageurs y gagnent d'éviter la poussière et la chaleur du jour ; mais, d'autre part, l'obscurité les empêche de jouir des beautés et des curiosités de la route. Or, les environs de Tlemcen sont célèbres par les magnifiques ruines que l'on y rencontre ; nulle part, en Algérie, on ne trouve de spécimens plus remarquables et mieux conservés de l'ancienne architecture arabe. Pour ne parler que des plus intéressants de ces spécimens, nous citerons l'admirable mosquée de Sidi Bou-Médine et son minaret légendaire, que la peinture et la photographie ont popularisés.

Tlemcen, avec ses environs, est, en effet, l'un des

coins de notre colonie les plus visités et les plus exploités par nos artistes, témoin les toiles bien connues de Fromentin, de Bellel, de Guillaumet, de Victor Hugo et du général Flogny, ce vaillant soldat qui fut en même temps un peintre de grand talent.

Jean Casteyras et ses deux frères traversèrent ce pays, peuplé de tant de souvenirs, en dormant comme des bienheureux. Comment, d'ailleurs, eussent-ils pu avoir des remords, puisque ces merveilles d'architecture et de sculpture, devant lesquelles des artistes se fussent pâchés d'admiration, demeureraient naturellement pour eux lettre morte ?

Le fracas des roues de la diligence sur le pavé du quartier Napoléon, le quartier neuf de Tlemcen, les réveilla brusquement.

Sur le conseil d'un passant, ils se rendirent immédiatement à la Poste pour avoir l'adresse de leur oncle. On ne put leur donner que des renseignements assez vagues : on savait que M. Thomas Casteyras était à Tlemcen ; mais, comme aucune lettre n'était arrivée pour lui, on ignorait où il demeurait.

Heureusement qu'en ville l'oncle Thomas était mieux connu qu'à la Poste. Dès le lendemain de son arrivée, il avait abattu presque aux portes de Tlemcen deux lions et une lionne adultes, avec sa carabine à balles explosibles ; aussi ne parlait-on que de lui et de ses prouesses. La renommée de cet autre Jules Gérard s'était même promptement étendue dans, le district.

Des exprès lui étaient envoyés de cinquante lieues à la ronde pour lui signaler une famille de lions ou de panthères, et le supplier de venir en débarrasser la contrée.

Précisément, on était venu le chercher, quelques jours avant l'arrivée de ses neveux, pour aller tuer un couple de panthères qui ravageaient le territoire du village de Franchetti, enlevant les moutons, s'attaquant même aux chevaux et aux bœufs, et menaçant très gravement la sûreté des habitants eux-mêmes.

Franchetti est un village alsacien-lorrain de création récente, établi sur l'emplacement d'un ancien caravansérail, et situé à une quarantaine de lieues de Tlemcen, sur la route de Mascara à Saïda.

Quarante lieues séparaient donc encore les pauvres enfants de leur oncle, et quarante lieues qu'il leur fallait franchir à pied, car il n'y avait aucun service de messageries entre Tlemcen et Franchetti ! Mais l'ami Jean n'hésita pas un seul instant ; il commençait à ne plus se préoccuper des obstacles et des mésaventures qu'il rencontrait sur sa route ; il allait de l'avant, quand même, avec l'assurance imperturbable de l'enfant qui ne se douté pas du danger, ou de l'homme résolu qui ne se laisse pas arrêter par lui.

Aussitôt donc qu'il eut recueilli les renseignements qui lui étaient indispensables, notre jeune héros reprit tranquillement, avec ses frères et ses deux bêtes, le cours de leur pénible odyssée. Avant de se remettre

en marche, toutefois, les petits voyageurs eurent la sage précaution de déjeuner solidement ; de plus, ils achetèrent des musettes de toile grise comme en portent les soldats en voyage ou en campagne, et les garnirent de pain et d'autres provisions. Jean n'oublia pas non plus d'emporter une bouteille qu'il fit remplir d'eau et de vin.

Le temps était superbe, et le soleil pas trop ardent ; aussi les trois enfants, pleins de courage et de bonne humeur, s'avançaient-ils d'un pas gaillard sur la route poussiéreuse qui traversait un pays à peu près inculte et absolument inhabité.

Certes, l'entreprise était hasardeuse, et, pour s'y lancer avec cette superbe intrépidité, il fallait l'inexpérience de nos jeunes imprudents. Bien des gens, d'âge mûr et de jarrets solides, eussent reculé devant la perspective de ce voyage aventureux de quarante lieues à travers une plaine à peu près nue, sans abri contre le mauvais temps ou contre l'ardeur du soleil du Midi, sans défense contre les mauvaises rencontres, sans aucun moyen de renouveler leurs provisions quand celles-ci seraient épuisées.

Mais, outre que Jean et ses frères avaient été élevés fort durement, et qu'ils étaient, par suite, assez peu sensibles aux intempéries de l'air et aux privations, ils avaient un tel désir de rencontrer le plus tôt possible leur oncle Thomas, que rien ne les aurait retenus pour hâter cette rencontre de quelques jours

ou même de quelques heures. Ils croyaient, d'ailleurs, n'avoir rien à craindre, supposant naïvement qu'ils trouveraient toujours bien, si peu habité que fût le pays, un village, une ferme, une maison isolée, où ils pourraient demander à passer la nuit, en payant, bien entendu, puisqu'ils avaient encore la poche passablement garnie.

Hélas ! ils ne devaient que trop tôt perdre leurs illusions sur ce point !

Après avoir marché quelques heures, la fatigue commençant à se faire sentir, ils s'arrêtèrent pour se reposer et dire quelques mots en même temps à leurs provisions, sous un caroubier tout poussiéreux qui bordait la route, et dont le feuillage épais formait un abri naturel contre le soleil.

Il faisait très chaud, et, après leur petite collation, les yeux des enfants se fermèrent malgré eux. Combien de temps dormirent-ils ainsi ? Toujours est-il que, lorsque Jean rouvrit les yeux, le soleil était moins ardent.

La première chose que l'enfant remarqua en se dressant sur son séant, ce fut un burnous blanc qui s'éloignait rapidement, poursuivi par les aboiements d'Ali. Il rappela son chien, et, regardant instinctivement autour de lui, il vit sa musette à quelques pas. Très inquiet, il la ramassa; elle était vide. Ses provisions, sa bouteille, tout avait disparu. Mais, chose plus grave encore, son mouchoir, dans le coin duquel

son argent était caché si soigneusement, n'avait pas échappé non plus aux recherches du maraudeur; argent et mouchoir, il avait tout emporté.

Les musettes de François et de Michel étaient seules demeurées intactes. Sans doute, en mettant la main sur le trésor des petits voyageurs, l'Arabe avait dédaigné le reste de leurs maigres provisions, et n'avait pensé qu'à s'éloigner au plus vite. Peut-être aussi le brave Ali, réveillé, s'était-il jeté sur lui et l'avait-il empêché d'achever sa vilaine besogne.

Jean demeura quelques instants abasourdi par cette épreuve inattendue. Qu'allait-il faire maintenant, sans argent, sans provisions suffisantes ? Un instant il eut la pensée de retourner à Tlemcen et d'y attendre l'oncle Thomas. C'était sans doute le parti le plus raisonnable qu'il pût prendre; mais les Auvergnats sont entêtés, de sorte que, le premier moment de découragement passé, notre ami Jean reprit toute son énergie et résolut de continuer son voyage, s'en remettant, pour, le reste, à sa bonne étoile. Il se réserva seulement de ne plus s'endormir ainsi sur la grande route, crainte d'une nouvelle aventure.

Pour ne pas effrayer inutilement ses deux frères, il ne voulut rien leur apprendre de ce qui s'était passé et se contenta de leur dire, en les réveillant, que le moment était venu de se remettre en route.

Le brave enfant avait raison, au surplus, de compter sur sa bonne étoile. Heureusement pour la morale

en général, et pour la sensibilité des lecteurs de cette véridique histoire en particulier, s'il est un Dieu pour les ivrognes, comme l'assure un proverbe bien connu, il en est un aussi, un autre sans doute, pour les enfants honnêtes et courageux.

Une heure, en effet, après cette sieste malencontreuse qui avait eu de si désastreuses conséquences, ils entendirent soudain derrière eux les roues d'une petite voiture qui arrivait à fond de train dans un nuage de poussière.

Jean fit ranger prudemment ses frères sur le bord de la route et salua poliment le voyageur. Celui-ci, un homme encore jeune et coiffé d'un képi de toile grise avec un couvre-nuque, rendit à Jean son salut et jeta un regard tout surpris sur cette petite caravane, qu'il était loin sans doute de s'attendre à rencontrer en un pareil endroit ; puis, tirant sur ses guides pour arrêter son cheval, il se retourna et cria aux enfants :

« Que diable faites-vous par ici avec votre perroquet et votre chien ? Et ont pouvez-vous bien aller ? Nous allons à Franchetti, monsieur, répondit Jean d'une voix tranquille.

— Comment ! vous allez à Franchetti comme ça, à pied ?

— Dame ! monsieur, répondit l'enfant avec bonne humeur, il est certain que nous aimerions mieux y aller autrement, dans une jolie voiture comme la vôtre ; ce serait plus agréable et surtout moins fatigant.

— Eh bien, je vais à Saïda, du même côté que vous, dit le voyageur conquis par la bonne grâce et par la gaieté de Jean; si vous voulez monter avec moi, nous voyagerons de compagnie. Vous ne devez pas être bien lourds à vous trois, et ma jument ne s'apercevra pas seulement de la surcharge. »

L'offre était si cordialement faite, la physionomie du voyageur respirait si clairement la franchise et la loyauté, que Jean n'hésita pas à accepter, non sans remercier chaleureusement le bienveillant inconnu.

La connaissance fut bientôt faite. M. Henri Belhomme était attaché, comme ingénieur, à la compagnie du chemin de fer d'Arzew à Saïda pour l'exploitation de l'alfa du Haut-Plateau entre Saïda et Géryville. Il avait profité de quelques jours de congé pour aller visiter Tlemcen, et regagnait son poste. Jean, de son côté, mit l'ingénieur au courant de sa situation et de celle de ses frères avec une simplicité et une émotion qui achevèrent de lui gagner les sympathies de celui-ci.

Dès lors, le voyage parut délicieux aux enfants. Confortablement installés sur les coussins d'une voiture suspendue, qui filait comme le vent, ils écoutaient M. Belhomme leur parler du pays qu'ils traversaient, ou de l'alfa, de son mode d'exploitation, des usages auxquels il était employé, etc.

A la tombée de la nuit, on arriva sans autre incident à Daya, chez les Ouled-Sidi-Ali-Beni-Youb, où M. Belhomme avait projeté de s'arrêter pour souper

et passer la nuit. Le petit François était si ravi qu'il se déclara tout prêt à continuer le voyage jusqu'au lendemain matin.

Daya (la Mare), ou Sidi-Bel-Kheradji, comme l'appellent encore les Arabes, est un simple poste militaire établi au milieu d'une forêt de chênes et de pins, à la tête des eaux de l'Habsa, et à mi-chemin de Tlemcen et de Saïda. Elle n'a qu'une rue, étroite et raboteuse, et, en dehors de la garnison, ne compte guère plus d'une vingtaine d'habitants.

Mais à Daya, comme sur tous les points de l'Algérie, les lois de l'hospitalité sont toujours en grand honneur, et M. Belhomme n'eut pas de peine à trouver, pour ses compagnons et pour lui, bon gîte et bon souper.

Malgré sa vaillante contenance, le petit François s'endormit après la soupe. Il fallut remporter dans son lit, où il ne fit qu'un somme jusqu'au lendemain matin. Encore fut-on obligé de le secouer longtemps avant qu'il se décidât à ouvrir les yeux.

Il était encore de bonne heure, il est vrai; mais M. Belhomme tenait à rentrer le soir même à Saïda, où il était attendu, et l'étape était longue.

L'air vif du matin acheva de réveiller François, qui donna bientôt libre cours à sa pétulance naturelle. Betsie, grisée sans doute aussi par la rapidité de la course, lui fournit la réplique avec une telle volubilité que, par discrétion, Jean voulut lui imposer silence,

ainsi qu'à son frère.

« Bah ! dit l'ingénieur, laisse-les faire tous les deux. On a si peu d'occasions de voir des enfants à Saïda ! Ça me rappelle un petit neveu à moi qui vit dans le nord de la France et que je n'ai pas vu depuis une éternité. Quant à sa perruche, elle fait mon bonheur. »

A midi, on s'arrêta chez les Ouled-Daoud, à l'entrée d'un *Ksour* situé fort pittoresquement sur les bords d'un petit cours d'eau, nommé l'Oued Bou-Schagara. Bien de plus misérable que ce Ksour, composé d'une quinzaine de gourbis sales et tombant en ruines. Si M. Belhomme n'avait pas eu la bonne inspiration de garnir, le matin à Daya, la caisse de sa voiture de quelques provisions, nos voyageurs eussent couru grand risque de déjeuner par cœur. Ce ne fut même pas sans peine qu'ils purent se procurer un peu d'eau saumâtre, qu'ils partagèrent fraternellement avec la jument.

Par bonheur, l'endroit où ils avaient fait halte était flanqué d'un gros bouquet de genévriers, à l'ombre desquels ils purent déjeuner et ensuite faire la sieste, cette détente du corps et de l'esprit aussi indispensable à l'homme qu'aux animaux sous ce climat dévorant.

Bien qu'il n'eût plus rien à craindre cette fois, la présence d'un homme d'apparence vigoureuse et résolue comme M. Belhomme pouvant suffire à tenir en respect les maraudeurs les plus audacieux, Jean ne

dormit que d'un œil ; à chaque instant, il se réveillait en sursaut, croyant entendre autour de lui quelque bruit suspect. Mais il ne se passa rien d'extraordinaire en réalité, et bientôt M. Belhomme, voyant tout son monde, hommes et bêtes, suffisamment reposé, donna le signal du départ.

« Comment s'appelle cet endroit-là? demanda Jean, au moment où la voiture dépassait le dernier gourbi du *Ksour*.

— Aïn-Schagara.

— Le drôle de nom ! dit Michel.

— Cela veut dire la source, ou la fontaine, de Schagara. *Aïn* est un mot arabe qui signifie fontaine. L'eau est si rare en ce pays, et par conséquent si précieuse, que, partout où l'on découvre une source, on voit un village s'établir. C'est pour cela que tant de noms de villages commencent par ce mot Aïn. D'autres empruntent leur nom à une autre circonstance du même genre, à leur situation, à leur configuration ou à leur voisinage. Franchetti, où vous allez, s'appelait, il n'y a pas longtemps, *Dra-el-Ramel*, c'est-à-dire le mamelon, le contrefort des sables. On l'a débaptisé après la guerre de 1870, en l'honneur d'un brave officier tué d'un éclat d'obus sous les murs de Paris. »

Ces paroles rappelèrent à jeu son père, mort, lui aussi, pour la patrie pendant cette guerre désastreuse de 1870.

Heureusement, M. Belhomme, s'apercevant de

sa tristesse, parla d'autre chose, et le sourire reparut bientôt sur les lèvres de l'enfant.

Le reste du voyage se passa fort tranquillement. Vers les sept heures du soir on arriva, sans autre incident, à l'entrée d'un chemin de traverse, où l'ingénieur s'arrêta. Il avait poussé la complaisance jusqu'à faire un crochet assez long pour se rapprocher le plus possible de Franchetti.

« Maintenant, dit-il aux enfants, je vais vous quitter. Vous n'avez plus qu'un kilomètre à faire, par le chemin que vous voyez, pour arriver à Franchetti. Je vous accompagnerais bien jusqu'au bout ; mais ce chemin est si mauvais que j'aurais peur d'y briser les ressorts de ma voiture. Du reste, il n'y a pas moyen de se perdre. Vous n'avez qu'à marcher toujours tout droit, dans cinq minutes vous apercevrez les premières maisons du village. Allons ! bon voyage, les amis, et à bientôt, si vous devez rester quelque temps dans le pays. »

Jean et ses frères remercièrent chaleureusement l'aimable voyageur. Ils le regardèrent s'éloigner dans la direction de Saïda, puis ils s'engagèrent dans le chemin que M. Belhomme leur avait indiqué. Moins d'un quart d'heure après, ils apercevaient un bouquet d'arbres, et, derrière, quelques toits de maisons. C'était Franchetti.

CHAPITRE XIV

LE PARADIS SUR LA TERRE... AFRICAINE

Le soleil se couchait au moment où nos voyageurs faisaient leur entrée dans la principale rue du village. Toutefois, l'obscurité n'était pas encore assez complète pour qu'ils ne pussent distinguer l'aspect confortable et coquet à la fois des maisons. Au lieu des misérables masures des gourbis de boue et d'herbes pétries, qu'ils avaient vus à Daïa et à Aïn-Schagara, ils furent tout joyeux de trouver de très jolies habitations, gaies et pimpantes, avec des toits couverts en tuiles et une façade tapissée de plantes grimpantes. Un jardinet, planté de bambous, d'oliviers, de palmiers, encadrait chacune de ces maisons et la séparait de sa voisine.

Tout avait un air d'aisance et de paix si rassurant que Jean, ne sachant à qui s'adresser pour avoir des nouvelles de son oncle, prit soudain confiance et

poussa sans hésiter la première barrière qui se présenta devant lui.

« Il est impossible, se disait-il, que les personnes qui habitent ces jolies maisons ne soient pas de braves gens. »

Et, de fait, quoiqu'il ne fût pas grand clerc, l'ami Jean avait raison. Il est bien rare qu'au bout d'un certain temps les hommes et les choses ne se mettent pas d'accord, et que nos mœurs, nos habitudes de corps et d'esprit ne finissent pas par se refléter, par s'imprimer sur le toit où nous vivons.

La barrière franchie ; les trois enfants n'eurent que quelques pas à faire pour se trouver devant la porte de la maison ; elle était ouverte, et, du seuil, on pouvait embrasser d'un coup d'œil l'intérieur d'une vaste pièce, qui tenait à la fois de la salle à manger et de la cuisine.

C'était précisément l'heure du souper, et tout le personnel de l'exploitation se trouvait assis autour d'une longue table chargée de plats et de bouteilles. Au milieu, un grand vieillard, le maître fermier sans doute, plongeait la cuiller dans les flancs d'une énorme soupière et remplissait les assiettes. En face de lui, une femme d'un certain âge, sa femme évidemment ; à ses côtés, ses garçons, ses filles et leurs enfants, une légion de gamins et de gamines où tous les âges étaient représentés ; puis, aux bas bouts de la table, les gens, les domestiques, garçons de ferme, servantes, bergers, etc.

L'aspect patriarcal de ce tableau de famille acheva de rassurer les jeunes voyageurs, en même temps que le parfum appétissant du potage venait chatouiller agréablement leurs narines. Le déjeuner d'Aïn-Schagara était fort loin, et la vue de tout ce monde en train de souper avec appétit était faite pour le leur rappeler.

Ce fut le maître de la maison qui les aperçut le premier, au moment même où ils se décidaient à entrer dans la grande salle.

« Quels sont ces enfants? » dit-il.

Et, comme les petits Casteyras, intimidés par tous les yeux qui s'étaient immédiatement tournés de leur côté, n'osaient plus avancer :

« Mais, approchez donc, mes petits amis, et soyez les bienvenus. Si c'est l'odeur de la soupe qui vous attire, il y a de la place autour de la table, et la soupière n'est pas encore vide. »

La voix du fermier, quoique un peu grave, avait un tel accent de bonté que Jean et ses frères sentirent soudain leur timidité disparaître.

« Je vous remercie, monsieur, dit Jean en s'approchant. Ce n'est pas pour cela que nous avons eu l'idée d'entrer chez vous, mais pour vous demander si vous saviez où nous pourrions trouver M. Thomas Casteyras.

— Vous ne pouviez pas mieux vous adresser, car c'est ici qu'habite mon brave ami Casteyras, s'écria le fermier. Voilà huit jours que Casteyras est chez

moi ; si vous ne le voyez pas assis à table avec nous, c'est qu'il est parti ce matin pour la montagne. Il va peut-être rentrer dans un instant, à moins que le brigand de lion dont il a juré de nous débarrasser ne lui fasse passer la nuit à l'affût. En tout cas, il reviendra demain matin. Si vous avez à lui parler, vous êtes sûrs de le trouver à la première heure. Mais, puisque vous voilà et que vous vous annoncez sous le patronage de notre excellent ami, mangez la soupe avec nous ; ça lui donnera peut-être le temps d'arriver. »

Les enfants ayant accepté, sans se faire prier davantage, l'offre cordiale du fermier, celui-ci leur fit passer trois grandes assiettées de potage fumant, qu'ils attaquèrent avec un appétit réjouissant à voir.

L'hospitalité, nous avons déjà eu occasion de le constater, est de tradition chez nos colons algériens ; leur porte s'ouvre toujours volontiers devant l'étranger qui vient y frapper. Mais le brave fermier de Franchetti, chez qui les petits Casteyras avaient eu l'heureuse inspiration d'entrer, était d'autant plus charitable qu'il avait connu dans sa jeunesse la misère et les privations.

Quand il apprit, en outre, que les petits voyageurs étaient les propres neveux de Thomas Casteyras, il leur fit fête et envoya chercher à la cave quelques bouteilles de muscat pour boire à leur bienvenue. Après le dîner, la fermière s'empara d'eux et les installa dans une bonne chambre, à côté de celle où leur

oncle couchait lui-même.

« Comme cela, dit-elle, quand M. Casteyras rentrera, vous serez tout portés pour l'embrasser. »

Michel et François, chez qui le sommeil ne perdait jamais ses droits, ne tardèrent pas à s'endormir. Quant à Jean, l'idée que son oncle pouvait arriver d'un moment à l'autre le tint fort longtemps éveillé. Chaque fois qu'une porte se fermait dans la maison ou qu'un chien aboyait, il se dressait sur son lit, croyant voir entrer son oncle. Ce ne fut qu'à une heure très avancée de la nuit que, la fatigue prenant le dessus, ses yeux se fermèrent malgré lui.

Il les rouvrit au petit jour, et sa première pensée fut encore pour son oncle. Sûrement celui-ci avait dû arriver pendant qu'il dormait et il n'avait pas voulu les réveiller. L'enfant se demanda s'il devait lui-même attendre le réveil de son oncle, qui ne serait sans doute pas fâché de dormir la grasse matinée après ses courses dans la montagne, ou bien s'il ne vaudrait pas mieux aller l'embrasser tout de suite. Peut être, d'ailleurs, était-il déjà sur pied et n'attendait-il, pour se montrer, qu'un signe de vie chez ses neveux. La pensée qu'une simple cloison le séparait de cet oncle, qu'il était venu chercher de si loin, donnait la fièvre à notre jeune héros. Enfin, n'y tenant plus, il se leva avec précaution et s'habilla; puis il sortit et frappa doucement à la porte de la chambre voisine, en disant :

« Êtes-vous réveillé, mon oncle ? c'est moi, Jean,

votre neveu, qui voudrais bien vous embrasser. »

Point de réponse ! Jean frappa un peu plus fort, ensuite il tourna la clef qui avait été laissée dans la serrure et poussa la porte.

Personne ! La chambre était vide. Le lit n'avait même pas été défait !

Le pauvre Jean, tout attristé, regagna sa chambre et trouva Michel et François en train de se demander où il était passé.

« Notre oncle n'est pas rentré, leur dit-il, mais il rentrera sans doute ce matin. »

Cependant, bien qu'il fût grand jour, tout le monde semblait encore dormir dans la maison ; on n'entendait aucun bruit. Jean, assez surpris, après avoir attendu encore un peu, se décida à descendre pour avoir la raison de ce silence prolongé. Mais ce fut en vain qu'il parcourut la maison ; il ne rencontra personne. Enfin, dans la cuisine, une vieille servante presque impotente lui apprit que tout le monde était aux champs depuis longtemps.

Il remonta chercher ses frères et les aida à s'habiller; cela fait, tous les trois descendirent pour aller rejoindre le fermier, qu'ils trouvèrent occupé à charger lui-même une voiture de foin, malgré son âge.

« Ah ! ah ! déjà levés ! leur cria celui-ci, d'une voix pleine de bonne humeur. Avez-vous bien dormi ? Vous vous attendiez à trouver votre oncle ce matin au pied de votre lit ? Mais rassurez-vous, il ne peut tarder

maintenant. Il aura été retenu sans doute par son affût. Avec messieurs les lions, on ne sait jamais quand on aura fini. Mais, j'y pense, gageons que la vieille Thérèse vous a laissés partir sans vous avoir fait manger un morceau. Attendez-moi, je suis à vous dans une minute. Il faut, d'ailleurs, que je rentre à la maison. Voilà qu'il est dix heures, et nous avons ce matin une séance du Conseil municipal ! Vous devez mourir de faim. Nous ne dînons qu'à midi ; à votre âge, on n'attend pas volontiers si longtemps que ça ! »

Malgré leurs protestations, les enfants durent céder et suivre l'hospitalier fermier, qui leur expliqua chemin faisant les progrès qu'il était en train d'appliquer à ses cultures, et ceux qu'il méditait encore.

Le village de Franchetti est, d'ailleurs, dans des conditions exceptionnellement favorables. Il est situé presque à égale distance de deux cours d'eau qui ne tarissent jamais, le Dra-et-Ramel et l'Oued Soueg ou Meniarin, un affluent de l'Oued Taria. Une belle route de vingt-deux kilomètres, tracée le long de l'Oued Soueg, le relie à Saïda, centre important qui offre un débouché rapide et facile aux produits du village, sans parler du marché arabe qui s'y tient tous les lundis. Franchetti est, en outre, une des stations du chemin de fer d'Arzew à Saïda.

Une autre raison de la prospérité de cet heureux village, c'est que, contrairement à beaucoup d'autres, il est habité peu à près exclusivement par des cultivateurs

expérimentés qui n'avaient jamais fait que de la culture, chose précieuse pour un village de nouvelle création.

Le climat est très salubre, et la santé générale excellente. Cet exemple peut même être signalé à ceux qui ne croient pas à la possibilité d'acclimater en Algérie les individus du nord de la France. Quelques colons de Franchetti se sont mariés à des femmes espagnoles ; les enfants nés de ces unions entre deux races tout à fait dissemblables sont généralement aussi beaux que vigoureux.

Le fermier donnait ces explications à Jean avec une pointe d'orgueil bien légitime

« Aujourd'hui, tout marche comme sur des roulettes, et c'est vraiment un pays admirable que le nôtre. Mais si tu étais venu ici avec nous en 1873, tu ne t'y reconnaîtrais plus. Les commencements ont été diablement durs. Rien n'était prêt pour nous recevoir quand nous sommes arrivés, et nous avons dû coucher sous la tente pendant plusieurs nuits, en plein hiver, avant d'avoir eu le temps de nous construire des gourbis avec de la boue séchée et des toits en *diss*. Le *diss* est une espèce de chanvre qui préserve assez bien du soleil ; mais la pluie le traverse très aisément. Aussi tu peux juger de ce que nous avons souffert pendant le mauvais temps. Il ne fallut pas moins d'un an avant que nous pussions nous loger enfin dans de vraies maisons en briques et en pierres, avec de bons toits

toitscouverts en tuiles. Et puis il n'y avait point de routes. Tout le monde s'y mit avec courage, car nous comprenions l'urgence et la nécessité de ce premier travail, et personne ne marchandait son temps ni sa peine. Nous n'étions pas de ceux, du reste, qui veulent tout avoir sans se donner de mal. On avait mis à notre disposition les denrées et les outils de première nécessité, des vêtements, des couvertures, puis des semences, des charrues, des ustensiles de toute sorte ; en outre, les huit premiers mois, on nous avait fourni gratuitement des vivres en quantité à peu près suffisante. Notre route achevée, on nous prêta encore les attelages de bœufs nécessaires pour défricher nos terres, les retourner et les emblaver. Nous nous chargeâmes du reste, et tu vois si nous avons réussi. Les soixante-six familles qui sont venues s'installer ici depuis 1873 ont aujourd'hui leur maison, comme j'ai la mienne, avec un jardin, un lot de terre de dix hectares à proximité du village et un autre lot de trente hectares situé un peu plus loin. Nous avons notre mairie, notre église, notre maison d'école : un médecin est venu s'établir l'année dernière, avec un pharmacien. Enfin il ne nous manque rien. Nous avons jusqu'à une petite bibliothèque rurale fort bien garnie de livres, grâce à la Société Franklin. Bref, quoique Franchetti soit à plus de cinq cents lieues de notre pays natal, nous nous sentons en France ici, et nous ne demandons plus qu'une chose, c'est que nos enfants soient

aussi heureux que nous le sommes nous-mêmes.

— Ah ! monsieur, c'est le paradis sur la terre !

— Eh bien ! continua le fermier, il faut demander à ton oncle de se fixer avec vous à Franchetti.

— Ah ! si mon oncle voulait ! s'écria Jean.

— Eh bien, nous tâcherons d'arranger cette affaire-là avec Casteyras. Il doit commencer à en avoir assez de courir ainsi perpétuellement les grands chemins. Mais nous voici arrivés. Théréson, Théréson ! Allons ! vite, quelque chose à manger pour ces enfants-là, en attendant le déjeuner. Du pain, des œufs, du fromage, ce que vous avez. Vous voyez bien qu'ils meurent de faim, les pauvres petits !

— Voilà, voilà, monsieur ! Dans un instant, répondit la vieille servante, en se levant péniblement, puis elle ajouta :

— Il y a une lettre pour vous. C'est le père Nicolet qui vient de l'apporter.

— Une lettre ? Où ça ? Ah ! la voici. Tiens ! Qu'est-ce que cela veut dire ? C'est de Casteyras.

— De mon oncle ?

— Oui, pourquoi diable m'écrit-il, pendant que nous l'attendons ? « Mon cher Heilbronner, le capitaine Andrieux, que j'ai rencontré ce matin, m'emmène à Perrégaux, où nous prendrons le train d'Alger, pour filer ensuite sur Batna. Il paraît qu'on a vu la semaine passée, du côté de Lambessa, un vieux lion noir qu'on entend rugir la nuit de l'hôtel de la Subdivision. C'est

une occasion qu'il est impossible de laisser échapper. Un lion noir ! pensez donc ! On n'en rencontre pas tous les jours en Algérie. Dès que nous en aurons fini avec ce gros personnage, c'est-à-dire dans une quinzaine de jours au plus tard, je reprends le train bien vite pour venir dégager ma parole et dire un mot à votre lion à vous. A bientôt donc et bonjour à tout votre monde ! Votre vieil ami, Thomas Casteyras. » Voilà qui est contrariant ! continua le fermier en repliant la lettre. Je me faisais déjà une joie de voir sa surprise et son bonheur en vous trouvant installés à la maison ! Enfin, c'est un petit malheur. Mais vous ne mangez pas, les enfants ?

— Je n'ai plus faim ! répondit Jean, à qui cette nouvelle déconvenue avait coupé brusquement l'appétit.

— Bah ! bah ! pourquoi vous désoler ? Quinze jours sont bientôt passés. D'ailleurs, je vais écrire à Casteyras que vous êtes ici. Ça le fera certainement revenir encore plus vite.

— Ce n'est pas la peine de lui écrire. Il vaut mieux que nous allions le rejoindre.

— A quoi bon ?

— Mais si mon oncle change d'avis ? S'il ne tue pas ce lion noir si vite qu'il le croit, ou même s'il...

— Mais tu ne songes pas que, d'ici à Batna, il n'y a pas moins de trois jours de marche, et sans s'arrêter encore ! »

Le fermier eut beau insister, Jean tint bon et n'en voulut point démordre.

M. Heilbronner, à demi fâché, à demi attendri par l'entêtement et le courage de l'enfant, céda à la fin. Il fit même plus : il bourra sa musette et celle de ses frères de provisions pour la route, et, sans leur demander s'ils avaient de l'argent ou non, il leur paya leurs places en chemin de fer pour Perrégaux et pour Alger.

« C'est bon ! c'est bon ! dit-il à Jean, qui le remerciait les larmes aux yeux. Ton oncle me rendra ça plus tard. Je lui en dois bien d'autres ! »

CHAPITRE XV

LES LOTERIES ONT QUELQUEFOIS DU BON

Quelqu'un qui fut bien surpris, et encore plus heureux, le lendemain matin, en voyant entrer les trois petits Casteyras, escortés d'Ali et de la sémillante Betsie, ce fut Mme Pottel. Il fallut que Jean lui raconta par le détail tout ce qui leur était arrivé.

« Et maintenant, qu'est-ce que tu vas faire ? lui demanda-t-elle, lorsqu'il eut terminé son récit.

— Aller à Batna retrouver notre oncle.

— Mais puisque tu t'es laissé, voler tout ton argent, mon pauvre garçon!

— C'est vrai, répondit Jean. Mais nous avons bien trouvé de quoi aller à Tlemcen. Nous trouverons peut-être encore de quoi aller à Batna.

— Ce n'est pas la même chose ! » dit Mme Pottel, stupéfaite de la confiance de l'enfant.

Celui-ci avait ses raisons pour ne pas trop désespérer de l'avenir. Voici, en effet, ce qui s'était passé

en chemin de fer. Comme Jean se tourmentait à la pensée qu'il ne lui restait aucun argent en poche pour aller rejoindre leur oncle, le petit François avait eu un mouvement véritablement héroïque.

« Puisque M. Harrisson nous a acheté Benito, s'était-il écrié d'une voix entrecoupée par l'émotion, peut-être voudra t-il aussi nous acheter Betsie.

— Tu consentirais ?...

— Puisqu'il n'y a pas d'autre moyen ! » avait répondu François en sanglotant.

C'était, hélas ! la seule ressource qui restât aux enfants. Aussi, après réflexion, Jean avait-il accepté l'offre de son frère. C'est pour cela qu'il n'avait pas hésité à se présenter de nouveau chez Mme Pottel, assuré qu'il était de ne pas rester à sa charge. Seulement, connaissant l'affection, que la bonne dame portait à la jolie perruche, il prévoyait le chagrin qu'elle aurait en la voyant devenir la propriété d'un inconnu.

Jean ne se trompait pas. En apprenant le sort réservé à Miss Betsie, Mme Pottel poussa les hauts cris.

« Quel malheur que je ne sois pas assez riche pour l'acheter moi-même ! ne cessait-elle de répéter. Nous nous entendions si bien ensemble ! Tandis que chez votre M. Harrisson, qui sait comment elle sera traitée ? Tenez ! plutôt que de la savoir malheureuse, chez des gens qui ne l'aimeront pas, je préférerais la voir morte. »

Lefilleul s'étant montré sur ces entrefaites, on le mit au courant de la situation. Il ne put que donner raison aux enfants; mais, touché du désespoir de la bonne hôtesse, il chercha dans sa cervelle imaginative un moyen de tout concilier.

« Vous ne pouvez, dans tous les cas, partir avant demain matin, dit-il à Jean. Nous avons donc toute la journée pour nous retourner. Si, d'ici ce soir, nous n'avons rien trouvé de mieux, eh bien, il sera toujours temps d'aller voir M. Harrisson après dîner.

Mais, monsieur Lefilleul...

— Laisse-moi faire, mon ami Jean, et ne t'inquiète de rien. »

Là-dessus, l'architecte s'en alla à ses affaires et ne reparut plus qu'à l'heure du dîner.

Quand il entra dans la salle à manger, tous les habitués s'y trouvaient déjà, sauf les petits Casteyras. Lefilleul en profita pour faire part à ses amis de ce qui se passait et leur communiquer la combinaison qu'il avait imaginée en vue de procurer aux jeunes Auvergnats l'argent dont ils avaient besoin, sans plonger Mme Pottel dans la désolation; ladite communication fut acclamée, et les commentaires allaient leur train lorsque Jean arriva avec ses frères.

On fit aux trois enfants un accueil chaleureux, en les félicitant de leur énergie et de leur courage, et en leur prédisant la fin très prochaine de toutes leurs aventures. Très touché de cette réception bienveillante,

Jean ne laissait pas cependant d'être assez inquiet du silence de Lefilleul. De temps en temps il levait sur lui des regards interrogateurs, comme pour lui rappeler sa promesse ; mais on eût dit que le jeune architecte se faisait un jeu de ne pas comprendre ce que lui voulait le pauvre enfant, et celui-ci, intimidé, n'osait insister. Et pourtant, s'il eût été moins préoccupé, les regards significatifs que Lefilleul échangeait avec ses camarades, et la gaieté extraordinaire de tous ces braves jeunes gens, eussent pu lui donner à penser.

Le dessert fut apporté, puis le café. Quelques instants encore et chacun allait tirer de son côté. De plus en plus inquiet, le pauvre Jean se tournait et se retournait sur sa chaise, lançant des coups d'œil désespérés du côté de l'architecte, très absorbé par une discussion sur des ruines romaines récemment découvertes dans les environs de Cherchell. Enfin, au moment où, le café expédié, chacun faisait mine de se retirer, Lefilleul demanda la parole et dit à la servante d'une voix solennelle

« Marie, allez dire à la patronne que nous avons à lui faire une communication de la plus haute importance. »

La servante regarda le jeune homme d'un air ahuri et sortit en éclatant de rire. Un instant après, Mme Pottel entra, le front chargé de nuages.

« Qu'est-ce que c'est encore ? grommela-t-elle avec humeur. Vous savez ? je ne suis pas en train de

rire ce soir. Si ce que vous avez à me dire n'est pas sérieux, j'aime autant m'en retourner tout de suite.

— Pas sérieux ! s'écria Lefilleul avec un air tout à fait scandalisé. Mais c'est on ne peut plus sérieux. au contraire !

— Alors dépêchez-vous.

— Madame Pottel, Votre aimable et vénérable hôtesse, continua le jeune fou en redoublant de solennité, faites-nous la grâce de nous dire, je vous prie, ce que vous pensez en général des jeux de hasard et, en particulier, des loteries.

— C'est pour me raconter ces balivernes que vous me dérangez ?

— Balivernes !... Madame Pottel, j'ai l'honneur de vous répéter que jamais je n'ai parlé plus sérieusement.

— Enfin, où voulez-vous en venir ? demanda la brave femme, impressionnée malgré elle par l'aplomb imperturbable de son bourreau. « C'est vrai ! avec vous, on ne sait jamais si l'on doit rire ou se fâcher.

— Veuillez répondre à ma question, je vous prie.

— Votre question ? Quelle question ? Ah ! les loteries ! Vous voulez savoir ce que je pense des loteries ? Eh bien, je pense que ce sont des inventions abominables, qui vous font rêver monts et merveilles pour vous donner, en définitive, quoi ? Rien du tout.

— Allons ! Je vois d'ici que ce n'est pas vous qui avez gagné le gros lot à la loterie du lingot d'or !

— Moi ! je n'ai jamais rien gagné.

— Tout s'explique, et, naturellement, vous ne voulez plus en entendre parler ?

— Naturellement, comme vous dites. Quand on m'y reprendra, il fera chaud.

— Ah ! voilà qui est contrariant.

— Pourquoi cela ? Je vous demande un peu qu'est-ce ça peut vous faire.

— A moi ? rien du tout.

— Eh bien, alors ?

— Voilà. C'est que ces messieurs et moi, nous avons pensé à une chose... mais n'en parlons plus, puisque c'est impossible.

— Quelle chose ?

— A quoi bon, puisque nous y renonçons ?

— Dites toujours.

— Il n'y avait pourtant pas grand mal à cela. D'ailleurs, nous ne forcions personne. Chacun était libre de donner son argent ou de le garder.

— Qu'est-ce que vous racontez là ? Je veux être pendue si je comprends un mot à toutes vos histoires.

— Eh bien ! puisque vous tenez à le savoir, nous voulions organiser, oh ! entre nous seulement, une petite loterie. Chacun aurait mis...

— Et pour gagner quoi, s'il vous plait ?

— Ah ! ah ! voilà que la curiosité vous prend. Attention ! c'est le premier pas, et, vous savez ? il n'y a que le premier pas qui coûte !

— Allons donc ! Je m'en moque pas mal de votre loterie.

— Eh ! eh ! peut-être changerez-vous d'avis tout à l'heure, quand vous saurez quel est le gros lot.

— Vous ne me connaissez pas ! Tenez, la meilleure preuve que tout ce que vous pouvez dire ou rien pour moi c'est la même chose, c'est que je m'en retourne à ma cuisine. »

En disant cela, Mme Pottel se rapprocha de la porte. Lefilleul la laissa s'éloigner sans rien dire ; puis, lorsqu'elle eut mis la main sur le bouton de la porte, il laissa tomber ces mots d'un air détaché :

« Allons ! Il était dit que ce n'étais point vous qui gagneriez Betsie.

— Betsie ! Comment ! c'est Betsie qui est le gros lot de votre loterie ? s'écria la brave hôtesse, en se rapprochant précipitamment de la table.

— Moi ! j'ai parlé de cela ?

— Assurément, je ne suis pas sourde, peut-être !

— C'était donc sans le vouloir, alors.

— Voyons, monsieur Lefilleul, pourquoi vous amusez-vous ainsi à me tourmenter ? Vous savez combien j'aime Betsie, et ça n'est pas gentil de vous moquer de moi.

— Madame Pottel, voilà un reproche qui me va au cœur, et je vais tout vous dire. Donc, mes amis et moi, nous avons pensé que, puisque nos jeunes amis étaient obligés de se défaire de l'aimable Betsie, il valait

mieux que ce fût au bénéfice de l'un de nous plutôt qu'en faveur de M. Harrison, un étranger, un inconnu. Qu'est-ce qu'il faut aux enfants ? Trois cents francs. Eh bien, nous mettons la perruche en loterie. Quinze billets à vingt francs, cela fera juste la somme demandée. Seulement, nous ne sommes que quatorze ; nous ne savions pas que vous aviez juré de ne plus prendre de billets de loterie, et nous avons compté sur vous pour compléter la liste : Mais je vois bien qu'il n'y faut plus songer. On bien le plus riche d'entre nous prendra deux billets, voilà tout !

— Attendez donc ! que diable ! Vous allez ! vous allez ! C'est vrai, on n'a pas le temps de s'y reconnaître. Voilà mes vingt francs, donnez-moi mon billet.

— Comment ! vous voulez ?... Eh bien, et vos serments, madame Pottel ?

— Laissez-moi donc tranquille ! Est-ce que je pouvais penser qu'il s'agissait de Betsie ?

— A quoi tiennent les choses en ce monde, pourtant ! Enfin, vous le voulez ? vous l'exigez ?

— Oui, là ! Êtes-vous content ? Et maintenant dépêchez-vous.

— Doucement ! doucement ! D'abord procédons par ordre. Voici une assiette. Pendant qu'elle va faire le tour de la table et que chacun y déposera sa pièce de vingt francs, je vais écrire les noms des participants sur des bouts de papier que je plierai et placerais dans le chapeau que voilà. Après quoi, mon ami François,

comme étant le plus jeune de la société, sera chargé de tirer le nom de l'heureux gagnant. Ceci dit, attention ! Je commence. »

Les premiers vingt francs qui tombèrent sur l'assiette furent ceux de Mme Pottel ; et la bonne dame, le teint animé, les yeux brillants d'espoir, recommanda au petit François de remuer les billets avec soin.

« Pourvu que je gagne ! murmurait-elle anxieusement. D'abord, qu'est-ce que vous feriez de Betsie, vous autres ? Elle vous gênerait, elle vous ennuerait, et vous seriez bien forcés de me la donner à garder. Autant donc que ce soit moi qui la gagne tout de suite ! Ce sera tout bénéfice pour vous, puisque, comme ça, vous n'aurez pas à me payer sa nourriture. »

Lorsque François, après avoir bien remué, tira l'un des billets et le remit à Lefilleul, on aurait entendu positivement les battements de cœur de Mme Pottel.

L'impitoyable Lefilleul prit le papier sans se presser, le posa devant lui, puis, vidant le chapeau sur la table, il déchira les quatorze autres billets.

Cette opération préliminaire terminée avec une sage lenteur, l'architecte revint au billet tiré par François et l'ouvrit.

« Qui est-ce qui a gagné ? Dites vite ! s'écria Mm^o Pottel, incapable de se contenir une minute de plus.

— Tout de suite ! tout de suite ! » répondit Lefilleul,

qui se faisait un malin plaisir de prolonger le supplice de la pauvre femme.

Et prenant le billet, il le tourna et le retourna comme pour montrer à l'assistance que tout se passait correctement. Enfin il se leva, et, d'une voix imposante, il appela :

« Madame Pottel ! »

Décrire la joie de l'heureuse hôtesse serait impossible. C'était de l'ivresse, de la folie ! Dans son trouble, elle riait et pleurait à la fois, embrassait Betsie, les enfants, Lefilleul, tout le monde, ne se souvenant plus de rien, sinon que Betsie, sa chère Betsie, son incomparable Betsie, était à elle, bien à elle, à elle seule, et qu'elles ne se quitteraient plus désormais.

Il fallait d'ailleurs qu'elle eût perdu toute espèce de sang-froid pour laisser échapper les sourires qu'échangeaient entre eux Lefilleul et ses camarades, et pour ne pas avoir remarqué la précipitation avec laquelle le jeune architecte s'était hâté de mettre en pièces, les quatorze billets perdants, afin qu'elle ne pût découvrir qu'ils portaient tous le même nom que l'unique billet gagnant.

Cependant Lefilleul, passant l'assiette à l'ami Jean, lui dit

« Voici tes trois cents francs. C'est plus sans doute que ne t'aurait donné M. Harrisson. En tout cas, c'est plus qu'il ne te faut pour aller à Batna. Et maintenant, avoue que mon idée n'était pas si mauvaise !

— Ah ! monsieur Lefilleul, répondit l'enfant, touché jusqu'aux larmes, vous n'avez que de bonnes idées ! »

Inutile d'ajouter que, pendant ce temps-là, Mme Pottel, s'emparant de la jolie perruche, la réinstallait solennellement et définitivement à son ancienne place, dans un coin de la cuisine. Betsie semblait ravie de ce changement d'état civil et rendait caresses pour caresses à sa nouvelle maîtresse.

Quant à François, il était à moitié consolé par la pensée que sa chère Betsie allait couler dorénavant des jours de paix et de tranquillité. Il aimait bien mieux la savoir là que chez M. Harrisson, et puisque, dans tous les cas, il n'aurait pu la garder avec lui, il trouvait que finalement tout s'était arrangé pour le mieux.

Cependant, au moment de monter en voiture, le lendemain matin, lorsqu'il fallut dire adieu, pour la dernière fois sans doute, au bel oiseau qui avait fidèlement partagé sa fortune jusqu'alors, François avait le cœur gros.

« Vous en aurez bien soin, n'est-ce pas ? dit l'enfant, à travers ses larmes, à Mme Pottel.

— Oh ! pour cela, mon petit François, inutile de me le recommander, » répondit celle-ci, qui voulut à toute force accompagner ses trois jeunes pensionnaires jusqu'aux Messageries Bonnifay, avec Lefilleul.

Sur le conseil de celui-ci, Jean avait acheté pour lui et pour ses deux frères des képis en toile grise avec

larges visières et couvre-nuques pour se garantir le mieux possible contre les atteintes, si dangereuses parfois, de ce terrible soleil de l'intérieur.

En outre, Lefilleul donna une lettre à Jean et lui dit :

« En arrivant à Batna, tu porteras cette lettre au lieutenant Chassérieu, du 11^e chasseurs. C'est un de mes amis, et si vous avez besoin de lui...

— Mais, une fois à Batna, nous n'aurons besoin de personne, dit l'enfant, puisque notre oncle sera là.

— C'est juste ! Enfin, on ne sait pas ce qui peut arriver. Prends toujours ma lettre pour Chassérieu, quand cela ne servirait qu'à me rappeler à son souvenir.

— Oh ! c'est autre chose, et vous pouvez compter, monsieur Lefilleul, que je ferai votre commission.

— Allons, embrassez-moi une dernière fois, et bon voyage !

La lourde voiture s'ébranla, et, dévalant au grand trot de ses quatre chevaux le long de la rue Bab-Azzoun, elle s'engagea dans l'interminable faubourg qui relie Alger à l'Agha et à Mustapha Inférieur.

CHAPITRE XVI

DERNIÈRES ÉTAPES

D'ici à quelques années, le chemin de fer d'Alger à Constantine sera entièrement achevé, et ce long trajet se fera aussi facilement que celui d'Alger à Oran. Dès aujourd'hui, deux sections de ce chemin de fer, celle d'Alger à Ménerville et celle d'El Acher à Constantine, sont livrées à la circulation. Mais, à l'époque où voyageaient nos jeunes héros, les travaux étaient loin d'être aussi avancés ; la seule façon d'aller d'Alger à Constantine était donc de prendre la diligence, ce qui ne durait pas moins de quarante-huit heures. La route traverse le cœur de l'Atlas et n'est pas toujours en bon état, surtout pendant la saison des pluies.

J'oubliais de dire qu'on peut également se rendre d'Alger à Constantine par la voie de mer. La traversée dure environ quarante heures, y compris les escales à Dellys, à Bougie, à Djidjelli et à Collo. On débarque

à Stora, en face de Philippeville, et l'on a encore trois heures et demie de chemin de fer avant d'arriver à Constantine.

Assurément, par une mer calme, ce dernier mode de voyage est de beaucoup le plus agréable et le moins fatigant. Lefilleul avait jugé, toutefois, plus prudent de faire prendre aux petits Casteyras la voie de terre, à cause des risques et des embarras du transbordement à Stora et à Philippeville.

Nos jeunes amis n'en étaient pas, d'ailleurs, à faire les délicats ; malgré la chaleur et la poussière de la route, ils supportèrent très bien le voyage. Le plus malheureux, ce fut leur caniche Ali. On n'avait pas voulu le laisser monter dans la rotonde avec ses jeunes maîtres, et on l'avait logé derrière le conducteur, sous la bâche de l'impériale, où il étouffait. Aussi, lorsque, dans les montées, le conducteur, pris de pitié, lui rendait la liberté, le brave Ali se dégourdissait furieusement les jambes, témoignant sa satisfaction par de joyeux aboiements et force gambades autour des roues.

Il va sans dire qu'à chaque station, à Ménerville où l'on s'arrête pour déjeuner, à Palestro, à Oued-Djemad, à Bouïra où l'on dîne, les enfants descendaient bien vite et prodiguaient leurs caresses à leur chien pour le consoler de sa séquestration et lut faire prendre patience.

En fait de compagnons de voyage, les petits Cas-

teyras n'avaient qu'un marchand tailleur de Constantine, sa femme et ses deux fillettes. Jean s'étant montré, à son ordinaire, fort obligeant et fort poli, la connaissance avait été bientôt faite, et, dès le premier relais, la meilleure intelligence n'avait pas cessé de régner dans l'étroite caisse de la voiture. La journée et la nuit qui suivit se passèrent sans accident ; en dépit des cahots, tout le monde dormit fort paisiblement.

Au réveil, le lendemain matin, vers les huit heures et demie, on arriva en face d'un centre important, que sa situation au milieu de la plaine de la Medjana, l'une des plus fertiles de l'Algérie, appelle à jouer un rôle de plus en plus prépondérant, Bordj-bou-Arréridj.

Pendant l'insurrection kabyle de 1871, Bordj-bou-Arréridj a été détruit presque complètement, et, si la population n'avait pas pu se réfugier à temps dans le fort qui domine la ville, elle eût été tout entière impitoyablement massacrée.

M. Durozier, le marchand tailleur de Constantine, avait précisément assisté à ces graves événements, et pris part, comme milicien, à la défense du fort. Il montra aux enfants, au bout du cours Théodose, ce grand bâtiment dans lequel la garnison avait été assiégée pendant douze jours par les Ouled-Mokran et les Ouled-Khelouf, et le bastion n° 7 où il avait été de garde pendant ce même temps. Il leur raconta des épisodes navrants de la défense, entre autres la mort du maréchal des logis de gendarmerie Morin, son ami,

frappé d'une balle en plein front au moment où il passait la tête dans un créneau.

« Ce qui nous inquiétait plus encore que les balles, disait M. Durozier, c'était le manque d'eau. Naturellement les Arabes avaient commencé par couper les conduites qui alimentaient la citerne du fort ; aussi étions-nous rationnés avec une telle parcimonie que nous ne pouvions même plus faire la soupe. Si le siège avait duré quelques jours de plus, nous serions tous morts de soif. Enfin, le 20 mars (c'était un dimanche), vers sept heures du matin, nous entendîmes au loin dans la plaine un coup de canon, puis un autre, puis un troisième. C'était le colonel Bonvalet qui arrivait de Sétif à notre secours. Si tu avais vu la précipitation avec laquelle les assiégeants s'empresèrent de se disperser, il y avait de quoi rire ! Une demi-heure après, personne n'aurait pu apercevoir un seul burnous, aussi loin que portait la vue. Nous étions sauvés ! Cependant l'insurrection n'était pas terminée. Comme Bordj bou-Arréridj se trouvait, par sa situation, au centre même du pays soulevé, ce ne fut qu'après la nomination du général Lacroix à Constantine que, toutes les tribus rebelles ayant fait leur soumission, nous pûmes nous considérer comme absolument et définitivement délivrés de toute inquiétude. Aujourd'hui, ainsi que tu peux en juger, la ville est entièrement rebâtie, les traces de l'insurrection ont disparu, et l'on ne se douterait guère aujourd'hui qu'il

y a dix ans seulement que tout cela s'est passé. »

Les trois petits Casteyras avaient écouté avec tant d'attention le récit du marchand tailleur que celui-ci sentit redoubler l'intérêt qu'ils lui avaient inspiré tout d'abord. Il les força, malgré leurs protestations, à partager les provisions de bouche que la prévoyante Mme Durozier avait emportées dans un immense couffin, et il leur fit promettre, en outre, qu'en arrivant à Constantine ils viendraient se reposer un jour au moins chez lui avant de continuer leur voyage.

A quatre heures de l'après-midi, la diligence arrivait à Sétif, une véritable ville, plus importante que Bordj-bou-Arréridj, et qui le deviendra davantage encore lorsque le chemin de fer la reliera d'une part à Constantine et de l'autre à Alger.

Pendant que l'on changeait les chevaux et que le conducteur dînait à l'hôtel de France, M. Durozier emmena les enfants, pour leur dégourdir les jambes, jusqu'au milieu de la ville. Sétif paraît fort intéressant et fort agréable, avec ses belles rues bien larges, bien droites, bordées d'arbres vigoureux, avec sa Place du Théâtre ornée d'une fontaine monumentale, et sa gracieuse mosquée, dont le minaret élancé domine au loin la ville et les environs.

Mais ce qui mérite surtout d'être vu, c'est la promenade publique, plantée de frênes, d'acacias et de mûriers magnifiques, à l'ombre desquels on a rassemblé les antiquités romaines provenant de l'ancienne *Sitifis*.

A gauche de la Promenade, et proche la Porte d'Alger, s'étend un vaste espace découvert, où, chaque dimanche, se tient un marché important, fréquenté en moyenne par dix à onze mille indigènes : Kabyles, descendus de la montagne avec leurs olives, leurs figues, leurs charbons, ou Arabes de la plaine, poussant devant eux leurs troupeaux de moutons.

A partir de Sétif, qui est le dernier relais entre Alger et Constantine, le paysage n'offre plus grand intérêt. Les vastes plaines des Abd-en-Hour, que l'on traverse, sont presque entièrement dépourvues, non seulement d'habitations, mais de végétation de toute espèce. Il y a quelques années, on n'y voyait, en fait d'arbres, qu'une seule et malheureuse aubépine surnommée par nos soldats le *chiffonnier*, à cause des innombrables loques de toutes nuances accrochées à ses branches, en manière d'*ex-voto*, par les indigènes. Il se passera bien du temps, sans doute, avant que de beaux établissements agricoles et des plantations verdoyantes viennent reposer agréablement l'œil du voyageur dans ces espaces nus et déserts.

Mais revenons à nos jeunes héros. La majeure partie du trajet de Sétif à Constantine s'effectuant pendant la nuit, il va sans dire qu'ils ne songèrent point à coller leur front t aux vitres poudreuses de la voiture pour admirer les beautés, d'ailleurs absentes, de la route. Ils firent ce qu'ils avaient de mieux à faire dans la circonstance : ils dormirent tous trois comme

des bienheureux, pour ne se réveiller que le lendemain matin, vers les cinq heures, au moment même où la diligence faisait son entrée dans Constantine, par la Porte Valée, l'ancienne Porte Bab-el-Oued, celle-là même par laquelle, le 15 octobre 1837, Lamoricière s'élançait à la tête de la première colonne d'assaut.

M. Durozier habitait dans la ville française, rue Combes, une rue longue, étroite, bordée d'un bout à l'autre de boutiques de toute sorte. A s'en rapporter aux apparences, l'établissement Durozier devait être assez prospère; en l'absence du patron, il avait été tenu par la mère de celui-ci et deux commis qui paraissaient fort entendus en affaires.

Mme Durozier la mère fit bon accueil aux petits Casteyras et leur servit un déjeuner plantureux, qui fut le bienvenu après les fatigues du voyage. Dans l'après-midi, le brave tailleur, appelant un de ses commis, lui dit de sortir avec les enfants pour leur montrer ce que la ville offrait d'intéressant à voir.

L'aspect étrange, saisissant, sauvage presque, de la partie demeurée arabe de l'antique Cirta frappa les enfants, ainsi que sa situation éminemment pittoresque au haut d'un rocher isolé, sur un plateau en pente, qui domine la campagne environnante, une triste campagne absolument inculte.

Les habitants indigènes de Constantine ont également une physionomie très caractéristique. Si les Arabes que l'on voit se promener, fièrement drapés

dans leurs burnous déguenillés, sur la Place du Gouvernement à Alger, ont l'air de comparses d'opéra-comique, on n'en saurait dire autant de ceux de Constantine. Nulle part la race arabe n'a conservé connue ici son caractère propre, ses mœurs et son costume. Nulle part, non plus, vous ne trouverez une population indigène plus laborieuse et plus active.

Parcourez les ruelles étroites qui sillonnent la partie basse du plateau de Constantine, et vous surprendrez la vie arabe sur le vif ; vous verrez les petites échoppes sans profondeur ni reculée qui bordent les ruelles, presque toutes occupées par des Maures, des Juifs, des Mozabites, des Kabyles, les uns vendant, les autres fabriquant à ciel ouvert ces mille objets de cuir ou de peau qui entrent dans le harnachement du cheval et de son cavalier, ou les variétés non moins nombreuses des tissus de laine, haïks, burnous, gandouras, tellis, et tapis de diverses qualités.

Quant aux mosquées, bien que, pour la pureté du style et la perfection des détails, on ne puisse les comparer à celle de Tlemcen, elles ne laissent pas cependant d'être fort intéressantes, la grande mosquée surtout et celle de Sidi-el-Ketani.

Citons encore, parmi les monuments curieux de Constantine, le palais d'Hadj-Hamed, le dernier bey, remarquable surtout par ses trois jardins intérieurs et les galeries en marbre découpé qui les entourent, et celui de Salah Bey, actuellement occupé (ô caprice de

la destinée !) par un pensionnat de jeunes personnes.

Constantine présente d'autres curiosités : les fameuses gorges du Rummel d'abord, cette large crevasse dans les rochers qui forme tout autour de la ville, le côté sud excepté, un fossé infranchissable de plusieurs centaines de mètres. Ce grandiose et sonore couloir a des accidents naturels très étranges, des ponts, des voûtes, des arches immenses, sous lesquelles passent et repassent de bruyantes volées de corbeaux et de pigeons sauvages. Au fond, on entend les grondements du Rummel qui s'engouffre, sur trois gigantesques escaliers de rocs, dans les profondeurs du ravin, le parcourt en mugissant, et, après une chute de cinquante mètres de haut, reprend paisiblement son cours à travers la plaine du Hamma. Un pont métallique d'une seule arche est jeté, à soixante-dix mètres au-dessus du Rummel, d'un bord à l'autre du ravin et relie la Porte d'El-Kantara à la plaine de Mansoura ce pont métallique, qui ne mesure guère moins de cent mètres, a été construit, il y a peu d'années, par un habile ingénieur, nommé Georges. Martin ; il a remplacé le vieux pont d'El-Kantara, dont les assises indestructibles se voient et se verront longtemps encore sur plusieurs points.

Étienne, le commis de M. Durozier, raconta aux enfants que la femme d'un général qui commandait la Subdivision de Constantine eut un jour le caprice de descendre jusqu'au fond du ravin, au risque de se

rompre vingt fois le cou, en se faisant aider d'une escouade de pontonniers et de sapeurs du génie, et qu'elle sortit sans accident de cette aventureuse équipée. Il leur montra également, à l'extrémité sud du Rocher de Constantine, la fameuse pointe de Sidi-Rached, d'où l'on précipitait jadis dans le Rummel les femmes adultères.

Enfin, l'obligeant commis, jaloux de s'acquitter en conscience de son rôle de cicérone, promena les trois petits Casteyras dans tous les quartiers de la ville ; il leur fit visiter successivement la cathédrale, l'ancienne mosquée Souk-er-Rezel, le Square Valée, la Kasbah, l'Hôtel de la Préfecture, la Halle au blé, tant et si bien que les enfants furent obligés à la fin de demander grâce et rentrèrent fourbus chez M. Durozier.

La diligence de Batna ne partant qu'à sept heures, ils eurent le temps de se reposer et de dîner solidement avant de monter en voiture. Ajouterons-nous qu'ils remercièrent chaleureusement la famille Durozier de son bon accueil, en lui promettant de revenir la voir sans manquer, quand ils repasseraient par Constantine.

Les six chevaux attelés à la diligence étaient bien maigres et bien efflanqués ; mais, comme la route est bonne et convenablement entretenue, le départ se fit assez rapidement, et l'allure se maintint longtemps encore. La nuit ne tarda pas à arriver, et, selon leur excellente habitude, les jeunes voyageurs s'endormirent bientôt philosophiquement.

Le pays qu'ils traversaient ne présentait pas un intérêt bien vif; à peu près passable pendant les premiers vingt kilomètres, il devient ensuite d'une aridité désolante, n'offrant plus à l'œil attristé du voyageur que d'immenses horizons qui vont se perdre dans les lointains brumeux, coupés seulement de distance en distance par quelques chotts ou lacs desséchés. Quant à des arbres, il n'en est pas question avant Aïn-Yacouts (la Fontaine du diamant brut), où quelques maigres genévriers et quelques oliviers plus maigres encore commencent à se montrer.

Cependant ce pays sauvage et déshérité eût certainement intéressé notre ami Lefilleul, car il est parsemé, à profusion, de ruines romaines : portes triomphales, arcades, colonnes, pierres tumulaires, bornes militaires, avec inscriptions plus ou moins effacées, où l'on peut déchiffrer encore des noms de villes depuis longtemps disparues, ceux de Sila, par exemple, et de Visalta, de Cattubet, de Cadutti, etc.

Entre Aïn-Yacouts et le caravansérail d'Oum-el-Sonam, on aperçoit, sur la droite, une gigantesque et massive construction en pisé, de forme à peu près pyramidale. C'est le *Medracen*, qui rappelle en grand le tombeau de la Chrétienne (*Kber-el-Roumia*) des environs de Coléah.

On n'est pas fixé sur l'origine ni sur la destination de ce *Medracen*. On suppose qu'il a été bâti, dans la seconde partie du IIe siècle avant Jésus-Christ, par

Micipsa, fils de Masinissa, pour servir de tombeau aux rois de Numidie. Quoi qu'il en soit, par la grandeur de ses proportions (qui mesurent cent soixante seize mètres à la base et onze mètres cinquante au sommet), et par le caractère de son architecture, cet édifice singulier mérite à un haut degré l'attention des archéologues.

CHAPITRE XVII

NOUVELLE DÉSILLUSION

Une nouvelle désillusion, plus cruelle encore que les précédentes, attendait les petits Casteyras à Batna.

En sortant de la cour de l'Hôtel de France, où la diligence venait de s'arrêter, Jean avisa un chasseur à pied, en tenue du matin, qui se promenait les deux mains dans les poches, et il lui demanda, en s'excusant, s'il savait où logeait M. Thomas Casteyras.

« Connais pas ! répondit le chasseur ; à moins que ce ne soit le particulier qui dînait hier au mess. Je crois bien que c'est comme ça que je l'ai entendu appeler par mon lieutenant.

— Et vous ne savez pas où je pourrais le trouver ?

— Dame ! non. Mais peut-être bien que mon lieutenant vous le dira. Si vous voulez venir avec moi, c'est à cinq minutes, dans la maison de Camisoli, l'épicier. »

Par une heureuse rencontre, l'officier en question se trouva être le lieutenant Chassérieu, pour qui Jean avait une lettre de Lefilleul. La connaissance fut donc bientôt faite. M. Chassérieu dit aux enfants qu'il avait, en effet, dîné la veille avec leur oncle, mais que celui-ci était parti au point du jour pour Biskra avec un de ses amis, le capitaine Martin.

« Oh ! ils ne resteront que quarante-huit heures dans la montagne, ajouta l'officier. Le capitaine Martin prend le service après-demain lundi ; par conséquent il faut qu'il soit ici au plus tard lundi matin, à neuf heures, pour le rapport. »

Véritablement, les pauvres enfants n'avaient pas de chance ! Quelques heures plus tôt, et ils le tenaient enfin, cet oncle insaisissable qui, par une sorte de fatalité, semblait fuir devant eux et leur échappait au moment même où ils croyaient arriver jusqu'à lui.

Ils paraissaient tellement atterrés que M. Chassérieu crut devoir leur dire, pour les consoler

« Bah ! deux jours au plus à attendre, qu'est-ce que c'est que cela ? »

Deux jours, ce n'était pas grand'chose, en réalité ; et, du moment que leur oncle devait forcément ; revenir à Batna le surlendemain, les enfants n'avaient qu'une chose à faire : attendre son retour. Aller à sa rencontre jusqu'à Biskra, n'était-ce pas risquer de se croiser avec lui, et même de le manquer au passage, si ledit croisement s'effectuait pendant la nuit ?

D'ailleurs, leurs modestes ressources, bien qu'entamées sensiblement par le voyage, leur permettaient de patienter tranquillement à Batna ces quarante-huit heures, sans se refuser le nécessaire. Le lieutenant Chassérieu, à qui Jean expliqua leur situation, les fit conduire par son brosseur à l'auberge de la veuve Surla, où ils devaient être traités convenablement à des conditions raisonnables.

Ce ne fut point, cependant, sans hésitation que l'ami Jean se résigna à cette résolution. S'il n'avait écouté que son impatience, il serait parti immédiatement avec ses frères pour aller rejoindre son oncle à Biskra.

Les trois enfants déjeunèrent assez tristement, puis ils sortirent en se demandant ce qu'ils pourraient faire pour tuer le temps pendant ces deux jours.

Il n'y a pas grand'chose à voir à Batna, cet ancien camp du duc d'Aumale, devenu aujourd'hui, par le fait de sa situation stratégique, une petite ville, mais une petite ville presque exclusivement militaire. Quand on a visité l'église, la Halle au blé, les bains maures, le Bureau arabe ; quand on s'est promené dans le Jardin du Général et dans la Pépinière, sous les Allées Herbillon et de la Prairie (tout cela est bientôt fait), on a épuisé la somme de distractions qu'offre Batna aux malheureux touristes égarés dans ces tristes parages. Nous ne parlons pas, bien entendu, du *Camp*, ou quartier militaire, dont les casernes, les magasins et

l'hôpital ne présentent guère d'intérêt qu'à ceux qui appartiennent à l'armée.

Le lieutenant Chassérieu, que les petits Casteyras rencontrèrent en face de l'Hôtel de la Subdivision, les engagea vivement à aller visiter, aux environs de la ville, la forêt de cèdres de Bélezma, et le petit village de Lambèse, qui renferme des ruines romaines célèbres. Mais, comme la journée commençait à s'avancer, Jean et ses frères regagnèrent leur auberge, et ce ne fut que le lendemain matin qu'ils se décidèrent à suivre le conseil de l'officier.

La forêt de Bélezma est située à cinq kilomètres au nord de Batna, sur les premières pentes du Djebel Chellata ; elle n'a pas moins de quatre mille hectares d'étendue. Dès l'entrée, les enfants furent émerveillés des gigantesques proportions de ces beaux arbres. Quelques-uns d'entre eux, en effet, ont jusqu'à cinq ou six mètres de circonférence, et leurs têtes altières s'élèvent à dix-huit ou vingt mètres de hauteur. A l'ombre de ces colosses, les trois jeunes promeneurs avaient l'air de fourmis. Le sol était couvert de milliers de pommes de pin et d'un épais fit d'aiguilles, sur lesquelles le pied glissait comme sur un parquet soigneusement frotté.

Après avoir passé deux ou trois heures dans cette magnifique forêt, les petits Casteyras rentrèrent en ville, enchantés de leur promenade, et, après avoir déjeuné de grand appétit, ils se remirent en route pour

aller voir le village de Lambèse, dont leur avait également parlé le lieutenant Chassérieu.

Lambèse, l'ancienne *Lambaesis* des Romains, qui reçut depuis, à une époque néfaste de notre histoire contemporaine, une nouvelle et sinistre notoriété sous le nom de Lambessa, est située à onze kilomètres sud de Batna, dans un repli de l'Aurès. Le principal, on pourrait dire le seul intérêt qu'elle offre, ce sont ses ruines, dont quelques-unes sont encore admirablement conservées. Les archéologues admirent surtout celles du Temple d'Esculape, le Tombeau de T. Flavius Maximus, l'Arc de triomphe de Septime Sévère et le Praetorium. Il faudrait plus d'un gros volume, non pour les décrire en détail, mais seulement pour les énumérer en entier.

Malgré cela, on ne s'étonnera guère que ces magnifiques vestiges du passé aient laissé nos jeunes héros complètement froids. Ces amas pittoresques de pierres branlantes et de briques effritées, ces bustes sans tête et ces têtes veuves de leur buste ne disaient pas grand'chose à leurs esprits naïfs, pour qui le mot antiquité n'avait point de sens précis. Ah ! qu'ils avaient été bien plus impressionnés le matin sous les gigantesques cèdres de la forêt de Bélezma, suivant des yeux, jusqu'à s'en donner le vertige, les troncs, droits et lisses, se dressant comme de hautes colonnes sous le splendide ciel bleu ! Tout jeunes et tout ignorants qu'ils étaient, la majesté de ces colosses de

végétation leur avait inspiré une sorte de terreur respectueuse, et la poésie même de ce grand silence, que rien ne troublait sous le dôme immense des sombres verdure, ne leur avait point échappé complètement.

En revenant de Lambèse, il leur arriva une petite aventure qui ne manquait pas de couleur locale. Au lieu de reprendre la grande route, qui les ramenait directement à Batna, ils s'en étaient écartés sans y prendre garde. En cherchant à la regagner, ils arrivèrent inopinément à l'entrée du plus singulier village qui se pût imaginer. Figurez-vous une quantité de petites buttes rondes, en forme de ruches, et dispersées deci, delà, comme au hasard ; pour porte, une simple ouverture, sans gonds ni serrure, et si basse qu'il fallait presque ramper à terre pour y entrer. Quant au toit, il était fait tout uniment de branches de palmier dressées et appliquées les unes contre les autres et nouées ensemble par leurs extrémités. La population de cet étrange village était exclusivement composée de nègres. De grands diables, noirs comme de l'encre et fort incomplètement recouverts de burnous déguenillés, se tenaient debout contre leurs gourbis de terre et de feuillage ; et des négresses, accroupies sur le sol et allaitant leurs rejetons nus comme des vers, regardaient curieusement les petits étrangers en montrant leurs dents blanches.

La vue de ce peuple de moricauds ne laissa pas que d'effaroucher Michel et François; quant à Jean, il

fit bonne contenance et, traversant le village d'un pas assuré, il regagna sans se presser la route de Batna, qui n'était d'ailleurs qu'à quelque deux cents mètres de là.

En voyant les enfants, Mme Surla leur dit qu'un chasseur à pied était venu les demander de la part du lieutenant Chassérieu.

« Bien sûr, s'écria aussitôt Michel, c'était pour nous avertir que notre oncle Thomas est revenu ! »
Mais Jean n'avait pas si bon espoir.

« Si notre oncle était de retour, pensait-il, il serait accouru lui-même, au lieu de nous envoyer chercher par un soldat. Peut-être même serait-il venu au-devant de nous sur la route pour nous voir et nous embrasser plus tôt. »

Hélas ! les conjectures de Jean n'étaient que trop fondées. Une fois encore, leur oncle venait de leur échapper, à l'instant même où ils croyaient avoir enfin mis la main sur lui.

« Ma foi ! dit le lieutenant Chassérieu aux enfants désolés, on croirait vraiment que votre oncle le fait exprès. Figurez-vous qu'au moment où il allait repartir avec le capitaine Martin pour Batna, un indigène des Ouled-Daoud est venu l'avertir qu'on avait aperçu, sur le Bou-Izel, le vieux lion noir qu'il cherche partout dans la région depuis quinze jours.

« — Martin, dit-il aussitôt au capitaine, partez sans moi et dites aux camarades qu'avant huit jours je

leur apporterai une peau de lion noir comme ils n'en ont pas vu souvent.

« Là-dessus, sans plus de cérémonie, il a tiré de son côté avec l'Arabe des Ouled-Daoud et sa carabine Flobert, qui ne le quitte jamais.

— Vous voyez bien, répondit Jean, que j'avais raison de ne pas vouloir attendre notre oncle à Batna ! Si nous avions continué immédiatement sur Biskra, nous l'aurions rejoint avant son départ pour le Bou-Izel, tandis que maintenant qui sait quand nous le verrons ?

— Allons donc ! Vous ne connaissez pas votre oncle. Si malin ou si dangereux que soit le vieux lion noir, avant huit jours Casteyras en sera venu à bout. »

Cette fois, Jean ne répondit rien, mais son parti était pris. Combien il regrettait d'avoir, deux jours plus tôt, cédé aux instances du lieutenant Chassérieu ! Dût-il poursuivre son oncle jusque sur le Bou-Izel, il ne s'arrêterait plus désormais que quand il l'aurait rattrapé. Il avait encore assez d'argent pour payer leurs trois places sur la diligence de Batna à Biskra, une fois leurs dépenses réglées chez la veuve Surla. Rien ne pouvait donc le retenir.

Que risquaient-ils, d'ailleurs ? La fatigue d'un nouveau voyage en diligence n'était pas pour les faire reculer. Quant aux dangers, il n'en voyait guère. Jusqu'alors ne s'étaient-ils pas presque toujours tirés sans accident de leurs aventures ? Et cependant que ne leur avait-on pas dit à l'avance pour les décourager de

de partir ? Pourquoi seraient-ils moins heureux à présent ?

« En tout cas, pensait Jean, le capitaine Gastaldy ne nous a-t-il pas dit : « Quand on vous parlera d'un danger, marchez droit sur lui et regardez-le sous le nez ; c'est le seul moyen de vous assurer s'il existe réellement. »

Le brave petit remercia donc l'officier, qui lui offrait ses services au cas où il aurait eu besoin de quelque chose, et ayant pris congé de lui sans lui faire part de ses intentions, il s'en alla droit au bureau des messageries de Biskra retenir trois places d'impériale pour le lendemain matin.

CHAPITRE XVIII

EN AVANT, QUAND MÊME !

Il s'en faut de peu que Batna soit à égale distance de Constantine et de Biskra. Généralement, les touristes qui veulent pousser jusqu'à la capitale des Zibans, afin d'avoir une idée du désert, s'arrêtent à Batna pour s'y reposer une nuit; ils reprennent ensuite allègrement la massive patache qui les dépose, quatorze heures plus tard, sur le seuil du Sahara.

Les petits Casteyras, ces touristes malgré eux, firent à peu près de même. Seulement, par raison d'économie, ils avaient dû grimper sur l'impériale de la diligence. Ils n'en voyaient que mieux le paysage, qui est admirable de tous points, mais ils recevaient directement les rayons du soleil. Or, à mesure que l'on descend vers le désert, la chaleur devient de plus en plus lourde et étouffante. On éviterait ce très grave inconvénient en voyageant la nuit ; mais la route est si mauvaise que cela n'est point possible.

A vrai dire même, il n'y a pas encore ce qu'on peut appeler une route, mais des tronçons construits seulement sur les endroits les plus difficiles; le reste du temps c'est la trace laissée par les caravanes au milieu d'un sol raboteux et accidenté qui indique à la diligence le chemin à suivre. Rencontre-t-on devant soi un cours d'eau peu profond, mais encombré de cailloux et de sable, les chevaux le traversent à gué, donnant un vigoureux coup de collier aux passages dangereux et s'enlevant au galop jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un point d'appui un peu solide.

Le pays est complètement privé de végétation. A partir d'Aïn-Touta surtout, on entre dans un véritable désert de pierres, une sorte d'Arabie Pétrée, d'une aridité désolante. Plus loin, après avoir dépassé le Caravansérail des Tamarins, la route s'engage dans un défilé sinueux d'où il semble qu'on ne pourra plus sortir. Elle gravit ensuite une pente des plus raides, d'où elle redescend, par d'effroyables escarpements, jusqu'au fond d'une gorge très pittoresque, mais peu rassurante, qu'on a baptisée le *Col des Juifs*, à cause des nombreux fils d'Israël qui trouvèrent jadis la mort dans ce coupe-gorge, sous le couteau des écumeurs de la montagne.

Plus loin encore, à El-Kantara, la diligence suit une vallée, au fond de laquelle l'Oued Kantara se précipite par une immense coupure ; puis elle traverse un vieux pont de construction romaine jeté sur le précipice.

Presque aussitôt après, elle tourne brusquement et découvre un magnifique tableau qui arrache aux plus indifférents un cri d'admiration c'est l'oasis d'El-Kantara et ses quinze mille palmiers. Les petits Casteyras eux-mêmes, malgré leur extrême jeunesse, n'échappèrent pas à cette impression.

Ce qui fait paraître encore plus surprenante cette première oasis, c'est l'horizon âpre et rigide de plaines sans arbres et de montagnes brûlées qui l'entoure de tous côtés.

Après El-Kantara, on arrive à El-Outaïa, la seconde oasis ; de là on traverse une rivière, et l'on gravit enfin le célèbre Col de Sfa, du haut duquel on aperçoit le désert pour la première fois. Aucune parole ne saurait rendre l'effet de cette immensité sans bornes visibles. Devant soi, l'œil épouvanté n'aperçoit plus que le sable, duquel émergent, à divers intervalles, les oasis de Biskra, de Sidi-Obka, de Serianca, émaillant de grosses taches noires le fond uniformément gris de la plaine ; ce qui a fait comparer assez justement ces merveilleux parages à une peau de panthère.

Ce spectacle extraordinaire plongea nos jeunes voyageurs dans la stupéfaction la plus profonde.

« Vois donc, Jean, s'écria François, on dirait la mer ! »

La mer ! ce fut précisément le cri que poussèrent nos soldats, quand ils arrivèrent en ce même endroit, pour la première fois, en 1844.

Il est de fait que l'illusion est complète, surtout aux approches du soir, lorsque le soleil couchant rase de ses rayons empourprés l'immense surface de la plaine saharienne. Les mamelons jaunâtres, qui forment la marge septentrionale du bassin et viennent expirer insensiblement sur le seuil caillouteux du désert, rappellent exactement des chaînes de dunes sur un rivage couvert de galets. Et les oasis avec leurs bouquets de verdure, tantôt isolées et tantôt, au contraire, groupées par trois ou quatre, ne semblent-elles point, au milieu de cette mer à l'état solide, des îles ou des archipels ? Le chameau, cet animal si étrange et d'une conformation si particulière, n'a-t-il pas enfin tout ce qu'il faut pour expliquer et justifier son surnom de vaisseau du désert, que lui a donné l'imagination poétique des Arabes ?

A un autre point de vue, cette immensité sablonneuse a, comme l'Océan, ses calmes énervants et ses tempêtes horribles, pendant lesquelles de véritables lames de sable se soulèvent jusqu'aux nues. Peut-être même pourrait-on dire que la contemplation de ces solitudes silencieuses éveille parfois le sentiment de l'infini mieux encore que la vue de la mer.

Les petits Casteyras regardaient devant eux, bouche béante, sans se rendre compte de ce qui se passait dans leur esprit. Par moments, il leur échappait des exclamations, dont la naïveté amusait le conducteur de la diligence, vieil Algérien, habitué de longue date

aux enthousiasmes des touristes. Mais le plus souvent ils gardaient un silence profond où il entrait de la terreur, cette terreur intime et irraisonnée qui vous étreint en face de l'inconnu et de l'incompréhensible. A mesure qu'ils s'avançaient dans l'immense plaine, il leur semblait qu'ils s'enfonçaient plus avant dans un abîme d'où ils ne devaient plus sortir Aussi ce fut avec un véritable soulagement qu'ils aperçurent enfin un bouquet de palmiers, dont la verdure puissante contrastait agréablement avec l'aridité désolante du désert, et qu'en approchant ils découvrirent quelques habitations entourées d'orangers, de grenadiers; d'oliviers chargés de fruits.

« Chetma ! dit le conducteur à Jean, non sans dédain. Si tu trouves ces méchants arbres-là si merveilleux, qu'est-ce que tu diras donc des deux cent mille palmiers de Biskra ? »

L'oasis de Chetma, en effet, la première des Zibans, ne saurait se comparer à la plus belle, à la plus splendide de toutes, à l'oasis de Biskra, la capitale et la perle du Zab.

Cependant la journée s'avancait, et, Chetma dépassée, la diligence roulait de nouveau dans l'immense plaine de sable gris, en soulevant derrière elle des tourbillons de poussière.

Le temps commençait à sembler singulièrement long aux jeunes voyageurs ; la monotonie désolée du paysage les imprégnait peu à peu d'une vague tristesse.

« Est-ce que nous avons encore beaucoup de chemin à faire, avant d'arriver à Biskra ? se hasarda enfin à demander Jean.

— Mais non, mais non ! répondit le conducteur d'un ton somnolent. Tiens ! vois-tu, là-bas, cette ligne sombre qui coupe l'horizon en deux ? Ce sont les oasis de Biskra. Encore une petite heure et nous serons arrivés. »

La petite heure avait certainement plus de soixante minutes, mais elle passa tout de même, et la diligence, vigoureusement enlevée par un maître coup de fouet appliqué sur l'échine des six chevaux couverts de sueur, entra au grand galop dans la principale rue de Biskra, bordée d'un côté de belles et solides constructions et de l'autre d'un immense square tout plein de fleurs et de verdure.

Malgré l'aspect moderne des maisons et la régularité des rues tirées au cordeau et bordées d'élégantes arcades, ce qui ne laisse pas d'étonner tout d'abord, on ne s'y sent pas moins au dernier avant-poste de la civilisation, aux confins du Sahara. Rien d'étrange comme de voir, dans les rues de cette ville extraordinaire, les réverbères à gaz émergeant d'un massif de bananiers et les poteaux décharnés du télégraphe se détachant sur le fond touffu des palmes. Ici, vous apercevez un bazar juif ou l'échoppe d'un boucher mozabite faisant vis-à-vis au magasin correct d'un Potin originaire du boulevard Sébastopol. Plus loin,

c'est un café maure adossé à un hôtel français ; et l'on entend, piquant contraste ! le son rauque et ronflant des darboukas se heurter aux notes aigrettes d'un piano. Enfin, pour compléter le tableau, voici des groupes de promeneurs, où le haïk soyeux du cheick, à la démarche majestueuse, coudoie la veste en cou-til blanc du colon et l'uniforme sévère du chasseur d'Afrique ; et, tandis qu'à la fenêtre de cette coquette maison une jolie jeune personne en toilette claire se penche sous son ombrelle pour regarder passer la diligence, à quelques pas de là, sous le porche étroit d'une maison arabe, une forme vague, enveloppée jusqu'aux yeux, s'enfonce et disparaît dans l'ombre.

L'Hôtel du Sahara, qu'on appelle aussi l'Hôtel Médain, dans la cour duquel s'arrêta la diligence de Batna, est fort apprécié des touristes, tout surpris de trouver des chambres à peu près confortables et une cuisine relativement succulente, si loin du Café Anglais et de l'Hôtel Continental. M. Médain, lui-même, est un homme des plus aimables ; l'avenante façon dont il accueille les voyageurs est d'excellent augure. Debout à la porte de son hôtel, il se précipite au-devant de la diligence, donne la main aux dames pour les aider à descendre du coupé, et daigne même répondre avec bonté aux petits Casteyras, qui viennent enfi de prendre pied sur le pavé de la cour et s'informent aussitôt de leur oncle.

« M. Casteyras ? Parfaitement, il est ici, dit M.

Médain ; ou plutôt il est dans la montagne ; mais nous l'attendons d'un moment à l'autre, à moins, ce qui est encore possible, qu'il ne soit déjà rentré d'instinct au Fort Saint-Germain,

— Au Fort Saint-Germain ? demande Jean.

— Oh ! c'est tout à côté, à un quart d'heure à peine. Du reste, on le voit d'ici. »

Et, d'un geste noble, M. Médain montre à l'enfant une massive et solide construction en pierre qui domine la ville au nord-est.

Le Fort Saint-Germain, où habite le Commandant supérieur, a été bâti pour tenir en respect les tribus du voisinage ; il renferme, dans sa vaste enceinte bastionnée, d'immenses et superbes casernes, des citernes inépuisables, des magasins à fourrage, une manutention, etc., sans parler de nombreux pavillons pour le logement des officiers.

Le cœur de Jean battit bien fort lorsque, après avoir franchi la porte du fort, il aperçut, auprès de l'un des pavillons, un groupe assez nombreux, composé de messieurs d'aspect militaire, de dames et d'enfants. Qui sait si son oncle n'était point parmi ces personnes ? M. Médain n'avait-il pas dit qu'il pouvait très bien être déjà revenu ?

Malheureusement, n'ayant jamais vu son oncle, il ne pouvait point le reconnaître et il hésitait à se diriger vers le groupe de dames et de messieurs.

« Maman, maman, cria soudain une fillette d'une

dizaine d'années en robe rose, vois donc les drôles de garçons !

Étonnée, la maman de la fillette leva les yeux et, apercevant les trois petits Casteyras, elle leur fit signe d'approcher.

Encouragé par l'air bienveillant de la dame, Jeu fit quelques pas en avant sans trop de gaucherie, et, levant son képi, il demanda si M. Casteyras était revenu de la montagne.

« Et qu'est-ce que tu lui veux, à M. Casteyras ? dit un des messieurs, en retirant son cigare de sa bouche.

— Nous sommes ses neveux monsieur, répondit Jean en se tournant vivement vers le questionneur, avec le secret espoir que celui-ci pouvait bien être son oncle. Notre mère est morte, et, en mourant, elle nous a bien recommandé d'aller le.... d'aller vous retrouver.

— Mais tu te trompes, mon garçon, je ne suis pas ton oncle... Quant à Casteyras, il n'est pas encore revenu ; peut-être même ne reviendra-t-il pas avant demain ou après-demain.

— Et vous venez de loin comme ça ? demanda la dame compatissante qui leur avait fait signe d'approcher.

— Nous arrivons d'Auvergne :

— D'Auvergne ! Ah ! mon Dieu, les pauvres enfants ! Si jeunes ! Mais, dites-moi, votre oncle ne sait donc pas que vous êtes partis de chez vous pour le re-

trouver ? Jamais il ne nous a parlé de vous et nous ne savions même pas qu'il eût des neveux. »

Jean expliqua qu'on avait écrit à son oncle, mais que les lettres ne lui étaient sans doute pas parvenues, attendu qu'elles lui avaient été adressées à Alger ; il raconta aussi quelles peines il avait eues pour découvrir la trace de son oncle, et comment, l'ayant enfin découverte, il le suivait à la piste depuis près d'un mois, sans pouvoir le rejoindre.

« Le fait est, dit quelqu'un, que ce diable de Casteyras ne peut pas tenir en place.

— Oh ! cette fois, vous ne pouvez pas le manquer, dit un autre. Quand il aura tué son lion, il sera bien forcé de revenir ici.

— D'ailleurs, fit un troisième officier, nous pouvons envoyer demain deux hommes prévenir M. Casteyras que ses trois neveux sont ici à l'attendre. Ça le fera retourner encore plus vite.

— Mais j'y pense, s'écria soudain la maman de la fillette en robe rose, ces enfants viennent sans doute de Batna avec la diligence, et ils n'ont rien pris probablement depuis leur arrivée. Ils doivent mourir de faim, les malheureux ! Allons ! venez avec moi, mes petits amis. Seulement, je ne sais pas trop comment je m'arrangerai pour vous coucher cette nuit.

— Qu'à cela ne tienne, madame Leroy ! dit un officier. Puisque Casteyras a sa chambre chez le Commandant, pourquoi ne leur ferait-on pas dresser des

lits à côté de celui de leur oncle ? Le Commandant ne demandera pas mieux ; Casteyras, en rentrant, se trouvera tout de suite en famille.

— C'est cela, monsieur Ganthelme, vous vous chargez de prévenir le Commandant et de donner les ordres nécessaires. En attendant, je vais, toujours leur faire servir à souper et je vous les enverrai après, par Langlois. »

Les enfants, en réalité, tombaient de fatigue encore plus que de besoin. La journée avait été longue depuis quatre heures du matin, heure à laquelle ils étaient partis de Batna, sans parler de la chaleur et de la poussière qui les avaient accablés pendant la route. Ils eurent toutes les peines du monde à se tenir éveillés jusqu'à la fin du copieux repas que leur offrit Mme Leroy, et ils se laissèrent ensuite conduire chez le Commandant, sans trop se rendre compte de ce qui se passait. Ils grimpèrent un escalier, se déshabillèrent tant bien que mal, se couchèrent et, la tête à peine sur l'oreiller, ils s'endormirent tous trois d'un profond sommeil.

Le lendemain matin, ils dormaient encore lorsqu'un soldat vint les chercher de la part du Commandant supérieur, qui désirait les voir et leur parler avant de partir pour Batna, où l'appelait une affaire de service.

Jean se leva aussitôt, fit lever ses frères et tous trois suivirent le soldat chez le chef du fort, un petit homme maigre et sec, vif comme la poudre et noir

comme une taupe, qui accueille les enfants avec cette brusquerie bougonne que finit par donner l'habitude du commandement.

« Le capitaine Ganthelme m'a conté votre affaire, dit-il. Parait que vous êtes comme votre oncle ! que vous n'avez pas froid aux yeux ! c'est bon signe ! En attendant son retour, vous pouvez rester ici, comme chez vous ! Vous prendrez vos repas au mess, c'est entendu ! J'ai donné ordre à deux chasseurs, ce matin, d'aller chez les Beni-bou-Sliman, au quartier général de Casteyras, le prévenir de votre arrivée. Maintenant, bonsoir ! et bien des choses à votre oncle, quand il sera de retour !

— Oh ! monsieur le Commandant, dit Jean, puisque vous voulez bien envoyer deux hommes avertir notre oncle, permettez-nous de partir avec eux.

— Partir avec eux ! Tu es fou ! Ça t'avancera à grand'chose ! D'ailleurs, Casteyras peut ne pas être chez les Beni-bou-Sliman. Vous n'irez pas, courir après lui, bien sûr, sur le Bou-Izel ?

— Pourquoi pas ? puisque vos hommes iront bien !

— En voilà une raison ! C'est égal, tu n'as pas peur de grand'chose, toi ! J'aime ça. Écoute : ce serait bien plus raisonnable d'attendre ton oncle ici ; mais si tu préfères aller au-devant de lui, à ton aise, mon garçon ! J'y consens ; je te donnerai même un mulet, car ils sont diablement durs les chemins de la montagne ! Et pas commode de s'y retrouver ! Mais j'ai dit qu'on

prenne deux hommes qui connaissent bien la région. Quant aux Beni-bou-Sliman, rien à craindre ! Ce sont des amis. Donc c'est convenu. Dans une heure, à la porte de mon pavillon ! Les chasseurs y seront, avec le mulet. Allons ! bon voyage ! et à bientôt ! »

Jean remercia le Commandant supérieur avec effusion et alla dire adieu à Mme Leroy, qui poussa les hauts cris en apprenant qu'il se disposait à partir pour la montagne.

« Mais le Commandant n'y pense pas ! s'écria-t-elle. Par cette chaleur ! Il y a de quoi tomber mort ! Comme si vous ne pouviez pas attendre ici un jour ou deux au plus ! Vous n'avez donc pas assez trimé et assez peiné comme ça jusqu'à présent ? »

La bonne dame voulait au moins que Jean lui laissât Michel et François.

« Pars tout seul, lui dit-elle, puisque tu y tiens absolument. Tu es plus robuste que tes frères ; tu supporteras mieux la fatigue et tu te tireras plus facilement d'affaire, si tu n'as pas à les traîner avec toi. » Jean hésita un moment ; mais il se souvint qu'il avait promis de ne jamais se séparer de ses frères, sous aucun prétexte. De leur côté, Michel et François déclarèrent qu'ils voulaient partir avec Jean.

« Ils sont aussi enragés les uns que les autres ! » s'écria Mme Leroy avec découragement ; ce qui ne l'empêcha pas de préparer un solide déjeuner à ses trois protégés, puis de leur bourrer les poches avec

toutes les provisions qui lui tombèrent sous la main. Les deux soldats étant arrivés avec le mulet, l'excellente dame leur recommanda bien les enfants et leur fit promettre de ne pas les quitter avant de les avoir remis tous trois entre les mains de leur oncle.

« Soyez tranquille, madame Leroy, fit l'un deux, nommé Chaffour, d'un ton bourru. On ouvrira l'œil. »

Et la petite caravane, François et Michel sur le mulet, et Jean par derrière avec les deux soldats, sortit du fort dans la direction de l'Aurès.

CHAPITRE XIX

PERDUS DANS L'AURÈS

Chaffour, dit l'Ancien, à cause des nombreux chevrons qui s'étagaient sur la manche de son uniforme, n'était pas un méchant homme; mais il avait l'abord rude et l'humeur peu endurante. Excellent soldat et brave à tous crins, son livret portait une trentaine d'années de service, dont plus de vingt-cinq en Afrique. Il avait fait toutes les campagnes de Kabylie avec les généraux Yusuf, Bosquet et Renault. Il comptait dans ses états de service cinq ou six blessures plus ou moins graves et avait été laissé pour mort deux fois au moins sur le champ de bataille, notamment en 1859, dans l'expédition chez les Beni Snous.

Ce qui l'avait toujours empêché d'avancer, c'est qu'il était ignorant comme une carpe et entêté comme un mulet ; avec cela, jaloux de tout le monde, grognon, mécontent, criant sans cesse à l'injustice, pestant et

sacrant du matin au soir, et, par-dessus le marché, passablement adonné à la goutte et à l'absinthe.

Mais Chaffour avait une qualité précieuse, et c'était même ce qui avait décidé le Commandant supérieur à l'envoyer de préférence au-devant de Casteyras il connaissait comme personne tous les sentiers de la montagne et parlait très couramment l'arabe.

La petite promenade chez les Beni-bou-Sliman n'avait pas l'air, il est vrai, de sourire énormément au grincheux personnage; à peine la porte du fort était-elle franchie, qu'il dit à son camarade d'une voix maussade

« Fichue corvée ! En voilà une idée de nous embarrasser de ces trois crapauds ! Il me prend donc pour une nourrice, le Commandant ? »

Ce fut bien pis encore, et la mauvaise humeur de mons Chaffour ne fit que croître et embellir, lorsque, ayant atteint les premiers contreforts du Srahnita-Chicha, on commença à gravir les chemins de montagnes, très agréables à l'œil, mais terriblement pénibles au jarret.

Parfois, le sentier se déroulait, gracieux et ombragé, sous une voûte de cèdres au sombre feuillage ; mais, le plus souvent, il serpentait, aride, rocailleux, sauvage, sur la pente d'un pic, à travers des amas de pierres et de roches éboulées. A mesure que l'on montait, le pays se dénudait de plus en plus, n'offrant pour toute végétation que quelques maigres pins et quelques

genévriers tout rabougris. En même temps, la chaleur devenait écrasante.

Malgré cela, Jean avait une telle hâte d'arriver chez les Beni-bou-Sliman qu'il supportait avec grand'peine les fréquentes haltes que s'octroyait le vieux Chaffour. Il refusa aussi avec obstination de prendre, même pour un moment, la place de Michel et de François sur le mulet, et le brave petit poursuivit jusqu'au bout le chemin à pied, sans que son courage et sa patience infatigables déridassent Chaffour, dit l'Ancien.

Enfin, vers les quatre heures, après une ascension des plus laborieuses sur des mamelons rocheux d'un gris bleuâtre qui réfléchissaient les rayons du soleil, on arriva au village de Semmoura, des Benibou-Sliman.

Avec ses maisons misérables, mais pittoresques, bâties en grosse maçonnerie de pierre et de boue, dans les anfractuosités du rocher, ce village offrait l'aspect le plus singulier. On apercevait, de loin, les habitants accroupis nonchalamment sur les toits en terrasse des maisons.

Le Scheick, un gros homme aux traits vulgaires et insignifiants, au burnous déguenillé, accourut en soufflant au-devant des étrangers ; il leur apprit qu'il avait vu le sidi Casteyras la veille, et que celui-ci était au Bou-Izel.

Cette nouvelle n'abattit point le courage de Jean, tout épuisé de fatigue qu'il était, mais elle redoubla la mauvaise humeur de Chaffour.

« Est-ce que nous ne nous arrêtons pas ici pour souper et pour coucher ? lui demanda son camarade.

— Plus souvent ! riposta le vieux troupier, avec une grimace significative. Ce pingre de Lakdar peut garder pour d'autres, ou s'offrir à lui-même, ses mauvaises dattes sèches et ses galettes de blé noir arrosées d'eau croupie. Nous allons filer d'ici; et dare dare. Je connais, à trois kilomètres de Semmoura, une ferme on nous trouverons des amis, et où du moins on nous traitera comme des chrétiens. En avant, arche ! et au pas accéléré ! Il s agit d'arriver à Saint-Philippe à temps pour le souper. »

Jean se leva aussitôt et suivit les deux soldats sans dire un mot, avec ses deux frères, toujours juchés sur leur mulet. Quant au gros Scheick Lakdar, il ne fit pas la moindre démonstration pour retenir ses hôtes ; sans doute, il se souciait d'autant moins de partager avec eux ses provisions que celles-ci étaient plus maigres.

Une heure après, comme le jour commençait à tomber, Jean aperçut, à quelque distance du sentier découvert, une construction carrée, flanquée, à droite, d'un bâtiment bastionné, et, à gauche, d'une tour quadrangulaire en forme de donjon. Des murs crénelés achevaient de donner un air de forteresse à cette singulière habitation, qui n'était autre que la ferme de Saint-Philippe.

C'est que l'Aurès est une région encore aujourd'hui quelque peu dangereuse, où notre domi-

nation, bien qu'incontestée, est plus nominative que réelle ; par suite, les fermiers prudents se mettent toujours en situation de prévenir ou de repousser l'éventualité d'un coup de main.

Au surplus, ces précautions n'empêchaient en rien la ferme de Saint-Philippe d'être tenue sur un pied modèle, dans d'excellentes conditions de rapport, et même de bien-être. La maison d'habitation du fermier était non seulement confortable, mais tout à fait coquette, avec son toit en tuiles rouges et son revêtement de plantes grimpantes. Les divers bâtiments d'exploitation, les étables, les écuries, tout se ressentait d'une direction vigilante et expérimentée. Grâce à l'Oued El Abiad, petit cours d'eau qui coule au pied du mamelon, le jardin était rempli de légumes et d'arbres fruitiers garantis du soleil par des bouquets de palmiers et un rideau d'eucalyptus. Enfin, à cent pas de distance, sur l'Oued El Abiad même, un moulin à eau adroitement aménagé complétait le domaine.

Comme l'avait espéré Chaffour, le fermier allait précisément se mettre à table avec sa famille, au moment même où la petite caravane débouchait dans la cour de la ferme. Elle fut accueillie avec la plus grande cordialité, non pas seulement parce que l'Ancien était un ami de la maison, mais parce qu'en Algérie (notre récit l'a déjà démontré) l'hospitalité est proverbiale. La table était grande d'ailleurs, et tout le monde y trouva place fort aisément. Chaffour et son camarade,

ainsi que Jean et ses deux frères, firent honneur à la cuisine du fermier de Saint-Philippe, qui ne laissait rien regretter des dattes et des galettes du Scheick du Semmoura.

Après le dîner, pendant que la fermière s'occupait du coucher de ses hôtes, Chaffour, qui avait déjà raconté à table le but de leur expédition, sans perdre un coup de dent pour cela, dit tout haut à Jean :

« Eh bien, mon garçon, il fait moins chaud ici que sur la route de Semmoura, hein ?

— Oh ! oui ! répondit Jean, avec l'accent d'une profonde conviction.

— Ce n'est pas moi qui ferais la grimace si la consigne était de rester ici, bien tranquillement assis au milieu de ces braves amis, au lieu de traîner mes guêtres dans ces maudits sentiers de mulet, où l'on n'a que des coups de soleil à attraper et où la soif vous brûle la gorge comme si l'on avait avalé une barre de fer rouge, sans compter qu'on risque à chaque instant de se casser les reins !

— Moi non plus ! répondit de nouveau l'enfant, en souriant sans méfiance.

— Eh bien, voilà qui est entendu ! reprit Chaffour en démasquant brusquement ses batteries. L'ami Morel vous gardera, toi, tes frères et ton chien à Saint-Philippe, pendant qu'avec Monistrol nous irons chercher ton oncle. Nous n'en irons que plus vite à nous deux, au lieu que, s'il faut que je vous emmène tous

avec moi, nous n'en finirons pas. Aujourd'hui encore tu t'en es tiré à peu près parce que c'était le premier jour, mais demain ce ne serait plus ça. Nous ne serions pas partis depuis une heure qu'il faudrait te laisser en route ou s'emporter sur notre dos. Je connais le pays, va ! Le plus sage est de nous attendre ici, avec Morel, qui vous dorlotera comme des petits saint Jean.

— Je remercie bien monsieur Morel, dit Jean d'un ton tranquille et résolu ; mais j'aime mieux aller avec vous au-devant de mon oncle.

— Voyez-vous ça ! riposta Chaffour furieux. Je te conseille de te plaindre, quand c'est Monistrol et moi qui gardons tout le mal pour nous deux !

— Je ne me plains pas ! Nous sommes habitués à la fatigue, elle ne nous fait pas peur. Et ce n'est pas quand il nous reste quelques lieues seulement à faire pour revoir notre oncle, que nous allons reculer devant....

Alors, tu es bien décidé ?

— Mais oui, monsieur Chaffour.

— A ton aise, mon garçon ! » dit le soldat en se rasseyant tout rouge de colère.

Le fermier Morel essaya aussi de faire changer l'enfant d'avis, mais il y perdit ses peines ; Jean demeura inébranlable.

« Bah ! laissez-le, Morel ! dit Chaffour, en feignant soudain une indifférence qui était loin de son esprit. Vous n'y gagnerez rien. C'est haut comme une

botte, ces petits Auvergnats, et ça vous a déjà la tête dure comme père et mère ! »

Et, comme s'il avait pris son parti de la chose, il alluma sa pipe et sortit dans la cour, en passant son bras sous celui du fermier.

Rassuré désormais sur les intentions du vieux soldat, Jean monta se coucher avec ses frères et ne tarda pas à s'endormir.

Quand il se réveilla le lendemain matin, bien que le jour fût à peine levé, le silence qui régnait dans la maison ne laissa pas que de l'inquiéter. Il se leva doucement et descendit. Tout le monde était déjà parti aux champs. Quant aux deux chasseurs, aucune trace !

Une idée traversa l'esprit de l'enfant. Il se rappela la facilité avec laquelle le vieux Chaffour s'était brusquement calmé, la veille au soir; il fit de plus cette réflexion qu'aussitôt après le soldat avait emmené M. Morel dans la cour, sans doute pour combiner avec lui quelque mauvais tour.

Très inquiet, Jean courut à l'écurie. Le mulet n'y était plus.

« Partis! s'écria-t-il. Ils sont partis sans nous ! »

Le garçon d'écurie lui confirma la nouvelle.

« Il n'y a pas un quart d'heure qu'ils ont quitté la ferme, dit-il. Si vous Voulez les rattraper, il n'est que temps ! »

Le pauvre Jean eut un serrement de cœur, et de grosses larmes lui montèrent aux yeux. Mais cette dé-

faillance ne dura qu'un instant. Il remonta bien vite trouver ses frères et les fit lever, en leur disant que les chasseurs étaient déjà partis, mais qu'ils ne tarderaient pas à les rattraper.

« Et le mulet, est-ce que M Chaffour l'a emmené avec lui ? demanda François.

— Oui, répondit Jean.

— Alors, nous irons à pied ?

— Oui. »

François ne répliqua point; mais il eût préféré, sans doute, la perspective de trotter, comme il avait fait la veille, sur la croupe de sa monture aux longues oreilles. Quoi qu'il en fût, il n'en laissa rien paraître et descendit avec Michel et Jean.

Quelques instants après, les trois enfants quittaient la ferme, en chargeant le garçon d'écurie de remercier pour eux M. Morel de son hospitalité. Ali, qui avait passé la nuit dans un coin de la cour, tout heureux de revoir ses jeunes maîtres, les précédait en faisant force gambades.

Jean ne doutait pas qu'en pressant le pas il ne finit par rejoindre Chaffour et Monistrol. Il ne pouvait pas se tromper de chemin. Il savait, pour l'avoir encore entendu répéter la veille à M. Morel, que, pour gagner le Bou-Izel, il n'avait qu'à remonter le long de l'Oued El Abiad jusqu'à son affluent, l'Oued El Eurss, à suivre ensuite cet autre cours d'eau jusqu'au delà des deux montagnes au pied desquelles il coule,

le Djebel-Houssoun et le Djebel-Arouma, et, enfin, ce point dépassé, à tourner à gauche et à marcher ensuite droit devant lui, jusqu'à ce qu'il eût aperçu les premiers contreforts du Bou-Izel.

Bien entendu, Jean n'avait point retenu les noms des montagnes et des rivières ; mais, et c'était le principal, il se souvenait parfaitement du reste.

Il était convaincu, d'ailleurs, qu'ils n'avaient plus que quelques lieues à faire pour atteindre le Bou-Izel. Peut-être même, pensait-il, n'auraient-ils pas besoin d'aller jusque-là, et rencontreraient-ils leur oncle revenant au fort Saint-Germain avec son lion.

En mettant les choses au pire, ils avaient, dans leurs musettes, grâce à la prévoyance de Mme Leroy, de quoi réparer leurs forces pendant toute la journée. Il n'y avait donc pas grand'chose à craindre ; l'essentiel était de se hâter pour rattraper les deux soldats. Jean riait d'avance de la grimace que ferait le vieux Chaffour en les voyant apparaître, alors qu'il devait les croire toujours endormis profondément à la ferme de Saint Philippe.

Voilà donc nos jeunes voyageurs partis d'un pas alerte le long de l'Oued El Abiad, dont les abords étaient assez verdoyants. Grâce à l'heure matinale, la chaleur était très supportable, et les perdrix rouges qu'Ali faisait lever sur la route avec ce *bourrissement* effaré, particulier à cet oiseau, amusaient beaucoup le petit François.

D'êtres humains, il ne s'en montrait aucun ; on eût pu croire la région absolument inhabitée. Jean, heureusement, connaissait son chemin.

Cependant, au bout d'une heure de marche rapide, François commença à traîner la jambe et à se plaindre de la faim. Jean aurait bien voulu continuer et ne pas s'arrêter avant d'avoir rejoint les deux soldats.

« Encore un peu de courage, dit-il à son frère, nous ne pouvons plus être loin de Chaffour maintenant. Une fois que nous l'aurons rattrapé, tu reprendras ta place avec Michel sur le dos du mulet, et vous vous reposerez tout à votre aise. »

François, ranimé par cette espérance, fournit encore une traite d'une bonne demi-heure ; ce fut là tout ce qu'il put faire, et Jean comprit qu'il serait absolument inutile de lui demander davantage.

Les trois enfants s'assirent côte à côte au bord de la rivière, à l'ombre d'un gros genévrier ; ils attaquèrent avec un entrain des plus remarquables le contenu de leurs musettes, burent un bon coup à la rivière en puisant l'eau dans leurs mains, faute d'une timbale en argent ou d'un récipient plus modeste, se reposèrent encore un quart d'heure ; restaurés alors et délassés, ils reprirent allègrement leur route.

Il devait être alors près de midi ; le soleil commençait à chauffer d'une manière tout à fait insupportable. En même temps, le chemin, jusqu'alors assez facile et même assez agréable, devenait beaucoup moins

praticable. L'Oued El Abiad coulait maintenant, encaissé entre deux rives escarpées, à peine égayées de distance en distance par quelques malheureux arbuscules tout rabougris, de sorte que, pour ne pas s'éloigner de l'eau, dont le voisinage rafraîchissant les soulageait toujours un peu, les enfants se virent obligés de descendre dans le lit même de la rivière.

Par malheur, à mesure que l'on s'avancait, l'Oued El Abiad perdait rapidement de son volume, jusqu'à ne plus être bientôt qu'un mince filet d'eau, glissant sur un fond de rochers plats, dont la surface polie reflétait les rayons du soleil. La marche sur ces rochers brûlants était extrêmement pénible; malgré leur désir d'aller le plus vite possible, les pauvres enfants étaient trop heureux de trouver, de loin en loin, à la base des parois entre lesquelles coulait la rivière, un petit accident de terrain, où ils pussent prendre quelques instants de repos.

Aussi étaient ils brisés de fatigue, François surtout, lorsqu'ils atteignirent, vers la tombée du jour, cet affluent de l'Oued El Abiad, dont Jean se souvenait d'avoir entendu parler la veille, à Saint-Philippe. Le lit de ce nouveau cours d'eau, pour être beaucoup moins large, était plus abrité, et, en même temps, plus sérieusement garni. On apercevait même, à quelque distance, un bouquet d'arbres assez touffus pour donner envie d'aller s'y reposer. Nos jeunes voyageurs ne résistèrent point à l'invitation, d'autant plus que la

faim et la soif se faisaient sentir de nouveau.

La rivière leur fournit à discrétion une eau assez fraîche, qui leur parut délicieuse, quoique légèrement saumâtre ; de sorte qu'ils purent se désaltérer longuement, avant de faire honneur à ce qui restait de leurs provisions. Cette fois, par exemple, tout y passa. Jean ne s'en inquiéta pas autrement. S'il avait perdu l'espérance de rattraper Chaffour et Monistrol, il se croyait assez près du Bou-Izel pour pouvoir s'attendre à ce que son oncle apparût d'un moment à l'autre.

N'ayant aucun moyen d'apprécier exactement le temps qui s'était écoulé depuis leur départ de la forme, il comptait avoir encore quelques heures de jour devant lui, lorsque presque subitement il se vit environné par l'obscurité. C'était la nuit qui arrivait brusquement, sans transition; il n'y a pas de crépuscule en Algérie, comme on sait.

« Jean, demanda le petit François d'une voix inquiète, nous n'allons pas passer la nuit ici, n'est-ce pas ?

— La nuit ? bah ! répondit Jean, affectant un ton dégagé pour tranquilliser son frère, ce n'est pas cela qui m'embarrasse. Tout à l'heure la lune va se lever, nous nous remettrons en route et nous ne pouvons pas manquer d'arriver promptement à une ferme comme celle de M. Morel, où on ne nous refusera pas l'hospitalité.

— Et si nous ne rencontrons point de ferme ? ob-

jecta Michel assez peu rassuré.

— Comment veux-tu qu'il n'y ait pas d'habitants, ni de cultures, dans le voisinage de cette jolie rivière ? répliqua, Jean. C'est impossible. Si nous n'avons encore rencontré personne, c'est bien certainement parce que le pays que nous avons traversé était tout brûlé par le soleil. Rien ne pousse au milieu du sable et des rochers ; tandis qu'ici c'est tout différent. Il y a de l'eau, des arbres, de la verdure ; la terre doit être excellente, et il n'est pas possible que personne n'ait eu l'idée de venir la cultiver.

— C'est vrai, dit Michel, mais enfin la lune ne se lèvera peut-être pas, et, dans cette obscurité, nous passerons à côté des maisons sans les voir.

— Mais non ! D'ailleurs, nous ne serions pas déjà si mal pour dormir sous ces grands arbres.

— Ou dans quelque trou de rocher comme celui où nous nous sommes reposés tantôt, suggéra François, qui, encouragé par la bonne contenance de ses frères, semblait se familiariser maintenant avec l'idée de coucher à la belle étoile.

— Une mauvaise nuit est bientôt passée, dit Jean, et je suis sûr qu'elle ne sera pas si mauvaise.

— Moi aussi, appuya Michel. Mais regarde donc, Jean : on dirait un chien qui vient de notre côté

— Tu vois bien, répondit Jean, que j'avais raison. Nous ne devons pas être loin de quelque habitation. »

En disant cela, Jean se leva et, s'avançant au-

devant du chien, il l'appela d'une voix caressante. A sa grande surprise, loin de répondre à l'invitation, l'animal s'arrêta net; il tourna court, poussa un long cri aigu et sauvage qui ressemblait plutôt à un hurlement sinistre qu'à un aboiement, et s'enfuit en rasant la terre.

En même temps, le fidèle Ali, qui s'était assoupi aux pieds de ses jeunes maîtres, se dressa en grondant sur ses pattes et fit mine de vouloir s'élancer à la poursuite de l'intrus.

« Quel drôle de chien ! fit François, on dirait qu'il a peur de nous.

— Et si ce n'était pas un chien ? dit Michel.

— Qu'est-ce que tu veux que ce soit ? demanda Jean.

— Dame ! Je ne sais pas. Un loup, peut-être.

— Allons donc ! Tu ne te souviens donc pas qu'un soir M. Lefilleul a dit devant nous qu'il n'y en avait pas en Algérie, des loups ? »

Jean avait raison : il n'y a point de loups en Algérie. De son côté, Michel n'avait pas tout à fait tort. L'animal en question n'était ni un chien ni un loup, mais il tenait des deux à la fois ; c'était un chacal, carnassier très répandu dans notre colonie, où il est plus dangereux, en somme, pour les volailles et pour les lapins que pour les hommes.

Le chacal voyage ordinairement par troupes de vingt, de trente, ou même de quarante individus. Celui

que Michel avait signalé le premier était, sans doute, un éclaireur, et le cri aigu qu'il avait poussé devait servir à prévenir le gros de la troupe qu'un danger la menaçait.

Le danger, certes, n'était pas bien redoutable; si la bande de pillards et d'affamés avait pu prévoir à quels faibles adversaires elle avait affaire, elle ne se serait sans doute pas dispersée précipitamment.

Sur ces entrefaites, la lune se leva.

« Allons ! dit Jean, en route ! Je parierais que, avant que nous ayons fait une centaine de pas, nous apercevrons la lumière d'une fenêtre éclairée, ou la fumée d'une cheminée.

— Jean, fit le petit François, donne-moi la main pour me relever. Je suis si fatigué ! »

Comme il arrive toujours, ce n'était qu'au moment de repartir que le pauvre enfant avait senti toute sa lassitude. A peine pouvait-il se tenir debout. Il essaya pourtant d'avancer et se trama tant bien que mal, pendant un quart d'heure, avec l'aide de Michel et de Jean.

Tout en encourageant son frère et en lui disant que les jambes allaient lui revenir peu à peu, à mesure qu'il avancerait, qu'il n'était qu'engourdi, Jean cherchait des yeux s'il n'apercevrait pas dans l'obscurité un de ces feux lointains qui raniment si puissamment le courage des pauvres voyageurs épuisés de fatigue; il ne vit rien. Il comprit dès lors qu'il ne pouvait con-

tinuer ainsi et se décida, faute de mieux, à passer la nuit en plein air. Restait maintenant à découvrir un abri quelconque qui pût les garantir de la fraîcheur. La région nouvelle, où ils s'étaient engagés un peu à tâtons, ne leur offrait plus la ressource des rochers ; en revanche il s'y trouvait, de distance en distance, des arbres au feuillage suffisamment épais pour qu'ils pussent s'y mettre à couvert.

Jean allait se décider pour un gros chêne-liège dont le tronc était bossué de loupes énormes, lorsque, à quelque vingt pas plus loin, il aperçut une méchante butte en terre battue et branchages, à moitié démolie. Telle qu'elle était, elle valait encore mieux néanmoins que le plein air, au pied du gros chêne-liège.

En un tour de main Jean eut débarrassé l'intérieur du gourbi des débris de toute sorte qui l'encombraient. Il les remplaça par des poignées de feuilles arrachées aux arbres voisins ; après quoi il rétablit du mieux qu'il put les branches enchevêtrées qui servaient de toiture.

Cette chambre à coucher improvisée laissait à désirer comme confortable ; à la rigueur, cependant, dans ce pays et à cette époque de l'année, on pouvait y passer la nuit sans risquer de prendre froid.

Quoi qu'il en fût, les trois enfants ne tardèrent pas à s'y endormir aussi profondément que s'ils eussent été couchés dans un lit. En bon capitaine, Jean avait pris pour lui la place la plus exposée, à l'entrée de

la hutte, et il n'avait cédé lui-même au sommeil qu'après avoir vu ses deux frères paisiblement endormis. Ali s'était allongé tout contre lui.

Combien de temps Jean dormit-il ainsi ? c'est ce que lui-même eût été bien embarrassé de dire. Les étoiles brillaient au ciel d'un vif éclat lorsqu'une brusque secousse le réveilla en sursaut. C'était Ali, qui, sautant par-dessus le corps de son maître, s'élançait en grommelant au-devant de quelques chacals attirés par la faim à l'entrée du gourbi. Heureusement le chacal est aussi poltron qu'il est gourmand, et l'intervention inattendue du caniche, appuyée par un mouvement défensif de Jean, suffit à mettre en fuite toute la bande des maraudeurs.

Malgré son issue rassurante, cette alerte laissa Jean assez inquiet pour qu'il n'osât plus se rendormir. Il remit en place les branchages de la toiture qui avaient glissé, s'assura que Michel et François dormaient toujours tranquillement; cela fait, il s'assit de façon à ne rien perdre de ce qui pouvait se passer aux environs du gourbi, bien décidé à monter ainsi la garde jusqu'au jour. Plus philosophe, Ali, aussitôt les chacals disparus, avait repris sa place à côté de son maître, et déjà ses ronflements témoignaient surabondamment qu'il avait tout aussitôt repris son somme.

La lune, alors au milieu de sa course, brillait d'un éclat splendide dans un ciel sans nuages, éclairant l'horizon d'une douce clarté et permettant ainsi à la

vue de porter à une distance considérable. Par intervalles, l'ombre d'un repli de terrain ou de quelques bouquets d'arbres formait de grandes taches noires, au delà desquelles reparaisait l'horizon éclairé.

Jean était ainsi à même d'apercevoir, dans un rayon assez étendu, tout ce qui pouvait se présenter d'anormal. Chose singulière, qui le frappa vivement, cette région, qui lui avait semblé absolument déserte et inhabitée tant qu'il avait fait jour, lui paraissait au contraire, maintenant que la nuit était venue, extraordinairement peuplée. A chaque instant, des ombres passaient rapidement devant ses yeux, courant les unes après les autres. Mille bruits indistincts de pas précipités, de branches foulées, de cailloux brusquement heurtés, arrivaient jusqu'à ses oreilles dans le silence de la nuit.

Parfois des bruits plus effrayants se faisaient entendre ; c'étaient les hurlements sinistres des chacals, ou les glapissements, prolongés d'écho en écho, de l'hyène, ou bien encore le cri plaintif de la panthère, qui rappelle assez exactement le grincement d'une scie.

Jean écoutait, avec plus de curiosité que de frayeur ces cris divers, qui d'ailleurs ne se rapprochaient pas trop sensiblement du gourbi, quand tout d'un coup un étrange et profond silence se produisit. Instinctivement, Jean tressaillit, comme à l'approche de quelque danger inconnu. En même temps, ce qui redoublait

son épouvante, il sentait contre lui son chien Ali, qui tremblait convulsivement de tous ses membres.

Brusquement un rugissement formidable éclata au loin, comme un coup de tonnerre. Ce rugissement, que les Arabes appellent en effet le tonnerre (rad), se composait de sous prolongés assez graves, terminés par des sons aigus et par une sorte de frémissement. Les Arabes le notent ainsi : *Ahna ou Ben-el-Mera, ou Ben el-Mera* (Moi et le fils de la femme, et le fils de la femme).

Jean n'avait jamais entendu le lion rugir ; il ne s'y trompa pas cependant, et son sang se glaça dans ses veines. En face de cette formidable puissance, dont l'effrayant rugissement donnait une idée exacte et saisissante, il se sentait comme écrasé ; sa poitrine oppressée ne respirait plus qu'à peine. Dans son ignorance, il ne se doutait point que, malgré la netteté avec laquelle cette voix terrifiante s'entendait, le lion devait être fort éloigné ; il croyait à tout instant le voir apparaître. Dans sa détresse, il eut encore la force de penser à ses frères.

« Quel bonheur, se dit-il, que Michel et François n'entendent rien ! Si nous devons être découverts et dévorés tous les trois, ils n'auront pas eu, du moins, l'angoisse de voir venir le danger. »

Cependant le temps s'écoulait et le lion ne se montrait toujours pas, à la grande surprise de Jean, qui finit par s'habituer, peu à peu, à cette terrible situa-

tion. Jusqu'aux premières lueurs du jour, l'effroyable rugissement se fit entendre à des intervalles presque réguliers. Aussitôt le soleil levé, il cessa brusquement, ainsi que tous les autres bruits sinistres, et Jean put oublier enfin ses épouvantes de la nuit dans l'apaisement d'un sommeil réparateur.

Quand le brave enfant se réveilla, le soleil était déjà très haut à l'horizon ; le petit François, complètement remis de sa fatigue de la veille, jouait gaiement avec Ali, qui ne semblait pas de son côté avoir gardé le moindre souvenir de ses terreurs nocturnes.

Abandonnant aussitôt leur gourbi, les trois enfants allèrent se rafraîchir le visage et les mains avec l'eau de la rivière; puis ils reprirent leur route dans la direction de la montagne.

Cette fois, il fallait se hâter et pour tout de bon. Il ne restait plus rien au fond des musettes ; la faim ne devait pas tarder à se faire sentir.

Jean ne se tourmentait pas toutefois outre mesure, certain qu'il était que leurs misères ne pouvaient manquer de se terminer très promptement. Ce dont il se préoccupait, c'était de marcher le plus rapidement possible, pendant qu'il faisait encore frais, de façon à toucher le but avant la grande chaleur.

Les chemins de montagne, où les enfants s'étaient engagés sans s'éloigner sensiblement de la rivière, devenaient de plus en plus pénibles à gravir. Parfois même il n'y avait plus du tout de sentier tracé ; Jean

marchait alors droit devant lui, sur des mamelons d'une terre gris-bleuâtre, entièrement nus, coupés de distance en distance par des rochers à surface glissante. A peine apercevait-on, par-ci, par-là, quelques maigres genévriers hauts d'un mètre, et, tout au loin, sur la pente des montagnes, de minces carrés jaunes, chétifs champs de blé, péniblement poussés entre deux roches.

Pendant plus de quatre heures les petits Casteyras grimpèrent courageusement le long de ces pentes désolées, croyant toujours arriver à ce maudit Bou-Izel, qui semblait reculer devant eux à mesure qu'ils avançaient. Et toujours pas de village en vue, ni de traces d'êtres humains ! Toujours pas d'oncle Thomas !

Ils atteignirent ainsi le moment le plus chaud de la journée. Ce fut alors que leur position devint tout à fait critique. Épuisés de fatigue et de besoin, ils avaient la plus grande peine à se traîner. Encore Jean avait-il eu la sage précaution de se tenir, autant que possible, à portée de la petite rivière, de sorte que les malheureux enfants avaient du moins la ressource d'aller de temps en temps puiser, dans le creux de leurs mains, quelques gorgées d'une eau tiède et vaseuse qui les aidaient à tromper leur soif.

Tout d'un coup, pour les achever, une nouvelle épreuve, plus effrayante encore que les précédentes, vint les assaillir. Déjà, depuis quelques instants, la chaleur était devenue suffocante et l'air presque irres-

pirable, quand soudain une poussière de sable, à la fois épaisse et impalpable comme le brouillard, se souleva de toutes parts, obscurcissant l'atmosphère au point que les objets un peu éloignés apparaissaient comme à travers un voile de feu. Le ciel, bleu intense un moment auparavant, devint d'un gris de plomb et disparut même bientôt sous des nuages rougeâtres. En même temps un vent, aussi brûlant que la vapeur qui s'échappe de la bouche d'un four, se mit à souffler par rafales.

Enveloppés par les tourbillons de poussière, aveuglés par les bouffées enflammées qui les fouettaient au visage, suffoqués par l'intolérable chaleur qui était montée sans transition à un chiffre de degrés considérable, ils s'arrêtèrent effarés, ne comprenant rien à ce qui leur arrivait.

C'était le *sirocco*, le *simoun*, le *guebli*, ce terrible vent du Sahara, auquel le matelot Friboulet de la *Belle-Gabrielle* avait fait allusion devant les enfants, en le comparant au mistral. Sa puissance irrésistible se fait sentir aussi cruellement aux animaux, et même aux végétaux, qu'à l'homme. Sous sa mortelle atteinte, les feuilles des arbres se fanent et crépitent, comme si on avait allumé un brasier au-dessous d'elles. Les animaux, le poil hérissé, la langue pendante, l'œil injecté de sang, se réfugient précipitamment au plus profond de leurs tanières.

Quant à l'Arabe, à la première apparition du fléau, on le voit s'envelopper hermétiquement dans

son burnous, et s'accroupir derrière les murs de son gourbi, en se pelotonnant sur lui-même, de façon à ne laisser que le moins possible de surface pénétrable à l'air.

Livrés sans défense à cette subite agression, les jeunes voyageurs se crurent perdus. Leurs oreilles tintaient à les rendre fous; leurs yeux éblouis voyaient tout rouge ; leur peau, devenue brûlante et rugueuse, se tendait comme si elle allait éclater ; ils respiraient de plus en plus difficilement; enfin une prostration complète envahissait tous leurs membres, si bien que, au bout de quelques instants, ils se laissèrent tomber les uns à côté des autres, absolument anéantis.

Pauvres petits Casteyras !

Était-ce donc pour arriver là qu'ils avaient souffert tant de fatigues et de privations, couru tant de dangers et montré un courage, une énergie et une fermeté bien au-dessus de leur âge.

CHAPITRE XX

SAUVÉS !

Deux heures après, le vent était tombé, le soleil brillait de nouveau du plus vif éclat. Sans l'épaisse couche de sable rougeâtre qui recouvrait le sol, on eût pu croire que l'épouvantable tourmente de tout à l'heure n'avait jamais soufflé.

Les trois enfants étaient toujours étendus sans connaissance à l'endroit même où ils s'étaient laissés tomber, au milieu d'un massif de lauriers-roses qui bordait la petite rivière. La poussière de sable les avait enveloppés, entièrement comme un linceul.

Grâce à la vigueur de sa constitution, Jean fut le premier qui secoua son anéantissement. Il en sortit comme l'on sort d'un long cauchemar, les membres brisés, la tête rompue, avec de sourds bourdonnements dans les oreilles. Un bon moment se passa avant qu'il eût entièrement repris possession de lui-même.

Peu à peu, cependant, la conscience de sa situation lui revint, en même temps qu'une détente générale faisait recouvrer à ses membres l'élasticité de leurs mouvements. Seuls, les bourdonnements persistaient à bruire à ses oreilles ; c'était comme un martèlement régulier et monotone, une sorte de piétinement, mais si net, si distinct, que l'enfant, maintenant à peu près remis, ne pouvait croire que ce bruit ne fût pas réel.

Se soulevant sur son coude, il écarta une touffe de lauriers-roses qui lui dérobait la vue de la rivière, et ce qu'il aperçut alors l'étonna si fort qu'il eut grand'peine à retenir un cri de surprise et de joie.

A dix pas de lui, une jeune femme arabe était debout au milieu du cours d'eau, en train de laver son linge, à la façon ordinairement usitée dans le sud de l'Algérie, c'est-à-dire en piétinant dessus et en le retournant avec ses orteils. C'était là la cause de ce bruit singulier qui avait intrigué Jean.

La jeune femme avait le visage découvert et la tête coiffée d'un vaste turban noir enroulé autour d'un voile blanc qui lui retombait sur les épaules ; un haïk en laine couleur lie de vin était agrafé sur sa poitrine avec des épingles d'argent reliées par une chaînette.

Si Jean avait été surpris en l'apercevant, elle ne le fut pas moins de son côté en le voyant surgir inopinément du milieu des lauriers-roses. Son premier mouvement fut même de se baisser précipitamment pour ramasser son linge et s'enfuir ; mais la petite taille

et la mine suppliante de l'enfant l'ayant sans doute rassurée, elle se ravisa et le regarda avec une naïve curiosité, en découvrant ses dents blanches dans un sourire bienveillant.

Encouragé par ce sourire, Jean sortit du massif et s'approcha de la jeune femme; oubliant dans son trouble, ou dans sa simplicité, que celle-ci ne pouvait le comprendre, il la supplia d'avoir pitié de ses frères et de ne pas les laisser mourir. Comme elle le regardait sans lui répondre avec de grands yeux étonnés, il se rendit compte de son erreur, et, reculant de quelques pas, il écarta de la main les lauriers qui cachaient les corps toujours inertes de Michel et de François.

La jeune *moukèrè* (c'est le mot arabe pour désigner les femmes) devina cette fois. Laisant son linge, elle courut aux enfants, se baissa pour prendre le petit François et l'emporta jusqu'au bord de la rivière ; là, s'agenouillant à côté de lui, elle lui humecta les tempes et le front à plusieurs reprises, et lui frappa la paume des mains jusqu'à ce qu'il eût ouvert les yeux.

Loin de s'effaroucher en voyant la brune et douce figure qui se penchait au-dessus de lui, François, encore tout étourdi, lui sourit comme il eût souri à sa mère. Jetant machinalement ses bras autour du cou de la jeune femme qui le berçait avec douceur sur sa poitrine, il ne tarda pas à se rendormir paisiblement. Détachant alors avec précaution les bras de l'enfant, celle-ci le déposa sur le bord de l'eau, bien à l'ombre,

et revint vers Michel, que Jean cherchait de son côté à ranimer.

Plus vigoureux, ou moins complètement épuisé, que son jeune frère, Michel fut bientôt sur pied.

Ayant pris entre ses bras le petit François toujours endormi, la compatissante moukère fit signe aux deux autres enfants de la suivre, et, tournant le dos à la rivière, elle se mit en marche, coupant à travers champs, ou plutôt droit devant elle, car de champs il n'y en avait guère.

Quelques instants après, la petite caravane croisait un groupe de femmes vues de draperies brunes et blanches, et coiffées d'un vaste turban noir; la plupart portaient sur le dos, par-dessus une vieille natte, des écuelles tressées en alfa et des outres en peau de bouc, qu'elles allaient évidemment remplir à la rivière. Bien qu'elles n'eussent peut-être pas plus de vingt-cinq à trente ans, elles paraissaient bien davantage; leur visage hâlé, presque noir, ne conservait plus rien de féminin, et la saleté de leur accoutrement achevait de les rendre tout à fait repoussantes. Quelques-unes avaient glissé, dans l'espèce de poche formée par le croisement de leur haïk, au dessus de la ceinture, une foule d'objets disparates et volumineux. Deux ou trois, enfin, avaient emporté avec elles leurs enfants, qu'elles tenaient à califourchon sur leur hanche gauche.

Toutes ces femmes, entourant les jeunes étrangers avec une curiosité hargneuse, gourmandèrent leur

charitable protectrice non sans de grands éclats de voix, ce qui, du reste, n'eut pas l'air de troubler sensiblement celle-ci.

Un peu plus loin, nouvelle rencontre ! Cette fois, ce n'étaient plus des femmes, c'étaient de grands chiens maigres au poil jaune, au museau pointu, aux oreilles droites et à la queue de renard. Ils accouraient en poussant des aboiements féroces, exaspérés surtout par la vue d'Ali qui, comme de juste, avait suivi ses maîtres; mais quelques paroles énergiques de la jeune moukèrè suffirent pour écarter ces vilaines bêtes.

Enfin, au détour d'un monticule, Jean aperçut soudain une agglomération bizarre de buttes en terre séchée, plaquées les unes au-dessus des autres contre le flanc de la montagne, comme des nids d'hirondelle. C'était le village, ou plutôt le *ksar*, d'Édissa. (On appelle *ksar*, au pluriel *ksour*, les villages de montagne, composés de maisons ou plutôt de huttes en terre, par opposition avec les *douars* ou villages de plaine, simples réunions d'un certain nombre de tentes.)

Il eût été difficile d'imaginer quelque chose de plus grossier et de plus misérable que ce ksar d'Édissa, si le soleil d'Afrique n'avait relevé par sa chaude patine la vulgarité de ces constructions primitives. Les étroites ruelles qui circulaient capricieusement entre les maisons, étaient d'une malpropreté inexprimable ; quant aux maisons elles-mêmes, ce qui achevait de leur donner l'apparence de véritables tanières, c'est que

les portes étaient si basses que, pour y entrer, il fallait se baisser presque jusqu'à terre.

L'arrivée des enfants ne fit pas tout d'abord autant de sensation qu'on eût pu le croire. Les quelques indigènes qu'ils aperçurent, nonchalamment accroupis à l'ombre, semblaient encore accablés par la chaleur ; ce fut à peine s'ils se soulevèrent pesamment sur leurs coudes pour regarder passer les nouveaux venus.

Cependant, quand ceux-ci eurent pénétré plus avant dans l'étrange village, la curiosité qu'ils excitèrent devint plus vive. A leur approche, des enfants entièrement nus, comme des petits animaux, se sauvaient effarouchés en poussant des cris aigus ; des femmes montraient un visage inquiet à l'ouverture sombre de leur maison, puis rentraient précipitamment.

La jeune *moukère* qui s'était faite la providence de nos trois héros s'arrêta enfin à l'entrée d'une sorte d'impasse; poussant une porte basse, elle pénétra avec eux dans une petite cour carrée, sur laquelle s'ouvrait un logement d'apparence plus que modeste et où il faisait presque complètement noir. Tout d'abord, Jean ne distingua rien ni personne ; mais, ses yeux s'étant peu à peu familiarisés avec l'obscurité, il finit par apercevoir un plafond et des murs enduits d'une sorte de bitume épais, et, dans un coin devant lui, une foule d'objets divers jetés pêle-mêle : des outres pleines ou vides, des plats en bois, quelques poteries grossières, des os à demi rongés, des pelures d'orange et de

légumes, et, sur tout cela, des légions de mouches grouillant et bourdonnant en nombre incalculable.

Pendant ce temps, la jeune moukère était allée déposer François au fond de la pièce, sur une sorte de niche ménagée dans l'épaisseur de la muraille et garnie d'un lambeau de tapis ; ensuite, écartant de la main un treillis rayé qui faisait office de portière, elle était passée dans une pièce voisine. Au bout de quelques instants, elle en ressortait avec des galettes au miel et des dattes fraîches, qu'elle mit dans les mains de Michel et de François, et que ceux-ci dévorèrent à belles dents.

Cette intéressante occupation ne les absorbait pas toutefois assez pour qu'ils n'aperçussent point, dans la trouée lumineuse que la porte faisait au milieu de l'obscurité de la pièce, des ombres qui se montrèrent brusquement. C'étaient celles d'une femme d'un certain âge et de deux jeunes enfants, un petit garçon vêtu, pour tout costume, d'un burnous et d'une chemise, et une fillette drapée dans une sorte de robe jaune à rayures noires.

Le premier moment de surprise passé, fillette et garçonnet s'approchèrent des petits étrangers et les dévisagèrent avec curiosité, tandis que la femme âgée qui les accompagnait apostrophait la compatissante moukère d'un ton de violente irritation exprimée en acerbes et malsonnantes exclamations, parmi lesquelles Jean distingua surtout ces deux, mots qui

revenaient à chaque instant : Ourida et Ali-ben-Amar. Il devina que la vieille enragée reprochait à sa jeune compagne, qui s'appelait sans doute Ourida, de les avoir introduits sous le toit commun et la menaçait de la colère du maître du logis, dont le nom devait être Ali ben-Amar.

La bonne Ourida ripostait d'ailleurs sur le même ton, si bien que la sombre pièce retentit longtemps de bruyants éclats de voix, à la grande inquiétude de Michel et de Jean, fort peu rassurés sur la façon dont tout cela devait finir. Enfin, à bout d'arguments, ou plutôt à bout de souffle, l'acariâtre vieille moukère s'en alla ronger son frein dans la pièce voisine, où la jeune Ourida ne tarda pas à la suivre avec les deux petits Arabes.

Restés seuls dans la demi-obscurité, Jean et Michel vinrent s'asseoir contre l'espèce de lit où reposait déjà François, et ils finirent par s'endormir également.

Lorsque Jean se réveilla quelques heures après, il eut beaucoup de peine à ressaisir la réalité de la situation. Tout d'abord, il crut qu'il dormait encore et qu'il rêvait.

La nuit était venue en effet pendant son sommeil, et l'intérieur du sombre logis avait pris un aspect absolument fantastique aux lueurs intermittentes d'une lampe kabyle, qui grésillait en fumant dans un coin.

La vieille moukère, accroupie à côté de la lampe,

écrasait du grain entre les deux pierres plates d'une meule arabe. Tout auprès, une négresse, accoutrée de bandes d'étoffe rouge et verte, manipulait du couscoussou entre ses larges mains, tout en soufflant à pleines joues sur un feu de charbon allumé à même le sol, au milieu de la pièce. La jeune Ourida et les deux enfants regardaient ces préparatifs sans se mêler de rien.

Enfin, à quelques pas devant lui, Jean apercevait le dos énorme d'un Arabe de grande taille, assis sur une natte et fumant silencieusement. De temps en temps, une bouffée de fumée bleuâtre s'envolait de sa cigarette et montait lentement derrière le capuchon de son burnous, lui faisant comme un nimbe argenté.

En dépit des menaces de la vieille sorcière, la concorde semblait régner dans cet intérieur étrange. Le silence était à peine troublé par les crépitements du feu et le froissement des deux pierres de la meule l'une contre l'autre.

Personne, d'ailleurs, ne semblait s'occuper de la présence des trois petits Casteyras. Jean en profita pour ne rien perdre de ce curieux tableau, tout en se gardant de faire un mouvement qui put attirer l'attention sur lui.

Quand le couscoussou fut à point, la négresse prit le poêlon de terre qui le renfermait et le vida dans un large plat rond en bois, qu'elle vint déposer devant Ali-ben-Amar. Sans s'inquiéter le moins du

monde des autres personnages, celui-ci se mit aussitôt à manger, prenant à même le plat une poignée de couscoussou et la roulant entre les paumes de ses mains de façon à en faire une boule grasseuse, qu'il avala ensuite gloutonnement. Il continua cet exercice jusqu'à ce que, enfin, ayant sans doute apaisé son vigoureux appétit, il repoussa le plat et lampa une large rasade d'une outre en peau de mouton placée à côté de lui. Ainsi lesté, il se remit à fumer sans prononcer la moindre parole.

Ce fut seulement alors que la charmante Ourida, qui jusque-là s'était tenue respectueusement debout en face de son seigneur et maître, le regardant manger sans rien dire, s'accroupit à son tour devant le plat, ainsi que la fillette en robe jaune et le jeune garçonnet, son frère. Toutefois, au moment où elle allait plonger la main dans ce qui restait de couscoussou, elle se ravisa et se leva pour voir si les trois petits étrangers dormaient toujours. En apercevant Jean les yeux grands ouverts, elle lui fit signe de réveiller ses deux frères et de venir prendre place avec eux au souper de la famille :

Les enfants ne se firent point prier, comme on pense ; depuis la veille au soir ils n'avaient absolument rien pris que la poignée de dattes et les galettes de froment que la charitable Ourida leur avait distribuées, et qui n'avaient comblé que très imparfaitement le vide de leur estomac. François, qui, lui,

n'avait rien mangé du tout et qui mourait de faim, prit à peine le temps de regarder l'étrange intérieur où il avait été transporté pendant son sommeil, et se jeta avec avidité sur le couscoussou du farouche Ali Ben-Amar.

Le couscoussou, le plat de résistance, et souvent l'unique plat, de tout repas arabe, n'a rien, du reste, en lui-même, qui pût répugner au goût de nos jeunes héros. On sait que ce n'est pas autre chose qu'une préparation de farine roulée à la main en petites boulettes de la grosseur d'un pois et cuite à la vapeur d'une espèce de bouillon où mijotent quelques menus morceaux de mouton ou de volaille.

Ce mets n'a qu'un inconvénient : il est passablement étouffant. Aussi, le pauvre François en ayant avalé cinq ou six bouchées avec une précipitation bien excusable mais imprudente, Jean le vit soudain devenir cramoisi et jeter autour de lui des regards d'angoisse. Heureusement la bonne Ourida devina son embarras; elle lui tendit un pot de fer-blanc, que l'enfant se bâta de porter à ses lèvres, en lançant à la jeune femme un regard de chien à qui l'on jette la perche au moment où il est en train de se noyer.

L'infortuné François n'était pas encore au bout de ses peines. Il n'avait avalé que quelques gorgées, lorsqu'il retira brusquement le pot de fer-blanc de ses lèvres, en laissant une horrible grimace. Ce n'était pas de l'eau que renfermait ce vase, mais du lait aigri

(*leben*, en arabe), boisson excellente comme digestif, mais exécration au goût quand on n'y est pas habitué.

Cette petite mésaventure coupa net l'appétit de l'enfant. Le mal n'était pas grand, le plat étant à peu près vide maintenant, et comme il composait à lui seul le menu de ce festin médiocrement somptueux, il ne restait plus aux trois jeunes étrangers qu'à reprendre leur somme interrompu.

Mais, à ce moment, Ali-Ben-Amar, qui jusque-là n'avait pas fait mine de, s'apercevoir de leur présence, s'approcha d'eux et, d'un geste brusque, les poussa vers la porte, qu'il referma derrière eux.

Tout étourdis de cette brutalité, à laquelle ils étaient loin de s'attendre, les trois enfants se serrèrent les uns contre les autres dans l'obscurité, en se demandant ce qu'ils allaient devenir.

Par bonheur, la nuit était magnifique et la température d'une douceur merveilleuse. Le premier moment d'indécision passé, Jean comprit que ce qu'ils avaient de mieux à faire était de tâcher de dormir tant bien que mal là où ils se trouvaient et d'y attendre le retour du jour.

Ils se couchèrent donc sur le sol même de l'impasse, en s'adossant aux murs peu hospitaliers d'Ali-Ben-Amar. L'oreiller n'était pas des plus doux ; mais à cet âge on ne s'arrête guère à un pareil détail ; ils n'avaient point, d'ailleurs, l'embarras du choix.

Ils commençaient à s'endormir lorsque la porte

s'entre ouvrit furtivement derrière eux; dans l'entrebâillement, une main charitable jeta une sorte de paquet qui vint tomber auprès des enfants; puis la porte se referma aussi mystérieusement qu'elle s'était ouverte.

C'était Ourida qui, n'ayant pu empêcher son farouche époux de mettre dehors ses jeunes hôtes, leur apportait un morceau de tapis pour les aider à passer la nuit un peu plus confortablement.

Quelques minutes après, nos trois héros ronflaient comme s'ils eussent été couchés dans leurs lits.

Au bout d'une heure, cependant, Jean se réveilla brusquement, en entendant les sourds gémissements que poussait François.

« Qu'est-ce que tu as ? lui demanda-t-il à voix basse. Tu n'es pas malade ?

— Non. Seulement, je ne peux pas dormir, répondit François. Je ne sais pas ce que j'ai. C'est comme si des milliers d'aiguilles me traversaient la peau depuis les pieds jusqu'à la tête. Et, en même temps, il me semble que des bêtes me passent à chaque instant sur la figure et sur les mains.

— Bah ! Tu rêves ! Il ne faut pas faire attention. Comment veux-tu... »

Jean n'acheva pas. Maintenant qu'il était réveillé, il éprouvait les mêmes sensations que François. Michel s'éveilla à son tour et se plaignit, lui aussi, des mêmes souffrances.

Qu'est-ce qui nous arrive encore ? gémit le pauvre Michel. Je ne peux plus y tenir. Il me semble que j'ai des millions de puces acharnées après moi.

— Bah ! répondit Jean. Pour quelques puces, ce n'est pas une affaire. Nous n'en mourrons pas. »

Ce n'étaient que des puces, en effet, mais quelles puces ! et en quelle quantité !

Il faut avoir voyagé dans le sud de l'Algérie pour se faire une idée de la vermine qui pullule dans les intérieurs indigènes. C'est là même un des plus sérieux obstacles qui arrêteront presque toujours les touristes les plus intrépides au seuil des plus intéressantes régions. Quelle héroïque énergie ne finirait point par succomber aux assauts incessamment répétés de ces insectes, lorsque, après une journée de rudes fatigues, on s'endort sur la foi des traités, et qu'au lieu de goûter le repos réparateur dont on a si grand besoin, on est obligé de lutter toute la nuit, sans trêve ni merci, contre d'innombrables légions d'invisibles ennemis ?

Tel était le supplice que les petits Casteyras avaient à subir. Sans aucun doute, en leur jetant ce vieux tapis pour leur servir de matelas, la jeune moukère ne se doutait pas elle-même que chaque fil de sa trame cachait un insatiable buveur de sang.

Jean prit le parti de retirer ses vêtements pour les secouer énergiquement, aida ses frères à en faire autant, et transporta ensuite leur installation un peu plus loin.

Là, le calme leur revint peu à peu, et ils ne tardèrent point à oublier toutes leurs misères dans un sommeil bienfaisant.

CHAPITRE XXI

LE LION DU BOU-IZEL

L'enfance a tant de ressort qu'aux premières clartés du jour nos trois héros se réveillèrent aussi dispos que si leur nuit n'avait pas été traversée par des événements et des émotions de tout genre.

Jean serait volontiers parti tout de suite pour gagner du temps; mais il ne voulut point le faire sans avoir pris congé de la charitable moukère et sans l'avoir remerciée. Il attendit donc qu'elle sortit de chez elle, malgré le médiocre désir qu'il avait de se retrouver en face du peu sociable Ali-Ben-Amar.

Il n'attendit pas longtemps ; la jeune femme parut bientôt, tenant en équilibre sur son épaule une sorte de cruche sans pied qu'elle allait remplir à la rivière. En passant près des enfants, elle leur sourit et tendit à Jean un petit sac qui renfermait des galettes séchées et des dattes.

Bien qu'il fût très embarrassé pour lui exprimer

sa profonde gratitude, Jean essaya de se faire entendre par une pantomime expressive et par cette éloquence muette des yeux et de la physionomie qui se comprend de reste sous toutes les latitudes.

En même temps il cherchait à lui expliquer qu'il voulait continuer sa route et gagner le Bou-Izel. « Bouizel ! Bou-Izel ! » répétait-il, en montrant de la main le côté de l'horizon où il supposait que la montagne devait se trouver.

Ourida fit signe qu'elle avait compris, et, prenant le petit Français par le bras, elle s'engagea dans les ruelles étroites du village, en se retournant pour voir si Jean et Michel la suivaient.

Quand elle fut arrivée à un endroit découvert, d'où la vue s'étendait au loin, elle s'arrêta; montrant alors à Jean une montagne qui s'élevait dans une direction toute contraire à celle que l'enfant avait indiquée.

« Bouizel ! » dit-elle à son tour.

Elle se baissa, embrassa sur le front le petit François qui lui rendit ses caresses, sourit à Michel et à Jean et continua son chemin vers la rivière.

Jean la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu derrière un repli de terrain, puis, se tournant du côté du Bou-Izel.

« Allons, dit-il, en route ! »

Bien que trois jours se fussent écoulés déjà depuis leur départ du fort Saint-Germain, et que le but de leur voyage fût encore à une bonne distance, Jean

n'éprouvait aucun découragement. Si éloigné que fût le Bou-Izel, il le voyait du moins, il l'avait là devant les yeux, et, par conséquent, il était sûr d'y arriver. L'accueil bienveillant de la compatissante Ourida l'avait remonté au moral non moins qu'au physique. Pourquoi ne trouverait-il pas encore, en cas de besoin, une seconde Ourida sur son chemin ?

Ce qu'il ne parvenait pas à s'expliquer, par exemple, c'était comment il n'avait pas rencontré encore son oncle, ou Chaffour et son camarade.

De deux choses l'une, en effet : ou les deux soldats avaient rejoint l'oncle Thomas, et le chasseur, averti par eux de l'arrivée de ses neveux, avait tout quitté pour courir au-devant de ceux-ci ; ou bien leur oncle n'était déjà plus au Bou-Izel, et Chaffour, sa mission n'ayant plus d'objet, n'avait dû penser qu'à retourner au plus vite au fort Saint-Germain. Dans les deux cas, Jean aurait dû rencontrer, soit les deux soldats, soit son oncle, soit les uns et les autres à la fois.

Le raisonnement de l'enfant ne péchait que sur un point ; il ignorait que, mal servi par ses souvenirs, il s'était écarté depuis longtemps du chemin le plus direct de Biskra au Bou-Izel ; celui qu'il avait pris était beaucoup plus long et, par-dessus le marché, beaucoup plus mauvais.

Heureusement il ne s'en doutait point. S'il eût su pertinemment qu'il n'avait guère de chances de rencontrer son oncle ou les soldats venant au-devant de

lui, peut-être n'eût-il pas marché d'aussi bon cœur, franchissant d'un pied léger vallons et collines, l'œil toujours fixé sur la masse de plus en plus rapprochée du Bou-Izel.

Cependant le pays semblait aussi désert que la veille; aucune silhouette ne se détachait sur le fond gris des montagnes. Jean ne s'en effrayait pas outre mesure, sachant, par l'exemple d'Édissa, que les Arabes aiment à dissimuler leurs ksour dans le fond d'une gorge ou derrière un accident de terrain.

Ce qui l'inquiétait davantage, c'était la pensée que bientôt la faim et la soif allaient venir les tourmenter. Le grand air de la montagne avait réveillé leur appétit mal endormi, et les dattes et les galettes de la bonne Ourida disparurent en un clin d'œil. De plus, depuis qu'ils avaient quitté le petit cours d'eau d'Édissa, le pays était complètement aride, sans la moindre source, sans le plus mince ruisseau où ils pussent se rafraîchir.

Déjà le courage des deux petits faiblissait ; pour le relever, Jean leur montrait le Bou-Izel, comme la fin prochaine de leurs tourments et de leurs peines. Ils repartaient alors avec une nouvelle ardeur, jusqu'à ce qu'un autre accès de découragement vînt les ressaisir.

Ils avançaient cependant, en somme. Il ne leur restait plus maintenant que quelques kilomètres à franchir, lorsque le petit François, qui depuis quelque temps se traînait plutôt qu'il ne marchait, trébucha

tout d'un coup contre une pierre, s'en alla rouler à quelques pas, et demeura étendu sans connaissance.

L'embarras de Jean fut extrême. N'ayant aucun moyen de ranimer son frère, il s'assit tristement à côté de lui, regardant avec angoisse si quelque fée bienfaitrice n'allait pas venir à leur secours comme la veille. Mais, de quelque côté qu'il se tournât, il n'aperçut personne. Cette fois, ils étaient bien réellement seuls, abandonnés à eux-mêmes, dans ce désert de sable et de pierre ! situation terrible, qui vint encore se compliquer de la façon la plus inattendue !

Michel s'était laissé tomber, lui aussi, à côté de François.

Accablé par la fatigue et le besoin et plus encore abattu au moral qu'au physique, il fut pris soudain d'une crise de désespoir.

Jamais ils n'arriveraient au Bou-Izel ! gémissait le malheureux enfant entre deux sanglots. Il ne fallait plus y penser ; c'était fini. Et alors, qu'est-ce qu'ils allaient devenir ? Ce n'était pas dans ce coin perdu de la montagne on viendrait les chercher ! D'ailleurs, quand ils l'atteindraient, ce fameux Bou-Izel, à quoi cela les avancerait-il ? Qui les assurait que leur oncle n'en serait déjà point parti, comme cela était arrivé chaque fois qu'ils avaient été sur le point de le rejoindre ? Qui sait ? Peut-être faisait-il exprès de se sauver quand ils arrivaient, parce qu'il ne voulait pas se charger d'eux ! Quant à lui, Michel, il en avait assez de se

tramer comme ça dans des chemins abominables, par une chaleur à tomber par terre à moitié mort comme François, sans un morceau de pain à manger, sans une goutte d'eau à boire ! Ah ! pourquoi avaient-ils quitté Mme Pottel, qui ne demandait pas mieux que de les garder ? Pourquoi même avaient-ils quitté l'Auvergne ? Souffrir pour souffrir, autant vaut rester dans son pays. On ne les aurait toujours pas laissés mourir de faim et de soif, tandis qu'ici c'était cela qui les attendait; et, sans doute, ce ne serait pas long; il se sentait déjà bien faible et tout prêt à se trouver mal.

Là-dessus, le pauvre Michel s'étendit, en sanglotant, contre le petit François, toujours sans connaissance.

Certes, Jean avait déjà passé par de cruelles épreuves ; mais jamais encore il ne s'était trouvé dans une aussi poignante situation, entre son plus jeune frère évanoui, incapable de faire un mouvement, et l'autre exaspéré jusqu'à la révolte par la lassitude et le besoin. Lui-même ne se sentait plus si sur de lui ; sa confiance dans l'heureuse issue de toutes leurs peines commençait à s'ébranler. Il se demandait surtout s'il n'avait pas eu tort de s'embarquer avec ses frères, malgré les conseils de tout le monde, dans cette dernière aventure. Il voyait bien qu'il ne pourrait songer à se remettre en route avant quelques heures, et que, par suite, la nuit serait venue avant qu'ils eussent atteint le Bou-Izel et rejoint leur oncle. C'était donc encore une

nuit à passer à la belle étoile, dans des conditions bien plus dangereuses que l'avant veille, puisqu'ils n'avaient à leur portée aucun abri, gourbi, arbre au feuillage épais, ou trou de rocher, etc.

Ces réflexions désolantes n'étaient point pour raffermir le courage du pauvre enfant. Il n'eut cependant qu'une courte défaillance; se raidissant contre l'émotion qui le gagnait, il jeta sur ses deux frères étendus côte à côte un long regard de tendresse, et se promit de tout faire pour les sauver quand même, malgré eux s'il le fallait.

Comprenant toutefois qu'avant de rien tenter il était indispensable de permettre au petit François de prendre un repos sérieux, et qu'il n'était pas moins nécessaire de laisser le désespoir de Michel se calmer de lui-même, Jean se résigna à prolonger de quelques heures encore leur halte forcée, en profitant de ce répit pour réfléchir aux moyens de se tirer de là.

Pendant ce temps-là, que devenait Ali ? Le brave chien, couché aux pieds de son maître, le regardait avec des yeux intelligents comme s'il se fût parfaitement rendu compte de ce qui se passait autour de lui.

Ces regards si parlants du fidèle caniche firent du bien à Jean. Il se sentit moins abandonné dans son isolement, et, caressant de la main la tête brûlante d'Ali,

« N'est-ce pas, lui dit-il, que nous arriverons tout de même au Bou-Izel ? N'est-ce pas que nous finirons

par retrouver l'oncle Thomas et par vivre tous avec lui, heureux et tranquilles ? »

Le chien répondit dans son langage en léchant avec énergie, de sa langue desséchée par la soif, la main de Jean, et en agitant vivement sa queue comme un panache.

« Oui, mon bon chien, continua Jean, je suis sûr que tu es de mon avis. Peut-être même cela viendrait-il plus tôt que nous ne pensons. Peut-être dans un instant allons-nous le voir apparaître, notre oncle, ou Chaffour, le vieux grognard. C'est lui qui sera bien étonné, en nous reconnaissant ! Allons ! mon vieux Ali, va faire un petit tour dans les environs, et surtout tâche de nous rapporter de bonnes nouvelles. »

Si extraordinaire que cela paraisse, en eût dit que l'intelligent animal avait parfaitement compris ce que Jean venait de lui dire, car celui-ci avait à peine fini de parler qu'il bondissait joyeusement et partait comme une flèche.

Bien entendu, Jean n'était pas assez simple pour se figurer que les chiens saisissent le sens des paroles; ce qu'il en avait fait, c'était surtout pour agir sur le moral de son frère Michel et relever son courage.

Quelques minutes après, Ali reparaisait si pétulant, si joyeux que, malgré lui, Jean sentit l'espérance renaître dans son esprit. Pourquoi ce qu'il avait dit en l'air ne se serait-il pas réalisé ? Pourquoi le brave chien ne rapporterait-il pas à ses jeunes maîtres une

bonne et heureuse nouvelle ?

Cependant Ali, s'approchant de Jean, se dressa sur son séant et lui posa les deux pattes sur la main.

O surprise ! ces pattes étaient humides, comme si Ali venait de les tremper tout fraîchement dans l'eau. Il y avait donc une mare, ou un ruisseau dans le voisinage ? Mais alors, ils étaient sauvés. Avec de l'eau, François pouvait être ranimé bien vite, et, rien n'empêcherait plus les trois enfants, désaltérés et rafraîchis, de se remettre en route et de franchir les quelques kilomètres qui les séparaient encore du Bou-Izel.

« Tu vois combien tu avais tort de te désespérer ! dit Jean à Michel.

— Es-tu sur seulement que ce soit de l'eau ? grommela celui-ci. Quant à moi, j'y croirai quand je l'aurai vue.

— Eh bien, reprit Jean, attends-moi un instant. Je te promets de t'en rapporter, avant cinq minutes, assez pour te convaincre. »

Déposant alors doucement sur le sable la tête de François qu'il avait prise entre ses genoux, il se leva et dit à Ali :

« Allons ! mon bon Ali, conduis-moi, que nous allions vite chercher un verre d'eau à Michel. »

Le chien repartit aussitôt, jappant joyeusement et se retournant à plusieurs reprises pour voir si son maître le suivait. Quelques instants après, il s'arrêtait, en remuant vivement la queue, devant un amas de

roches, au milieu desquelles Jean n'eut pas de peine à découvrir un petit réservoir naturel, contenant quelques pieds d'eau fraîche et limpide. Grâce à sa position à mi-côte d'un mamelon en pente douce, ce réservoir s'était évidemment rempli, à la suite de quelque grande pluie ; en l'abritant contre les rayons du soleil, les rochers qui l'entouraient avaient empêché une évaporation trop rapide. En même temps, le fond de roche, sur laquelle l'eau reposait, l'avait conservée saine et fraîche, et point vaseuse comme le sont presque toujours les eaux de source ou de pluie dans cette région.

Jean chercha des yeux un récipient quelconque, dans lequel il pût emporter quelque peu de cette eau si précieuse ; ne voyant rien, il se contenta de tremper son mouchoir dans le petit réservoir et se hâta de revenir à l'endroit où il avait laissé ses frères.

Cette fois, L'incrédule Michel fut bien obligé de se rendre à l'évidence, en sentant sur ses tempes brûlantes le mouchoir humide et frais. Soudainement ranimé, il aida Jean à transporter le petit François tout près de cette eau bienfaisante ; là, puisant à même le réservoir avec le creux de la main, ils baignèrent abondamment le pâle visage de l'enfant, et bientôt ils eurent la joie de le voir revenir à lui.

Alors, mais alors seulement, Jean songea à lui-même, et, dame ! il s'en donna. Étendu de tout son long pour arriver à la surface de l'eau, il but à longs

traits cette eau délicieuse et se rafraîchit le visage et les mains. De son côté, Michel en fit autant, et l'effet de cette providentielle assistance sur cette nature nerveuse fut aussi extraordinaire qu'immédiat. Non seulement l'enfant oublia en un instant son désespoir et son découragement, mais, passant brusquement d'une extrémité à l'autre, il ne douta plus de rien et parla de repartir à l'instant même. Ce fut Jean, toujours prudent, qui dut calmer cette belle ardeur.

« Attendons que le soleil soit tout à fait tombé, dit-il. Nous pourrons alors marcher plus vite et nous aurons bientôt fait de regagner le temps perdu. D'ailleurs, qu'est-ce qu'il nous faut, maintenant, pour arriver au Bou-Izel? Une petite heure à peine. »

La petite heure fut plus longue que Jean ne le pensait; l'extrême transparence de l'air dans ces régions rapproche singulièrement les objets et ne permet pas de se rendre un compte exact des distances.

Il était tout à fait nuit lorsque les enfants arrivèrent enfin sur le plateau de ce Bou-Izel tant désiré; mais ils s'aperçurent, hélas! qu'ils n'étaient pas pour cela au bout de leurs peines. Le plateau était fort large, coupé d'accidents de terrain qui rendaient les recherches difficiles. Ils avaient beau fouiller de l'œil l'obscurité, ils n'apercevaient rien qui décelât la présence de leur oncle; en prêtant l'oreille, ils n'entendaient que les jappements lointains d'une bande de chacals, ou les lugubres hurlements des oiseaux de nuit.

Ayant distingué vaguement à quelques pas de lui quelques maigres broussailles, Jean pensa un instant à y aller chercher un abri ; mais, en réfléchissant, il n'osa pas s'y aventurer, dans la crainte qu'elles ne servissent de retraite à des animaux plus ou moins dangereux. Il préféra donc encore rester où ils étaient, dans un endroit assez découvert, où ils se laissèrent tomber, accablés par la fatigue de cette longue journée.

Heureusement aussi l'épuisement de Michel et de François était tel qu'ils ne tardèrent pas à s'endormir d'un lourd sommeil, qui leur fit tout oublier. Jean, seul, demeura éveillé.

Les réflexions du pauvre enfant n'étaient pas couleur de rose. Il sentait combien, dans cette situation découverte, ils étaient exposés aux mauvaises rencontres. En outre, la lassitude et le manque de nourriture lui donnaient par moments des sortes d'hallucinations. Tantôt il s'imaginait voir passer devant lui des ombres rapides et formidables, tantôt il croyait entendre des rugissements qui glaçaient son sang dans ses veines, sans pouvoir discerner ce qu'il y avait de réel dans ces apparitions ou dans ces bruits. Maintenant qu'il n'était plus soutenu moralement par la nécessité de donner à ses frères l'exemple du courage, il se sentait peu à peu envahir par une terreur irréfléchie et inconsciente, contre laquelle il essayait en vain de réagir. Dans sa détresse, il éprouva le besoin de se raccrocher à quelque chose, et, saisissant la tête

d'Ali, qui s'était accroupi à côté de lui, il la serra contre sa poitrine ; celui-ci se mit alors à lécher les mains de son maître, comme pour lui dire : Ne crains rien, je veille !

Tout d'un coup, Jean sentit la tête du chien se redresser brusquement. En même temps, Ali gronda sourdement comme à l'approche d'un danger ou d'une menace. Jean écouta, et il entendit, en effet, un cri singulier, qui paraissait venir d'une quarantaine de mètres au plus. Ce cri n'avait rien d'effrayant, il avait plutôt quelque chose de plaintif ; on eût dit le bêlement d'une brebis qui appelle son agneau, ou celui d'une chèvre.

Jean écouta encore. Le bêlement se reproduisit à plusieurs reprises. Cette fois, il n'y avait pas moyen de s'y tromper. L'enfant avait souvent gardé les chèvres autrefois dans son pays ; il connaissait bien leur façon de bêler.

« Mais alors, si c'est une chèvre, pensa-t-il soudain, il faut qu'il y ait dans le voisinage une ferme, une habitation quelconque, et nous n'avons plus rien à craindre. »

Il ne restait plus à l'enfant qu'à courir jusqu'à la ferme en question, à expliquer leur situation et à demander l'hospitalité de la nuit et un morceau de pain avec un verre d'eau pour ses frères et pour lui.

Avant de partir, toutefois, il hésita un moment. La pensée de laisser ses deux frères tout seuls le trou-

blait. Mais, le moyen de faire autrement ? Il ne mettrait d'ailleurs que quelques minutes, et, bien certainement, Michel et François ne se réveilleraient point pendant son absence. En outre, serrés comme ils l'étaient l'un contre l'autre, ils tenaient si peu de place qu'il eut fallu un œil singulièrement perçant pour les découvrir dans l'obscurité.

Guidé par les bêlements de la chèvre, qui redoublaient de moment en moment, Jean se dirigea rapidement vers elle. Chose singulière, au lieu de bondir devant son jeune maître comme il faisait d'ordinaire, Ali semblait l'accompagner à contrecœur ; il se serrait contre ses jambes et l'empêchait presque d'avancer, en continuant de gronder sourdement, si bien que Jean, pour le rassurer, le flatta de la main en lui disant :

« N'aie pas peur, voyons, Ali. C'est une chèvre. Je connais ça, moi. »

Justement, la lune, se démasquant sur ces entre-faites, mit en pleine lumière une petite masse blanche qui s'agitait à quelque distance.

Jean ne s'était pas trompé : c'était bien une chèvre. En s'approchant encore, il vit qu'elle était attachée à un piquet et qu'elle tirait de toutes ses forces sur la corde pour chercher à se délivrer.

Peu au courant, ou plutôt parfaitement ignorant des habitudes cynégétiques algériennes, Jean était à mille lieues de se douter que la chèvre avait dû être

attachée là comme un appât, et que le chasseur était sans doute caché à quelques pas plus loin, tenant l'affût depuis la tombée du jour. Il pensait simplement que c'était une bête oubliée à son pâturage.

Il n'était plus qu'à cinq ou six mètres d'elle lorsque, à sa grande surprise, un changement subit se fit dans l'attitude de la chèvre. Cessant tout à coup de tirer sur sa corde et interrompant ses bêlements plaintifs, elle se ramassa sur elle-même et se prit à trembler de ses quatre membres.

Ali, de son côté, semblait terrifié. Il se serrait contre son maître à le faire tomber. Jean sentit même, en lui passant la main sur la tête, que le pauvre animal était agité, lui aussi, d'un tremblement convulsif, et qu'il avait le poil comme hérissé d'épouvante.

En même temps, un profond silence s'était fait de tous côtés. Les mille bruits indistincts de la nuit s'étaient tus tous à la fois. On eût dit l'instant solennel qui précède le coup de tonnerre.

Impressionné malgré lui par ce grand silence et par je ne sais quel malaise dont il ne se rendait pas compte, Jean s'arrêta instinctivement, comme s'il devinait que quelque chose de terrible allait se passer.

Une minute, qui lui parut longue comme un siècle, s'écoula encore sans qu'il survint rien d'extraordinaire ; tout à coup, une masse énorme bondit au-dessus des broussailles et vint s'abattre à dix pas de lui avec un rugissement épouvantable. On ne distinguait

tinguait que deux yeux flamboyants dans cette masse confuse, qui paraissait gigantesque à la vague clarté de la lune.

Accablé par une épouvante sans nom, le pauvre enfant sentait ses jambes se dérober sous lui. Il fixait avec des yeux hagards le formidable animal ramassé sur lui-même. Eût-il eu une arme quelconque entre les mains, il était hors d'état d'essayer la moindre défense. A peine lui restait-il assez de sang-froid pour se rendre compte de ce qui lui arrivait.

Quant au lion, on eût dit qu'il avait conscience de l'inégalité par trop criante de ce duel indigne de lui. Sa tête énorme posée sur ses deux pattes de devant allongées par terre, il considérait Jean avec une sorte de curiosité dédaigneuse

Il se souleva enfin sur ses jarrets puissants, et fit quelques pas lentement, comme quelqu'un qui sait qu'il n'a aucunement besoin de se presser, que sa proie ne peut pas lui échapper.

Cette fois, c'en était fait de notre pauvre petit Jean lorsque le brave Ali, surmontant, par un effort véritablement héroïque, la terreur qui le paralysait, s'élança rapidement à la tête du lion.

Dévouement inutile, hélas ! D'un seul coup de sa patte formidable, le lion assomma le fidèle animal et l'envoya rouler à quelques pas de là ; puis, il reprit sa marche majestueuse et terrible.

Une seconde encore, et l'enfant, à demi mort d'hor-

reur et d'effroi, partageait le sort de son pauvre chien.

À ce moment suprême, une foudroyante détonation éclata comme si la montagne s'écroulait. C'en était trop pour l'infortuné Jean, qui, perdant ce qui lui restait de connaissance, tomba évanoui.

Quand il revint à lui, il crut tout d'abord : qu'il rêvait, ou qu'il était devenu fou.

A quelques pas, une masse énorme et immobile : c'était le lion étendu mort dans une mare de sang; puis, devant lui, et regardant sa magnifique et colossale victime, un homme était debout, la carabine à la main, dans la position classique que l'on donne aux vainqueurs des monstres fabuleux.

La violente détonation, qui avait porté au comble l'épouvante de l'enfant, n'était autre chose qu'un double coup de fusil. Frappé au défaut de l'épaule par deux balles explosibles, le lion était tombé foudroyé, après s'être enlevé d'un dernier effort qui l'avait porté jusqu'auprès de Jean, si près même que celui-ci disparaissait complètement dans l'ombre du gigantesque animal ; aussi le chasseur ne s'était-il pas seulement aperçu de sa présence.

L'heureux tireur fut donc extrêmement surpris en voyant surgir tout à coup derrière le lion une petite silhouette humaine, que l'obscurité de la nuit l'empêchait de distinguer bien nettement.

« Qui va là ? Qui êtes-vous ? » cria-t-il en mettant

machinalement son fusil en main.

Malgré le ton menaçant dont elles étaient prononcées, ces paroles rassurèrent l'enfant, en lui faisant comprendre qu'il n'était point la proie d'un cauchemar.

Un éclair lui traversa tout d'un coup l'esprit. Ce chasseur sur le Bou-Izel, ce ne pouvait être que son oncle, son oncle qu'il venait précisément y chercher et dont l'intervention providentielle lui avait sauvé la vie.

« Mon oncle ! mon oncle ! » s'écria-t-il, en tendant les bras vers le chasseur, par-dessus le cadavre du lion.

L'étonnement du chasseur redoubla, en entendant cette voix d'enfant et surtout la qualification qui lui était adressée. Il s'approcha et dit à Jean :

« Que diable fais-tu là, mon petit bonhomme ? Et pourquoi m'appelles-tu ton oncle ?

— Mais parce que je suis votre neveu, répondit l'enfant, votre neveu Jean Casteyras, le fils d'Antoine Casteyras, votre frère.

— Voyons ! voyons ! Qu'est-ce que tu me chantes-là ? Le fils d'Antoine, du Vernet, ici, sur le Bou-Izel, au fond de l'Algérie ! Je rêve, bien sûr ?

— Mais non, rien n'est plus vrai. »

Et Jean expliqua brièvement au chasseur comment il était parti d'Auvergne deux mois auparavant pour aller le retrouver, à la suite de la mort de sa mère,

et comment il avait couru après lui d'un bout à l'autre de l'Algérie sans pouvoir le rejoindre.

Thomas Casteyras n'en revenait pas ; il fit mille questions à son neveu. A cause de ses déplacements continuels, il n'avait reçu aucune des lettres qu'on lui avait écrites à diverses reprises. Il s'attendrit au récit de toutes les souffrances que les malheureux enfants avaient eu à supporter, et il serra le brave Jean sur son cœur, en le complimentant de son courage et de son énergie.

« Et tes frères ? lui dit-il, tu les as laissés au Fort Saint-Germain, sans doute ?

— Mais non, ils sont là !

— Comment, ils sont là et tu ne le disais pas tout de suite !

— C'est vrai, l'émotion, la joie de vous avoir retrouvé me faisaient tout oublier ! »

Et l'enfant, prenant son oncle par la main, l'entraîna du côté où il avait laissé Michel et François.

Les deux petits n'avaient pas bougé, et la retentissante détonation de la carabine de leur oncle n'avait pas réussi à les tirer du lourd sommeil où ils étaient plongés.

Jean voulait les réveiller ; Thomas Casteyras l'en empêcha.

« Laisse-les dormir, les pauvres petits, dit-il ; Nous aurons tout le temps de faire connaissance au lever du jour. »

Le reste de la nuit se passa en longues causeries entre l'oncle et le neveu. Thomas Casteyras ne se lassait pas de questionner notre ami Jean sur tout ce qu'il avait fait pendant ces deux longs mois.

« Enfin, lui dit-il, tout cela est bien fini maintenant, mon cher garçon; nous ne nous quitterons plus désormais, et je tâcherai de vous faire oublier ce que vous avez souffert tous les trois.

Ah ! mon cher oncle, répondit Jean en se jetant dans les bras du chasseur, ma pauvre maman avait bien raison de dire que vous étiez le meilleur des hommes et que vous nous tiendriez lieu du père que nous n'avons plus. »

Cependant, les premières lueurs de l'aube se montrèrent, et presque aussitôt après, sans transition, le jour vint remplacer la nuit.

— On juge de la stupéfaction et du bonheur de Michel et de François, lorsque, en ouvrant les yeux, ils aperçurent la bonne figure de leur oncle qui les regardait avec tendresse. C'était bien vrai, cette fois, ils le tenaient, cet oncle introuvable et insaisissable ! Ils ne seraient plus obligés de se remettre en route, et de courir encore les montagnes pour tâcher de le rejoindre.

« Oui, c'est bien moi ! mes enfants ! disait le brave chasseur en les embrassant, et rassurez-vous, cette fois-ci, je De vous échapperai point. »

Puis, lorsque Jean -raconta à ses frères dans quelles circonstances dramatiques il avait retrouvé leur

oncle, ceux-ci frémirent d'épouvante en pensant aux terribles dangers qu'ils avaient courus, sans s'en douter, pendant leur sommeil, et en considérant le formidable fauve dont ils avaient failli devenir la proie.

Ils étaient trop faibles encore pour que l'on pût songer à les faire revenir à pied. Il fut donc convenu que l'oncle Thomas descendrait seul jusqu'au village le plus voisin, le ksour d'Ichourdjet, d'où il remonterait avec des mulets pour charger son lion et les enfants. C'était encore deux heures et demie ou trois heures de patience, car d'Ichourdjet au sommet du Bou-Izel il y avait quelque chose comme quinze kilomètres, et les chemins n'étaient pas fameux. Quant au danger, il n'en existait aucun.

« Maintenant qu'il fait jour, dit Thomas Casteyras à Jean, vous n'avez plus rien à craindre. Quand même quelques indiscrets seraient tentés de venir rôder par ici, la présence de ce gros particulier-là, tout mort qu'il est, suffirait pour les tenir à distance.

— Au fait, dit Jean tout à coup, comment se fait-il que vous ayez été si surpris en me voyant, mon oncle ? Le caporal Chaffour ne vous avait donc pas prévenu de notre arrivée ?

— Je n'ai vu personne. »

Alors Jean raconta ce qui leur était arrivé avec Chaffour.

« Ah ! bien, conclut-il, je ne m'attendais pas à arriver avant lui, par exemple.

— C'est que ton Chaffour n'était probablement pas aussi pressé que toi de me trouver. Il aura rencontré des amis, et le gaillard se sera attardé en route. Mais nous n'avons plus besoin de nous occuper de lui, puisque vous avez si bien su vous en passer. Allons ! à tout à l'heure ! En attendant mon retour, vous trouverez dans mon sac de quoi reprendre des forces ».

Cette dernière proposition fut bien accueillie ; l'appétit des enfants s'était réveillé avec eux, d'autant plus que, si l'on s'en souvient, ils n'avaient eu la veille, pour se sustenter, que les galettes séchées et les dattes de la jeune *moukère* Ourida. Ils firent donc grandement honneur aux viandes froides et au pain qu'ils trouvèrent dans le sac de leur oncle et qu'ils arrosèrent en buvant chacun une rasade à la gourde du chasseur, qui contenait de l'eau mélangée de cognac.

Réconfortés par ce copieux déjeuner et tout à fait remontés par l'heureuse tournure qu'avaient prise les événements, François et Michel avaient retrouvé toute leur gaieté. Seul, Jean était triste.

« Tu penses à Ali ? lui demanda Michel.

— Mon pauvre chien ! fit Jean, les larmes aux yeux. Jamais je n'oublierai que c'est pour me défendre qu'il est mort. Sans son dévouement, le coup de fusil de notre oncle serait sans doute venu trop tard, et j'étais perdu ! Ali m'a donc sauvé la vie, en détournant sur lui l'attention du lion. Quel malheur que mon oncle n'ait pas tiré quelques secondes plus tôt !

Ce brave Ali, qui avait partagé toutes, nos misères, aurait partagé aussi notre bonne fortune. Du moins, je ne veux pas que son corps soit dévoré par ces vilains chacals. Vous allez m'aider à l'enfouir assez profondément pour qu'ils ne puissent pas le déterrer. »

Les enfants n'avaient pas d'autres outils pour cette triste besogne que quelques pierres pointues qu'ils ramassèrent autour d'eux et des bâtons arrachés aux arbustes du voisinage; ils ne parvinrent donc pas sans peine à creuser un trou d'une profondeur suffisante. Ils y couchèrent doucement le pauvre chien et le recouvrirent d'abord de feuillage, puis de terre et de sable qu'ils foulèrent avec soin ; pardessus ils entassèrent tout ce qu'ils purent trouver de cailloux.

Quand ce fut terminé, Jean s'assit tristement à côté de la tombe de son fidèle et dévoué compagnon, et lui fit mentalement ses adieux.

Le retour de son oncle vint l'arracher à ces pénibles réflexions. Thomas Casteyras revenait plus rapidement qu'il ne l'avait pensé. Il n'avait pas eu besoin de descendre jusqu'au village. A mi-chemin, il avait rencontré Chaffour et son camarade qui venaient au-devant de lui avec le Caïd d'Ichourdjet et une nombreuse suite d'Arabes.

Chaffour, dit l'Ancien, fit une grimace significative en apercevant les trois petits Casteyras qui le regardaient venir tranquillement. Il se tira d'embarras en leur faisant, force compliments sur leur courage et

leur énergie.

« Décidément, tu es un lapin ! dit-il à Jean. Faut dire à ton oncle de t'engager au régiment, quand tu auras l'âge. Tu feras un fameux soldat ! »

Ce fut toute une affaire que de hisser le lion sur le dos des deux plus forts mulets, tant il était lourd. Michel et François reprirent leur place sur l'un des autres mulets que Chaffour avait amenés avec lui, et toute la petite caravane se remit en marche pour descendre à Ichourdjet, où elle arriva sans accident une heure après.

Là, Thomas Casteyras prit congé du Caïd et de ses hommes, et poursuivit sa route avec ses neveux et les deux soldats. Jean ne pouvait s'empêcher de comparer ce retour si confortable et si agréable au pénible voyage qu'il avait fait les jours précédents dans des conditions si différentes ; il se rendit compte en même temps de la déplorable erreur qu'il avait commise en prenant le chemin le plus pénible et le plus long à la fois.

A la ferme Saint-Philippe, on fit une chaude réception à l'intrépide chasseur qui venait de débarrasser la contrée d'un si redoutable personnage. L'oncle Thomas accepta pour la nuit l'hospitalité du fermier, qui adressa aux enfants d'affectueux reproches d'être partis si brusquement de chez lui, sans même avoir attendu qu'il fût revenu des champs.

Mais ce fut le lendemain, au Fort Saint-Germain, que l'arrivée, du fameux lion noir fut saluée comme

elle le méritait. On fit une véritable ovation à Thomas Casteyras. Le Commandant supérieur accourut au-devant de lui et le félicita chaleureusement.

« J'accepte vos félicitations, mon commandant, répondit Thomas, d'autant plus que ce n'est pas seulement un lion que je rapporte du Bou-Izel, c'est une famille. »

CHAPITRE XXII

DIX ANS PLUS TARD

Et maintenant, amis lecteurs, si vous désirez savoir ce que sont devenus les jeunes héros de cette véridique histoire, suivez-nous à El-Outaïa, sur la route de Biskra, entre Biskra et El-Kantara, et entrez avec nous à la ferme Gastaldy.

Avant même de franchir la porte, rien qu'en voyant la coquette maison d'habitation et son verdoyant entourage d'eucalyptus et de palmiers magnifiques, à l'ombre desquels poussent de nombreux arbres fruitiers, pommiers, poiriers, noyers, etc., vous devinerez une exploitation prospère et soigneusement ordonnée.

Vous pouvez entrer hardiment : l'hospitalité est de tradition à la ferme Gastaldy ; qui que vous soyez, vous serez le bienvenu. Le chef de la famille, à la figure ouverte et martiale, vous tendra la main, et trois jeunes hommes de bonne et aimable mine s'empresseront

autour de vous. Admirez leur air de santé, les belles couleurs chaudes de leurs joues brunies par le soleil et la vigueur de leurs membres. N'est-ce pas qu'il y a plaisir à se trouver dans un intérieur aussi confortable, aussi hospitalier, surtout lorsqu'on vient d'avaler une longue étape sous un ardent soleil ?

Quand vous serez bien reposé, que vous aurez largement dîné dans la grande salle de la ferme, si, gagné par l'atmosphère de cordialité qui vous entoure, le désir vous prend de faire plus ample connaissance avec cette heureuse et excellente famille, n'ayez crainte d'être indiscret. Notre ami Jean ne se fera point prier pour vous raconter les divers événements survenus pendant les dix années qui se sont écoulées depuis cette nuit mémorable où il retrouva son oncle sur le sommet du Bou-Izel.

Tout d'abord, le chasseur n'avait pas été médiocrement embarrassé de décider ce qu'il ferait des trois neveux qui lui tombaient inopinément sur les bras. Toutes ses économies se résumaient en quelques milliers de francs ; ce n'était pas pour aller bien loin. La peau du fameux lion noir lui fut payée 500 francs par M. Bessat, fourreur à Constantine. Mais tout cela ne faisait pas un bien gros magot, et Thomas Casteyras avait compris que, pour lui permettre d'élever et de caser sa nouvelle famille, il fallait chercher à se créer d'autres ressources.

Jusqu'alors il s'était assez peu soucié de l'avenir.

La vie est si facile en Algérie, dans l'intérieur surtout ! En outre, il était partout le bienvenu. Il n'eût tenu qu'à lui de vivre grassement et gratuitement d'un bout de l'année à l'autre, tantôt ici et tantôt là ; les fermiers de la plaine et de la montagne étant bien aises d'attirer chez eux un chasseur aussi habile pour débarrasser le pays de quelque dangereux visiteur.

Mais, outre que Thomas Casteyras n'eût point voulu par fierté accepter une semblable existence, il ne pouvait songer non plus à traîner ses neveux avec lui dans ses rapides et incessantes promenades à travers les trois provinces.

Ce fut alors que, pour la première fois, il s'arrêta sérieusement à l'idée de renoncer à son dangereux métier et de s'établir fermier à son tour, comme on le lui conseillait depuis longtemps. Tout le monde s'employa de grand cœur à lui faciliter l'accès de sa nouvelle carrière. Sur la demande instante du général commandant la Subdivision de Biskra, on lui accorda une concession provisoire de cinq hectares de bonne terre, aux environs d'El-Outaïa. Restait maintenant à réunir le capital indispensable aux frais d'installation, construction de la maison d'habitation, des bâtiments d'exploitation, acquisition de bestiaux, etc. Bien que les matériaux et la main-d'œuvre ne soient pas chers en Algérie, ce n'en était pas moins une somme de quinze à vingt mille francs qu'il s'agissait de trouver.

Or, voyez la chance et comme quoi la fortune

n'est pas toujours aussi aveugle qu'on veut bien le dire. Au moment où Thomas Casteyras réfléchissait aux moyens de se procurer la somme qui lui était nécessaire, le facteur de la poste lui remit un beau matin une lettre dont l'enveloppe était tellement surchargée de timbres et de cachets, de suscriptions, d'annotations, de renvois, etc., que c'était à peine si l'on pouvait encore distinguer l'adresse primitive. Cette lettre, dont le destinataire n'était autre que notre ami Jean, courait depuis deux mois après l'enfant, pendant que celui-ci courait après son oncle; elle avait suivi sa trace sans pouvoir jamais l'atteindre, d'Alger à Oran et à Tlemcen, puis de Tlemcen à Constantine et à Biskra.

Par cette lettre, M. Cassoute, armateur à Marseille, rue Cannebière, 48, avisait M. Jean Casteyras, fils de feu M. Antoine Casteyras, du Vernet, en Auvergne, que le capitaine Marius Gastaldy, décédé subitement à bord de la Marie-Gabrielle le 26 août 1878, l'avait compris dans son testament pour un legs liquide de vingt mille francs, en souvenir de la grosse somme trouvée et restituée honnêtement par ledit Jean Casteyras à lui Marius Gastaldy dans le courant de l'hiver précédent. M. Cassoute ajoutait qu'agissant en qualité d'exécuteur testamentaire du défunt capitaine, il avait adressé les vingt mille francs à la Banque d'Algérie, au compte de M. Jean Casteyras, et que celui-ci pouvait les retirer à son gré, soit au siège de la Banque à

Alger, soit à la succursale de Constantine, contre un reçu en la forme ordinaire.

Le reste se devine. L'argent du brave capitaine, arrivé si opportunément, servit à payer les frais de premier établissement des nouveaux colons. Malgré l'économie judicieuse que ronde Thomas tint à apporter dans ces dépenses indispensables, les vingt mille francs y passèrent entièrement.

Mais ce pays si mal connu, et trop peu exploité jusqu'à présent, est si admirablement fécond, la terre y est si excellente quand on peut avoir de l'eau en suffisante quantité, les deux récoltes qu'elle fournit annuellement sont généralement si rémunératrices, que, dès la troisième année, l'exploitation de Thomas Casteyras et de ses neveux donnait déjà de sérieux bénéfices. Depuis, cette prospérité n'a fait que s'accroître, grâce à l'intelligente et habile direction de l'ancien chasseur, et grâce aussi à l'esprit d'ordre, à l'amour du travail et à la bonne conduite de nos trois jeunes héros, Jean, Michel et François Casteyras, devenus peu à peu, à mesure qu'ils avançaient en âge, d'excellents et laborieux cultivateurs.

L'an dernier, notre, ami Jean, qui venait d'atteindre ses vingt-cinq ans, a épousé l'une des filles du fermier de Saint-Philippe, M. Morel, avec qui la famille Casteyras avait conservé les meilleures relations. A cette occasion, l'oncle Thomas a abandonné la direction de la ferme entre les mains de l'aîné de ses neveux.

En vieillissant, l'ancien chasseur avait fini par souffrir de rhumatismes qui lui rendaient le repos nécessaire. Inutile d'ajouter que les trois jeunes gens entourent la vieillesse de leur excellent oncle des soins les plus affectueux et qu'ils se font un devoir de lui payer en respect et en tendresse la dette de reconnaissance qu'ils ont contractée envers lui.

Ils n'ont d'ailleurs oublié, ni les uns ni les autres, aucune des personnes qui s'étaient montrées bonnes et obligeantes avec eux à leur arrivée en Algérie et dans le cours de leurs longues et aventureuses pérégrinations.

Une de leurs premières pensées avait été de mettre leur exploitation sous les auspices de l'homme à qui ils devaient une bonne part de leur prospérité actuelle, et de lui donner le nom de ferme Gastaldy.

Ils s'étaient empressés aussi de faire part de leur nouvelle fortune à leurs amis d'Alger, de Constantine et d'ailleurs, et depuis ils n'avaient pas cessé d'entretenir avec eux une correspondance affectueuse et suivie :

Enfin, lorsque Jean eut couronné par son mariage l'existence heureuse et prospère dans laquelle il était entré dix ans auparavant, il résolut de mettre à exécution un projet qui lui tenait au cœur depuis longtemps, celui de refaire avec sa jeune et charmante femme le voyage qu'il avait fait jadis avec ses deux frères dans des conditions si difficiles et d'aller revoir tous les amis

qu'ils avaient semés sur leur route.

On pense s'il fut accueilli à bras ouverts par Mme Pottel, et de quelles longues causeries sa visite fut l'occasion. La brave Mme Pottel, un peu vieillie, un peu fatiguée, se portait en somme assez bien pour son âge et ne se plaignait pas trop de l'état de ses petites affaires. Quant à l'incomparable Miss Betsie, elle était toujours la plus belle, la plus aimable et la plus bavarde des perruches.

Lefilleul fut également très heureux de revoir son ami Jean. Il était devenu l'un des architectes les plus occupés d'Alger, et travaillait, pour le moment, aux études du nouveau port que l'on doit creuser dans la Baie de Mustapha, pour remplacer le port actuel, manifestement insuffisant et dangereux. Il emmena Jean et sa femme faire visite à M: Harrisson, à Mustapha Supérieur, et trouvèrent Benito qui avait pris du ventre et semblait fort heureux de son sort.

Jean continua son pèlerinage par Oran, Tlemcen et Saïda, prenant un plaisir très vif à rappeler sur place à sa jeune femme les nombreux incidents de leur pénible voyage effectué douze ans auparavant.

De retour à El-Outaïa, il repartit presque aussitôt pour Biskra et le Fort Saint-Germain, et poussa jusqu'au Bou-Izel, toujours accompagné de sa femme, qui ne voulut pas le laisser partir seul. Cette fois, du reste, ils firent la route sur de vigoureux mulets et atteignirent sans accident ni fatigue le sommet du Bou-Izel.

Là, Jean retrouva sans peine l'endroit où s'était passé le drame que nous avons raconté en temps et lieu, et s'agenouilla pieusement sur la tombe de son brave chien Ali, dont le dévouement et l'intelligence n'étaient jamais sortis de son esprit.

Ce fut par là que Jean termina son voyage de noce.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I. Le nommé Jean Casteyras.....	1
CHAPITRE II. Marius Gastaldy, capitaine-marin....	9
CHAPITRE III. Histoire des trois petits Casteyras....	21
CHAPITRE IV. Les trois conseils et les trois cadeaux.....	27
CHAPITRE V. En mer.....	43
CHAPITRE VI. Ce à quoi Jeanne s'attendait guère....	61
CHAPITRE VII. Où l'on apprend enfin ce qu'est devenu l'oncle Thomas.....	77
CHAPITRE VIII. Fausse campagne.....	89
CHAPITRE IX. Il y a Thomas et Thomas.....	101
CHAPITRE X. La bonne piste.....	119
CHAPITRE XI. Vendons Benito.....	143
CHAPITRE XII. Aventures et bonnes fortunes des trois petits Casteyras.....	152
CHAPITRE XIII. Ce qu'on peut appeler une heureuse rencontre.....	161
CHAPITRE XIV. Le paradis sur la terre africaine....	173

CHAPITRE XV. Les loteries ont quelquefois du bon.....	185
CHAPITRE XVI. Dernières étapes.....	197
CHAPITRE XVII. Nouvelle désillusion.....	209
CHAPITRE XVIII. En avant, quand même.....	218
CHAPITRE XIX. Perdus dans l'Aurès.....	232
CHAPITRE XX. Sauvés.....	256
CHAPITRE XXI. Le lion du Bou-Izel.....	271
CHAPITRE XXII. Dix ans plus tard.....	296